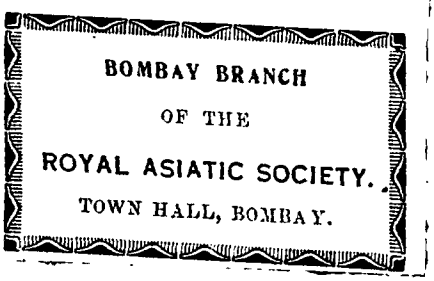
00083999




Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

MŒURS ESPAGNOLES.

# MADRID,

OU

## OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ESPAGNOLS

AU COMMENCEMENT DU XIX^e^ SIÈCLE.

T. II.

ARMÉE de la Foi

# MADRID,

OU

## OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ESPAGNOLS

AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE,

FAISANT SUITE

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, etc.

*Orné de Gravures et Vignettes.*

TOME SECOND.

83999

A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

De la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1825.

00083999

# PLAN DE MADRID.

La Florida à Madrid.

Le Palais vu du Manzanarès.

Madrid vu du côté de Tolède.

Madrid vu du côté de Ségovie.

Place du Palais à Madrid.

Le Prado à Madrid.

# MADRID.

— N° XXVIII. —

## UN SOUVENIR D'AUTOMNE.

*Hoc est*
*Vivere bis, vitâ posse priore frui.*
MARTIAL.

C'est vivre deux fois que de jouir encore du temps déjà écoulé.

Les jours s'enfuient si rapidement à mon âge, que c'est peine d'y songer. Un char ne roule si vite que lorsqu'il atteint le bas d'une côte... J'ai chargé les souvenirs d'enrayer tant soit peu les roues du mien.

Un jour va me quitter... Un mot, une phrase, quelques pages quand il a su les inspirer, crayonnées à la hâte dans mes tablettes, l'y fixeront, et me le rendront quand je le leur demanderai.

C'est ce que je veux faire aujourd'hui. Je suis seul sur ce banc de la promenade publique. Je pense à la France... Voyons si mes souvenirs me la rendront un instant, et si je pourrai dérober au tems quelque chose du jour qu'il y a un an, il emporta avec les autres. Voyons... Vingt octobre... C'est bien cela! Je lus ce qui suit.

***

* « Peut-on compter sur quelque chose à mon âge? Je dis adieu aux beaux jours, comme s'ils ne devaient plus renaître pour moi. Sais-je si ces feuilles qui jaunissent et vont bientôt tomber, ne seront point remplacées par les sœurs de celles qui ombrageront le coin de terre où je dormirai? C'est dans ce doute que je veux jouir de leurs derniers murmures, de leurs derniers balancemens; c'est avec cette idée que je veux voir le plus long-tems que je pourrai le soleil, qui semble, en les regardant avec une tristesse douce, leur adresser, comme moi, un dernier adieu!

» Ma canne, mon chapeau!... il fait beau; j'irai

* Ce morceau parut, le 20 octobre 1822, dans un journal où l'auteur écrivait sous le nom du *béquillard*.

faire un tour aux Tuileries. M'y voici. Suivons à pas lents cette belle terrasse qui s'élève et s'étend le long de la Seine. Nous voilà bien en automne : des nuages légers et diaphanes glissent dans un ciel d'un bleu pâle ; il souffle un vent semblable à celui des premiers jours du printems... Il est doux ; mais sa douceur a quelque chose qui attriste et oppresse ; on sent que ce ne sont point les caresses de ces brises qui font naître les fleurs et éclore la vie ; bien différent est ce souffle qui va balancer le deuil des bois, et apporter la mort au malade dont la mère pleure, quand les feuilles s'en vont.

» L'année dernière, j'ai vu venir l'automne à la campagne ; elle me retrouve à la ville ; mes promenades étaient tristes et solitaires dans le sentier des vallées et des bois effeuillés ; mes promenades seront moins solitaires, mais tristes *encore*, dans le beau jardin des rois, et au milieu des bruits et des pompes de la grande cité.

» Ce passage, ce mouvement continuel de promeneurs, cet empressement de plaisirs et de distractions qu'on lit sur leurs figures, contrastent singulièrement avec ce deuil qui s'apprête et avec la mélancolie dont il remplit votre ame.

A la campagne, tout, dans ce tems d'automne, prend le même ton; c'est une harmonie de tristesse sans dissonance. Le pâtre chante encore; mais ses chants, d'ordinaire lents et plaintifs, sont encore et plus plaintifs et plus lents; la fille du hameau, elle-même, oublie sa course légère et ses sœurs qui l'attendent avec la tâche commencée, pour écouter comme les débris du feuillage gémissent sous ses pieds traînans, et comme la cloche soupire au milieu des vents d'automne.

» Rien alors ne contrarie votre penchant pour les idées rêveuses. Ici, au contraire, c'est avec un effort continuel que vous les entretenez...; et vous aurez du bonheur si le râteau complaisant, que le jardinier promène dans les allées, vous laisse une feuille, une seule feuille flétrie et errante, pour vous rappeler ces vers charmans qu'on ne peut trop citer...

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien;
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine

Le zéphyr ou l'aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon;
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

» Cependant de toutes les parties du jardin, celle que je préfère pour une promenade de ce genre, c'est, sans contredit, cette terrasse que je suis dans ce moment. On y est plus seul : la mode a fait choix d'une autre allée, pour promener l'éclat de ses pelisses, de ses manteaux et la futilité de ses projets d'hiver. Ici, les promeneurs me semblent plus graves et plus sévères; quelques-uns même ont sans doute trouvé, sous ces arbres qui commencent à s'effeuiller, les émotions qui m'y retiennent aussi. Je crois cependant qu'il y a des tristesses de commande et des mélancolies à tant la page. Ce petit jeune homme qui écrivait tout à l'heure d'une manière si pensive dans ses tablettes vertes, vient de passer avec un de ses amis, qui l'a rejoint... « Mes stances élégiaques sont finies, disait-il, et ce soir

nous terminerons, en dînant au *Café Français*, la scène où Potier et Odry doivent être si drôles... : tu sais bien ! »

» Apparemment qu'il y en a aussi de bon ton et de mode... Ces deux jolies dames qui lisent sur ce banc bâillent tout bas, et regardent plus souvent les passans que leur livre. Elles interrompent les plaintes de *Trilby* pour parler de la toilette qui doit les faire briller au cercle où elles diront ce soir : « Nous avons passé une matinée charmante, dont la mélancolie et le sentiment ont fait tous les frais... : rien d'inspirateur, rien de touchant comme la chute des feuilles ! »

» C'est une tristesse plus naturelle, je le parierais, celle qui donne un charme si touchant à cette jeune et belle personne qui vient de ce côté... ; je l'observe dans ses longs voiles noirs que le vent pousse derrière elle. Ce vieillard qui s'appuie sur son bras, c'est son père, sans doute; elle soupire ; car il lui montre, sur les arbres, les progrès de l'automne, et l'on voit sur sa figure pâle et souffrante que sa maladie ou ses chagrins s'augmentent aussi de l'arrivée de cette saison.

» Ils vinrent s'asseoir non loin de l'endroit où je me reposais, et sans se douter de mon voisi-

nage, ils commencèrent une conversation qui m'apprit que d'autres malheurs se joignaient à l'idée d'une séparation prochaine et cruelle. Ils étaient Espagnols et proscrits... : la jeune fille regrettait le beau soleil de la patrie ; elle disait que les arbres du Prado ne perdaient pas encore leurs feuilles ; elle promettait, avec un sourire inquiet, à son père un prochain retour aux pays qu'ils regrettaient... Le vieillard secouait la tête... Non, disait-il, ils n'y sont plus..., et je n'y reviendrai pas! — Et moi, s'écria la pauvre enfant, en pressant les mains de son père, et moi, je m'en irai donc seule d'ici?..... Non, continua-t-elle avec un ton plus calme : le partage est fait, ma mère et mon frère en Espagne, et nous, tous deux, en France!... Celui qui permit aux hommes de nous séparer saura bien nous réunir! » Elle s'arrêta, son vieux père murmura le nom de Léon... « Il est déjà peut-être avec eux, dit-elle en élevant les yeux au ciel... ; on ne parle plus de cette troupe héroïque où mon fiancé a porté l'épée de mon frère... Je les vengerai, nous disait-il près du lit où ma mère expirait en pleurant son fils. Il partit ; il a retrouvé cette armée qui se leva et combattit pour Dieu et le roi... Qu'est-il de-

venu? en ce moment peut-être lui et ses nobles compagnons, trahis par la fortune, abandonnés par ceux qui devaient se déclarer leur appui... »

» On entendit dans ce moment de bruyantes fanfares; un régiment de cuirassiers de la garde revenait du Champ-de-Mars et défilait sur le quai d'Orsay... Ah! s'écria l'étrangère, en entraînant son père vers le parapet de la terrasse, pour les voir de plus près, voilà, voilà nos vengeurs! Ces glaives que le soleil couchant fait briller, ne sont-ils pas tirés pour les Bourbons, pour la légitimité, et l'effroi des factieux!... Notre roi, aussi, est un Bourbon; son trône, aussi, est légitime... Des factieux, aussi, en tuant nos frères, nos pères, nos époux, s'étudient au régicide... Et ceux qui peuvent arrêter ces malheurs, et ceux qui n'ont qu'à dire à ces braves: « Allez, pour ramener le calme et faire rentrer dans le néant leurs ennemis les plus cruels; ceux-là peuvent hésiter un instant!... N'est-ce pas, oh! n'est-ce pas, mon père, qu'ils parleront enfin? N'est-ce pas qu'ils puniront les tyrans de notre pays, les meurtriers de mon frère... et ceux qui ont fait mourir ma mère? N'est-ce

pas qu'ils délivreront notre roi, et qu'ils iront secourir mon fiancé ? »

» Le vieillard ne répondit rien... Il était au bout de la terrasse ; il fit encore quelques pas ; il se trouva en face de la place Louis XV ; il la montra à sa fille. Elle poussa un cri d'horreur, et je compris comme elle l'énergie de cette muette réponse. Ils s'éloignèrent : mon ame était trop émue pour continuer mon rôle d'observateur, et ma promenade s'acheva tristement au milieu des réflexions qu'avait fait naître cette rencontre. » Je levai la tête à cet endroit de ma lecture..., et je chercherais vainement à exprimer ce que j'éprouvais en me trouvant sous les grands et beaux arbres du Prado, qui en effet avaient encore toutes leurs feuilles. Je regardai long-tems, avec cet étonnement qui suit un rêve bizarre, les promeneurs et les promeneuses qui déjà remplissaient les belles allées si fréquentées, quand vient le soir. Parmi toutes ces femmes, je croyais, je ne sais si c'était une suite de mon songe, reconnaître cette tournure, ce joli visage... Il était gai aujourd'hui ! elle riait à côté de deux jeunes officiers espagnols, et un bon vieillard les suivait de loin avec un air de contentement. Pour achever

la singularité de ces rapprochemens, un officier de cuirassiers de la garde qui défilaient sur le quai d'Orsay, quand je la rencontrai aux Tuileries, s'approcha de moi, et m'apprit qu'ils partaient le lendemain pour aller au devant du roi délivré.

— N° XXIX. —

# L'AMOUR EN ESPAGNE.

*Amor omnibus idem.*
VIRG.
Il est partout le même.

*Scribere jussit amor.*
OVID.
En l'écrivant, je ne fais qu'obéir à l'Amour.

DEUXIÈME LETTRE A MADAME E. DE T.

C'EST d'Aranjuez, Madame, que je vous écris cette lettre. C'est en errant sur les bords du Tage et dans les belles allées de cette résidence royale, mes tablettes et mon crayon à la main, que je continuerai ce que j'ai à vous dire des femmes à Madrid. Où trouver des promenades plus inspiratrices?

De l'azur d'un beau ciel l'onde s'y peint encore;
Sur l'arbre qui se décolore

Les oiseaux n'ont cessé ni leurs jeux, ni leurs chants;
Du deuil de ses métamorphoses
L'automne attriste peu la fuite du beau tems;
Le doux zéphyr encore y parle du printems,
Et l'on y peut chanter les roses.

Le zéphyr, les roses, vous le savez, Madame, cela ne peut aller autrement, et l'on aurait mauvaise grâce à les séparer. C'est comme si, lorsqu'on s'occupe des femmes, on ne parlait pas de ce qui les suit partout, de ce qu'elles inspirent si bien, de ce qui fait ici plus qu'ailleurs toute leur vie : de l'amour.

J'ai lu dans le livre d'un voyageur que ce dieu a conservé ici quelque chose de son ancienne solennité, et je vous avoue franchement que je n'ai pas trop compris ce que cela voulait dire. Veut-on exprimer le langage emphatique et ampoulé dont il se sert? Mais l'indifférence est tout aussi ampoulée, tout aussi emphatique. L'Espagnol, pour les états les plus tranquilles, pour les moindres choses de la vie, a des mots géans, et je ne sais vraiment pas comment l'Amour, qui, de toutes les passions, aime le plus l'exagération, fait ici pour s'exprimer à son goût. On est, en causant dans son fauteuil et en bonnet de nuit, grimpé sur des échasses, et elles sont si élevées,

que je ne crois pas qu'il soit possible de les hausser aux pieds de sa maîtresse. Peut-être a-t-on voulu parler de cette pureté et de cette durée que lui prêtent quelques auteurs de vieux romans.

C'est là, si l'on croit leur chronique,
Que l'Amour, sans ailes, sans traits,
Et voulant vieillir désormais,
Bâtit son temple platonique.
Ce n'était plus ce bel enfant
A l'air taquin et caressant,
Du bout de son aile effleurant
Les trésors de la fleur vermeille,
Et sur son bouton s'endormant
Comme l'aventureuse abeille,
Pour s'envoler plus promptement
Quand un nouveau désir l'éveille.
Il devint lourd et langoureux;
Il crut plaire en se faisant vieux;
Et plaintif, et roulant des yeux,
Debout sur sa longue rapière,
Sous le balcon de sa bergère
Il mariait, la nuit entière,
Les sons de son luth ennuyeux
Aux cris des chats de la gouttière.
Alors tout allait pour le mieux,
Quand, après vingt ou trente années
Passées à gémir, à languir,
Un amant pouvait parvenir

A voir ses amours surannées
Le regarder sans déplaisir.
De vieillesse, en nommant sa dame,
Sans être heureux, toujours constant,
Un beau jour il mourait, pourtant,
Et la belle apprenait sa flamme
Par un legs..... dans son testament.

Je ne sais trop si jamais cette folie fut de mode ici; mais ce que je puis vous dire, Madame, c'est qu'elle n'y a laissé aucune trace.

L'Amour a eu, avec la condition des femmes, trois époques bien distinctes en Espagne; la première, dit-on, est la plus poétique : jugez-en!

D'un destrier pressant les flancs poudreux,
Lors on allait, pour la croix des aïeux
(C'était le tems de la chevalerie),
La dague en main, aux Maures orgueilleux
Redemander le sol de la patrie.
C'était ainsi qu'on touchait son amie;
Lors les faveurs étaient pour les héros,
Et pour les fronts jaunis sous les drapeaux,
L'Amour gardait ses guirlandes nouvelles.
On guerroyait; et ce durant, les belles,
Dans leur manoir, et n'ayant auprès d'elles
Qu'un majordome ou qu'un noir chapelain,
Quelques *duegnas*, un faucon et leur nain,
Bon gré, mal gré, mais enfin très-fidèles,
Sur le balcon de leurs vieilles tourelles,

Quenouille en main, du châtelain voisin
Vont épiant le retour incertain ;
Et lui, paré du voile de sa mie,
Qui, sur son cœur en écharpe passant,
Tombe le long de son fer menaçant,
Par monts, par vaulx chemine guerroyant,
Et pourfendant, en sa sainte manie,
Au nom du ciel maint et maint mécréant.
Etait raison quand le preux en voyage,
Au son lointain de la cloche des bois,
Se renforçait de deux signes de croix!
Etait raison quand d'un vieil ermitage,
A pas comptés suivant l'étroit chemin,
Il s'en allait en dévot pélerin,
De quelque saint prier la sainte image!
« Amen ! amen ! » Et bien était raison,
Car sur ses pas, de la séduction
L'esprit pervers lui tendait les amorces;
Et le bon sire avait besoin de forces
Pour résister à la tentation.
Forte elle était, quand au pied des murailles
Que dominait le dôme au croissant d'or,
Il arrivait en cherchant des batailles.....
Pour appeler, il saisissait son cor,
Et tout à coup, apporté par la brise,
Un chant d'amour dans son ame surprise
Faisait passer un émoi vague et doux.
Il écoutait la fille d'Arabie....
Du cistre d'or la lointaine harmonie
Du fier chrétien enchaînait le courroux.
C'était bien pis, quand, sous ses nobles coups,

Tombait l'orgueil de quelques forteresses!
Des malandrins défaits par sa valeur
Il prenait tout, c'est la loi du vainqueur,
Et les vieux vins et les jeunes maîtresses.....
Qu'en faisait-il? Il les convertissait...
Bien je le crois; mais aux pieds de sa belle
Quand il plaçait sa couronne nouvelle,
Peut-être bien, hélas! qu'il rougissait,
Quand on criait : « Maudit soit l'infidèle! »

Souvent aussi ces grands coups d'épée étaient tout au profit de l'amour constant. Plus d'une noble damoiselle fut ainsi délivrée par son doux ami. Les Sarrasins faisaient main-basse sur toutes les belles, et l'un des tributs qu'ils imposèrent le plus volontiers à la malheureuse Espagne, fut celui des cent vierges... Cent vierges? allez-vous vous écrier, Madame; cent par an! C'est ruineux, j'en conviens : il y a de si mauvaises années! Croyez-vous qu'alors les places, dans les impositions, ne furent pas bien courues? On exigeait peut-être un cruel cautionnement des solliciteurs...

Le ministère des finances,
Alors n'était pas au complet,
Et le percepteur percevait,
Sans s'émouvoir, les redevances

Quoi qu'il en soit, bientôt la besogne s'accrut ;
Car le farouche Hiscem voulut
Qu'on adjoignît au cent une autre pauvre fille
Plus jeune, plus petite, et tout aussi gentille....
C'était à l'impôt criminel
Un centième additionnel.

Vous savez, Madame, que ce fut Ramire, roi de Léon, qui, en 844, délivra sa patrie de ce honteux tribut. La bataille qu'il livra à ce sujet ; et dans laquelle saint Jacques apparut au défenseur de la chasteté, pourrait fournir un beau sujet à la muse espagnole *. Toute cette partie de leur histoire (la domination des Maures) est très-poétique, et sa destruction n'a inspiré qu'un petit roman musqué... Vous froncez le sourcil ? Je sais tout le bien que votre sexe pense de son aimable auteur; mais, franchement, il eût fallu d'autres pinceaux que les siens pour bien peindre le climat brûlant, les déserts, les rochers et l'énergie de ce peuple qui, pendant huit cents ans, suivit, comme un seul homme peut le faire pendant quelques années de sa vie, le noble projet qu'il avait conçu. Le chantre d'*Es-*

* Lope de Vega a fait sur ce sujet une comédie : *las Donzellas de Simancas*; Zamora a traité le même sujet.

*telle* n'avait sur sa palette que du rose : c'est une fort jolie couleur, mais convient-elle aux traits de Gonzalve et de ses fiers rivaux ? Les héros de Florian sont de très-aimables gens qui disent et chantent de très-jolies choses ; mais ses Espagnols ne sont pas plus Espagnols que ses Maures ne sont Maures. Les romans héroïques et les poëmes épiques de la vieille école sont, depuis Homère, des papiers à calque. Sous leur teinte naturelle, on aperçoit toujours les traits empruntés d'Achille, d'Ajax, d'Hector, et de tous les héros que le vieux poète a illustrés. La muse romantique n'a pas toujours les yeux fixés sur ces bustes qu'elle honore toutefois infiniment. Elle regarde davantage ; elle étudie plus dans les vieilles chroniques, dans les médailles ou dans les bas-reliefs de son tombeau, celui qu'elle veut faire revivre. Dans la crainte que le portrait ne soit encore éloigné de la vérité, elle s'attache aux accessoires. C'est le costume, ce sont les sites qu'elle s'efforce de rendre. C'est cette étude qui jette sur ses compositions une couleur locale que sa sœur aînée a presque toujours dédaignée.

Si d'abord, Madame, l'Amour fut héroïque

et chevaleresque, il prit dans la suite un air tout différent.

La Paix sous l'olivier, détacha son haubert;
Les Jeux, en souriant, cachèrent sa rondache,
Et du soyeux manteau d'or et d'argent couvert,
De la toque brillante au rouge et long panache,
Ornèrent ses attraits par la guerre meurtris.
Mais il garda l'aspect de ses goûts amortis:
La Gloire, en souvenir, releva sa moustache;
Et lorque, dans la nuit, son luth aventureux
Sous un balcon doré célébrait les beaux yeux
Aperçus au Prado, sous la noire mantille
De quelque senora qu'un tuteur soupçonneux
Elève pour l'hymen sous l'importune grille,
C'était sur son épée, à la large coquille,
Qu'appuyé noblement, il chantait de son mieux.
Du calme et du repos ennemi volontaire,
Il embellit la paix des charmes de la guerre,
Et sut, dans ses plaisirs rappelant le guerrier,
Donner au mirte frais tout l'éclat du laurier.
Contre tous les époux il se mit en croisade:
Pour lui l'Hymen était un nouveau Sarrasin.
Billets doux, doux regards, nocturne sérénade,
Et l'escalier flexible aux échelons de lin,
Et des déguisemens la ressource puissante,
Et l'adroit messager, et la lime mordante,
Et contre les barreaux l'or encor plus mordant,
Servirent à la fois son fier ressentiment.
A l'Amour de ce tems il fallait des obstacles;
Pour lui plaire, l'Hymen fit vraiment des miracles:

A sa porte, dès lors, le lourd verrou cria ;
Echappé des prisons, le guichet s'y plaça :
Le cadenas pour lui s'inventa, je parie ;
Argus embéguiné, la duègne se trouva,
Et jusques au balcon, la triste Jalousie,
Sentinelle en barreaux, et s'assit et veilla.

J'aurais vraiment du mal à vous faire entendre, Madame, jusqu'où l'on poussa la prévoyance d'un côté et l'audace de l'autre. On fit assaut de ruses, et l'amour ne fut plus qu'une suite d'intrigues où brillait plus l'adresse italienne que l'honneur castillan. Pourtant alors les duels étaient de mode plus qu'en aucun pays du monde : les comédies de Lope de Vega et de Caldéron, qui ont très-bien peint les mœurs de cette époque, sont presque toutes égayées de deux ou trois coups d'épée, et la Thalie d'ici, comme dans nos salles d'armes, n'a point de masque sans fleuret. La nôtre a long-tems été bercée au tapage assez amusant de ces aventures de nuit mêlées de sérénades, d'enlèvemens et d'estocades. Notre théâtre, avant Corneille et Molière, était une succursale du théâtre de Madrid, et dans son émancipation, il a gardé quelques traces de sa naissance. Ces valets, beaux diseurs, improvisateurs de ruses, et maîtres

en adresse, viennent de là, et l'on ferait bien, n'est-ce pas, de les renvoyer avec les lanternes sourdes, les flambeaux, les capes, et les balcons, accessoires de toute nécessité pour une vieille pièce espagnole.

Ceux de leurs auteurs modernes qui ont cherché à peindre aussi les mœurs de leur tems, ont éloigné, comme vous pensez bien, toutes ces vieilleries. On n'y trouve plus cette galanterie errante, maniérée et gigantesque qui faisait faire des choses si ridicules aux héros de leur théâtre, et leur inspirait des hyperboles si outrées. L'Amour, et c'est sa troisième époque, sur la scène comme dans la société, a un air français qui fait plaisir à voir. Dans les sociétés (*tertullias*), on joue, comme en France, aux petits jeux innocens : voilà déjà de l'analogie dans leur origine. On y danse, on y valse : vous voyez qu'ils ont tous deux, à peu près, le même développement. Comme celui de France, celui d'ici a, pour preuve d'existence, l'audace d'un côté et la faiblesse de l'autre; enfin il meurt, et tout aussi vite qu'en France, de plaisir, d'inconstance ou d'ennui... Vous devinez que souvent l'Hymen l'accompagne.

L'inconstance et l'ennui! voilà deux cruelles maladies... Pour en finir, envoyez-nous votre recette pour guérir ce pauvre malade, ou dites-nous du moins, Elise, où vous l'avez trouvée!

Opérez-vous par Galien
Cette cure un peu singulière.....?
Moi, je crois que de l'art de plaire,
Pour trouver cet heureux moyen,
Vous avez fait un formulaire.

— N° XXX. —

# ARANJUEZ, LA MANCHE,

## LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE.

*Quæque..... ipse vidi.*
VIRG.

Je raconte ce que j'ai vu.

*Ignotis errare locis, ignota videre*
*.. .. Gaudebat, studio minuente laborem.*
OVID., *Ep.*

Je me réjouissais de voir des lieux et des objets qui m'étaient inconnus. L'étude adoucissait la fatigue.

DANS le mois d'octobre, nous sommes partis pour aller au devant du roi. Nous nous sommes arrêtés quelques jours à Aranjuez.

Aranjuez est à sept lieues de Madrid. Il y a trois ans que le roi n'y est allé. Ceux qui assuraient au peuple qu'il était libre le prouvaient en lui refusant la permission d'aller respirer l'air

de la campagne. La jeune reine fit prier les comtès de la laisser partir pour cette résidence ; ce voyage était nécessaire à sa santé.... ils rejetèrent sa demande. Oh qu'ils durent être tristes les regards qu'en côtoyant le Tage, pour se rendre aux lieux de sa captivité, elle jeta de loin sur les beaux arbres qui s'élèvent ou s'inclinent sur ses ondes tranquilles! Sous ces ombrages, au bord de ces belles eaux, un instant, peut-être, elle eût oublié les douleurs du trône, et rêvé les murmures et la fraîcheur de ce beau fleuve, l'ornement de sa chère patrie.

L'on trouve des oliviers sur la route. On laisse Valdemauro sur la droite. Du haut d'une côte, on aperçoit les détours d'une jolie rivière, le Xarama, qui serpente dans une vallée agréable. A l'horizon de la fumée s'élève au dessus des arbres qui commencent à jaunir.....; c'est là qu'est Aranjuez.

Le pont qui traverse le Xarama est beau ; il a eu une arche coupée par les Anglais lors de la dernière guerre : on n'a pas encore songé à la réparer... Chaque pas que fait le voyageur dans ce pays lui découvre de nouvelles traces de ce drame sanglant, dont le dénoûment fut si glo-

rieux pour l'Espagnol... Il ne veut pas les effacer..... Est-ce orgueil, est-ce paresse?

[redacted] trouve de grandes et belles allées qui vous mènent jusqu'à la place de la ville. Nous n'avons rien vu en Espagne qui ressemble à ce site. Voici des bois avec leurs murmures, leur mystère, et tout le charme que leur prête l'automne!

Le Tage forme une belle cascade en se précipitant devant une des ailes du château. Elle s'élève à droite avec sa couleur de briques, ses tourelles et son grand toit en ardoises. La façade principale est de l'autre côté. L'on traverse un pont anglais, et l'on se trouve sur la place. Elle est entourée d'arcades élégantes, qui laissent apercevoir dans leurs vides le lointain de jolies montagnes revêtues de verdure. Aranjuez, coupé, comme les bourgs de la Hollande, par de larges rues bordées d'arbres, est sur la gauche.

Le parc est rempli d'allées délicieuses. Ce n'est point la symétrie de Versailles : l'ennuyeuse charmille ne cache rien du désordre de ses bois. Ils se présentent là avec l'obscurité qui accompagne leur profondeur, ici avec leurs clairières

égayées par des rayons de soleil qui tombent et meurent doucement sur des gazons plus épais. Des lierres immenses, des vignes sauvages s'élèvent avec les catalpes et les sycomores qu'ils embrassent ; ils traversent la largeur des allées, et forment, en rejoignant d'autres arbres, des voûtes de verdure qui doivent, dans les chaleurs de l'été, faire de ces sentiers des promenades délicieuses. Le Tage est partout pour joindre le charme de ses eaux et de leurs murmures à ces sites, sans lui déjà si frais. Vous le trouvez de ce côté large, profond et silencieux, et de ce côté le voici courroucé, rapide et bruyant. Il y a aussi des statues, et des bassins remplis de feuilles jaunes qu'y fait tomber le premier souffle de l'automne. Toutes ces néréides, tous ces sylvains verraient jaillir autour de leurs conques et de leurs chars d'airain des eaux semblables à celles de Versailles, qu'elles envieraient encore le lit de roseaux, la couronne et la parure naturelles du beau fleuve qui dort ou se joue près d'elles, et qu'on quitterait bien volontiers leurs attraits empruntés pour venir lui demander des rêveries douces comme le cours de ses flots.

*La casa del Labrador* rappelle l'un des Tria-

nons au milieu du parc de Versailles : tout y est d'une richesse extraordinaire, et d'une élégance exquise ; il y a quelques morceaux de Canova, et nous avons admiré *quatre saisons* par Girodet... Ces tableaux forment le plus bel ornement du plus délicieux des boudoirs.

..... Nous avons quitté Aranjuez, et nous voyageons maintenant dans la Manche. Voici des moulins à vent sur la gauche de la route ; l'on rencontre encore des muletiers gaillards et de grosses paysannes qui cheminent sur leurs grisons. Les paysans ont conservé le costume de son naïf écuyer..... Où donc es-tu, ô le plus aimable de tous les fous? reviens leur demander de comiques et nouvelles aventures! Vas-tu paraître au détour de ce sentier pour nous faire avouer à tous la beauté de ta dame? Est-ce le clocher du Toboso qui s'élève là-bas? Et ces moutons tranquilles ont-ils fui devant ta lance aventureuse?

« Le seul livre que je voulusse avoir fait ! » disait Saint-Evremont, en parlant de *Don Quichotte*. Si le plus connu des livres est le plus beau, celui-là, sans contredit, l'emporte sur tous les autres. Mais ce succès ne fut-il pas un peu un succès d'opposition? Cette haine de qui

n'a rien ou n'est rien contre qui a, ou est quelque chose, ne fut-elle pas un peu en aide à cette immense renommée? La noblesse alors était toute puissante; cette puissance existait partout, et un ouvrage qui critiquait et ses occupations et ses plaisirs avait de grandes chances de succès..... Le génie et l'adresse firent de ces chances des certitudes; oui, le génie, et surtout l'adresse. Quelle classe de la société pouvait se chagriner de produire un sujet comme le héros de la Manche? n'est-il pas un modèle d'honneur, de vaillance et de courtoisie? L'on en rit, mais on l'admire. Cervantes, dans son attaque, se servit d'armes courtoises. La noblesse fut plus heureuse que son héros, elle n'eut, dans le combat, que ses armes ridicules de bosselées : l'honneur dessous est resté intact. Singulière contradiction! Cervantes, vaillant soldat, et guerroyant contre les Maures, ridiculise l'institution qui arracha sa patrie à leur joug! Quoi qu'il en soit, honneur à cette institution, dont l'éloge est la *Jérusalem délivrée*, et la satire le *Don Quichotte!*

*Siguieron el camino del Puerto Lapice porque alli, decia don Quixote que no era possible dexar de hallarse muchas y diversas aventuras por ser*

*lugor muy pasagero.* C'est un assez grand village ; la route passe au milieu de ses petites maisons blanches : nous n'y trouvâmes ni aventures, ni passagers. Les habitans du lieu montrent aux étrangers l'auberge où, disent-ils, le chevalier fut armé. Le puits de la veillée d'armes est au milieu de la cour, et l'on chercherait volontiers les traces des exploits qui signalèrent cette nuit fameuse. On ne se figure point, quand on n'a pas parcouru la Manche, la popularité de ce nom. Les paysans ne rient pas en vous parlant de don Quichotte : c'est pour eux une tradition historique. Ils ont entendu si souvent leurs compatriotes, et, dans ces derniers tems, les étrangers, répéter ce nom, et s'informer des lieux qu'il a illustrés, qu'ils ne peuvent pas s'imaginer qu'une si grande gloire ait suivi un héros du genre et de l'importance du Petit-Poucet ou de Barbe-Bleue.

Les souvenirs si gais de cet ouvrage inimitable et le plus beau tems du monde embellissent le voyage. C'est encore le soleil d'été qui échauffe les routes : elles sont toujours belles. Les champs sont tout bleus autour des villages ; c'est une récolte d'automne. On cueille ces fleurs dans la

journée, et les femmes, le soir, à la lueur de la lampe de cuivre, enlèvent avec beaucoup de patience, du milieu de leurs coroles d'azur, les pétales, qui, séchées, fournissent la couleur et l'odeur du safran.

Les maisons ont déjà la forme des habitations de l'Andalousie. C'est une galerie ouverte, et à colonnes quelquefois très-élégantes, qui forme les quatre côtés d'une cour intérieure. J'ai vu quelquefois un puits au milieu, et des vignes qui courent le long des arcades et s'attachent aux balustrades du premier étage. Dans un coin dépavé, un vieux figuier s'élève aussi, assez ordinairement. Les enfans, dans leurs jeux, respectent les feuilles larges et vertes de ce vieil ami, sur lequel la jeune fille étend le linge de la maison, en revenant de la fontaine, et qui garde pour leur gourmandise le sucre délicieux de ses fruits.

Les routes sont pleines de soldats espagnols qu'on a renvoyés chez eux; ils portent des restes d'uniformes. Sans armes, un bâton à la main, ils font, pieds nus, leur triste étape. Ils baissent la tête sous ces arcs de triomphe qu'on éleva pour le prince français, et qui sont restés pour

attendre le roi. Quelques-uns font un détour pour éviter les villes. Ils s'en vont frapper à la porte d'une maison isolée ; ils entrent en saluant la Vierge. Le pauvre les reçoit, car on lui a dit souvent d'accueillir l'égaré, et d'être miséricordieux pour celui qui revient. Il se gardera bien de lui parler de Cadix : il s'en veut presque d'avoir chanté la bonne chanson où l'on prie Notre-Dame *de la Guardia* de délivrer les vieux chrétiens de la nouvelle constitution ; et il fait signe à ses petits-enfans, parce que l'étranger a baissé la tête lorsqu'en tressant des couronnes de buis ils ont parlé du beau jour qui vient et des danses qu'ils préparent autour d'une voiture dételée et traînée au milieu des acclamations d'un peuple délivré.

..... Nous attendions à Val-de-Pennas : le roi devait y arriver le six de novembre. Dans la grande rue, on avait élevé un arc de triomphe, et les maisons avaient été blanchies. Le jour indiqué, nous étions à cheval à neuf heures, à un quart de lieue de la ville.

On aperçoit de très-loin sur la route : tous les habitans de Val-de-Pennas et des environs s'y sont portés. Quelques voitures passèrent, et puis

venaient, au grand galop, des volontaires royalistes de la bande d'Otcho, je crois, qui poussaient de grands cris en brandissant leurs sabres. Un cri s'éleva : « El rey!! » Et en effet l'on voyait la voiture qui arrivait au trot de six mules. Les casques du détachement brillaient de loin.

Il y a quatre gardes-du-corps du roi de France devant..... C'est une voiture de voyage..... On voit distinctement un habit bleu bourgeois à droite... Cette femme, à gauche, est sans doute la jeune reine... La voiture va si vite! Voilà ce que j'ai pu saisir de ce tableau passant.

A quelques pas de là, la voiture s'arrêta ; le peuple l'empêchait de passer. Ils s'approchaient, ils s'élançaient vers elle... Les armes s'agitaient, tous les chapeaux étaient en l'air, toutes les mains s'étendaient vers les augustes voyageurs, et l'on entendait des cris, des cris dont on ne peut rendre l'expression. La berline se mit enfin en mouvement, mais lentement..... Ils la traînaient. Qui peut peindre ce cortége? qui se fera une idée du délire de ce peuple, et de l'effet des uniformes français, si propres, si élégans, au milieu des haillons bruns de tous ces paysans armés ?

Ce bruit, ces cris, cette joie, ces pleurs, cette rage, pour mieux dire, se sont encore accrus, car nous sommes entrés dans la ville. Enfin l'on arriva. Les tambours battent aux champs. Le roi est descendu dans une maison d'assez belle apparence. Ce sont des grenadiers de la garde royale de France qui sont aux portes.

Les deux princes sont, comme le roi et tous les seigneurs de la cour, en habit bourgeois. J'ai vu à la reine une robe d'un bleu clair et garnie de fourrures. Elle a un grand chapeau, et dessous, sa figure est si triste et si pâle!... « Pauvre princesse! disent les femmes, en pleurant et en joignant les mains, quand elle passe! »

Le roi a une figure remarquable et facile à saisir ; aussi je ne connais pas un de ses portraits, quelque mauvais qu'il soit, qu'on ne puisse reconnaître. C'est un bel homme, qui, dans sa tournure, a quelque chose du duc d'Orléans. Son œil est doux, et son sourire est quelquefois plein de bonté. Il parle avec une familiarité aimable à tous ceux qui s'approchent de lui; les officiers français de son escorte ont tous à citer quelque parole flatteuse qu'il leur a adressée. Il s'exprime bien en français, ses frères aussi, et

surtout le dernier, don Francisco. Don Carlos a une figure distinguée ; son œil est vif, sa tournure décidée; il porte des moustaches ; l'uniforme doit bien lui aller.

..... A Madridegos, où le roi a séjourné, l'affluence des habitans de la campagne est telle qu'on ne trouve point à s'y loger. Nous nous sommes retirés sous un vaste hangar qui sert d'asile aux mules, aux chevaux, aux voyageurs et à leurs voitures : c'est la *posada* du lieu. Cette pièce immense sert d'écurie, de remise, de cuisine et de salle à manger; je crois même qu'on couche sur les bancs pratiqués dans les murs, autour du foyer, il se trouve dans le fond. La fumée se garde bien de sortir toute par l'issue qu'on lui a pratiquée au plafond; elle se répand en nuages épais autour des nombreux petits pots qui s'échauffent lentement auprès du feu, et des personnages qui, le regard fixé sur leur futur dîner, bravent cette incommodité pour veiller à sa conservation. En voilà qui, plus avancés, sont assis autour de la table ; elle est toute basse, et ce sont de gros carreaux en nattes de paille qui leur servent de siéges. Ils mangent le ragoût où l'ail et le piment ne manquent point, et se font

passer le vin épais et noir de la Manche... C'est une bouteille de verre blanc avec une embouchure très-étroite ; ils l'élèvent au dessus de leur tête, l'inclinent, et reçoivent dans la bouche le vin, dont ils ne perdent pas une goutte. Voici des jeunes gens qui viennent d'exécuter des danses du pays sous les fenêtres du roi. Leur masque pend à l'un des côtés de leur chapeau orné de fleurs ; ils s'en couvrent la figure quand ils dansent. Ils ont l'habit des anciens bergers de cette province. C'est un tambour qui guide leurs mouvemens ; il y en a un parmi eux qui marque la mesure avec deux morceaux de bois creusés et unis comme des castagnettes ; il les frappe sur un bâton. J'ai vu une autre troupe de danseurs, dont le costume se rapproche plus de l'ancien habit castillan. Ils se mêlent et exécutent de très-jolies figures avec des cerceaux garnis de fleurs, et toutes ces fleurs, tous ces habits, tous ces rubans, sont d'une propreté, d'une élégance, d'un goût qui donnent tout plein de vérité au délicieux épisode des noces de Gamache, dans le *Don Quichotte*.

Chaque jour amène des scènes différentes. Dans un village, des jeunes garçons, des jeunes

filles, en habits de fêtes et avec leurs castagnettes, suivent long-tems la voiture du roi. Ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont parvenus à quelque vieille chapelle qui marque les limites de leur pays....., et la bonne statue de la sainte du Rocher, parée de ses plus beaux ornemens, est sur la porte, et c'est là que le curé et les vieilles gens de l'endroit se sont rendus pour saluer le roi. Cette remarque n'est point vaine, c'est auprès des églises, ou sous les croix des grands chemins, que nous avons vu le plus d'enthousiasme et d'attendrissement à l'approche de celui que nous leur ramenions.

Quelquefois, au milieu de la route, et dans un endroit éloigné de toute habitation, on trouve un joli arc de triomphe. Ce sont les habitans d'un bourg bien écarté dans les champs qui sont tous venus pour voir le monarque délivré. Ils sont là depuis deux jours; la fumée de leur bivouac s'élève dans les champs voisins, et près de là paissent les animaux qui apportèrent cette joyeuse caravanne. Et pendant ce tems, dans le village désert, quelque incorrigible negro, alcalde peut-être disgracié, et bénissant l'heureux prétexte de sa goutte qui le retient chez lui, profite de

son isolement pour relire quelque vieille sottise du *Constitutionnel*, que, dans le bon tems, lui traduisait son journal officieux ; et pendant ce tems, Joanna, la gentille Joanna, qui seule des filles du village est restée à la maison, parce que sa vieille mère est malade, ne se console qu'en songeant au récit que vont lui faire du roi et de la reine ses compagnes de retour. Ce récit fera tant de plaisir à sa mère, qu'il lui rendra peut-être la santé... Qu'il serait plus doux encore à entendre de ce jeune soldat qui partit quand Bessières passa en criant aux armes pour Ferdinand ! « Qui sait ? dit-elle tout bas en regardant la route, mon Francisco reviendra peut-être avec la jeunesse du village ! »

— N° XXXI. —

# LE MILICIEN.

—

*Parcere devictis!.....*

VIRG.

Silence, Messieurs, c'est le moment des larmes, même pour les vainqueurs.

HENRI IV *sur le champ de Courtras.*

Le soir que Ferdinand arriva à Aranjuez, la place et le parterre en face du château furent illuminés d'une manière brillante. Le Tage semblait réjoui de toutes ces clartés qui faisaient étinceler ses flots. On entendait au loin les cris de joie d'une foule immense accourue de Madrid, et de jeunes filles, en chantant, dansaient sous les fenêtres de l'habitation royale ; de grandes fusées s'élevaient de la place, et, d'une hauteur immense, laissaient tomber, en éclatant, des

étoiles nombreuses qui bientôt disparaissaient dans leur trajet nocturne.

Un jeune milicien achevait dans ce moment sa pénible route.

« Du haut de cette côte, disait-il, appuyé sur le bâton qui remplaçait son arme abandonnée... ; du haut de cette côte on voit, pendant le jour, la vallée où court le fleuve, où tremblent les beaux arbres d'Aranjuez..... Luisa ! s'il était moins tard, je pourrais reconnaître d'ici ta maison, la maison où l'on ne m'attend pas, et qui peut-être ne doit plus s'ouvrir pour moi... Et pourtant qu'ai-je fait ? je me suis trompé... peut-être ! Oui, je me suis trompé : il fallait vaincre pour avoir raison ! Oh ! c'est une affreuse souffrance de renoncer à ces nobles illusions de liberté, de gloire, et la punition de cette erreur n'est-elle pas assez grande de la reconnaître ! elle ne suffira pas ! ils nous maudiront ; ils nous proscriront ; ils enlèveront aux autels de la patrie, au trône du roi, des courages, des bras que la misère et le désespoir dévoueront plus terribles à d'autres maîtres ! moi, je n'ai plus rien à craindre de leur haine. La mort, je le sens, va me mettre à l'abri de leurs coups... ;

la fatigue m'accable et la fièvre me brûle. Ma blessure s'est rouverte, et les femmes, dans les villages, détournent la tête en voyant mon sang qui a traversé les linges dont j'entoure mon pauvre bras. Ma route a été si longue! elles étaient si tristes mes nuits quand je couchais sur le revers d'un fossé ou sous les grandes portes de feuillage que nos frères ont élevées pour célébrer nos défaites! Si cependant Luisa pleurait sur ma blessure; si elle disait, en accourant: « Mon Francisco est de retour...; qu'il a tardé! mais enfin le voilà! nous serons unis; mon père a dit: Oui, » je renaîtrais peut-être à l'espoir, à la vie. Son père pourrait y consentir; son père flottait, indécis et tremblant, au milieu des dissensions publiques... Il n'a rien fait pour la cause de la liberté; mais il n'a rien fait contre... Pourquoi abandonnerait-il à la haine, au mépris ses défenseurs qu'il n'a pas voulu ou qu'il n'a pas su combattre? Mais son fils, mais le frère de Luisa...! voilà celui qui ne me nommera jamais son frère. Il s'est armé contre nous; sans en prévenir son père, il a quitté ses foyers, il est allé combattre; et le soldat d'Eroles ne pardonnera pas au milicien de Madrid! »

Il continua tristement sa route. Il chancelait à chaque pas. « Je n'ai jamais été aussi faible, disait-il en s'appuyant contre les bornes du bourg où enfin il était arrivé ; si ce tremblement pénible qui agite mes doigts est celui de l'agonie ; si cette soif brûlante qui attache ma langue contre mon palais ; si ces vagues et terribles images qui passent devant mes yeux sont les précurseurs de la mort, mes derniers momens sont bien terribles ! Je suis ébloui de toutes ces clartés, et ces cris de joie me parviennent perçans et douloureux comme si l'on tintait sur ma tête la cloche qui sonne mon heure dernière. Tout le monde passe à côté de moi avec un rire cruel ; ils m'ont deviné sans doute, et cependant je cache de mon mieux mon uniforme déchiré... J'ai été pressé dans la foule qui maudissait les miliciens, et des femmes, des enfans avec leurs cheveux flottans sur de bizarres habits de fête, ont formé des danses furieuses autour du soldat mourant. »

Il était parvenu dans une rue plus solitaire. Il s'approcha machinalement d'une maison. La fenêtre était ouverte, et ses maîtres étaient à la fin d'un joyeux souper.

« Point de pardon ! point de grâce pour les ennemis du roi ! Qu'ils meurent tous...! » s'écriait un gros homme en élevant à sa bouche un verre rempli de vin.

C'était le père de Luisa.

« Non, mon père, non ; mais que le roi vive et règne sur tous les Espagnols heureux et unis, » dit un jeune soldat nouvellement arrivé, et en se levant avec vivacité.

C'était le frère de Luisa.

« O mon père ! dit une jeune et belle fille en tremblant ; ô mon père ! et Francisco...! »

C'était Luisa.

« Francisco ! le milicien ! s'écria le gros homme en jetant un regard furieux à sa fille ; si je savais que tu y penses encore, je te maudirais comme son père l'a maudit ! »

Quelque chose, dans ce moment, frappa contre les degrés de la porte. Un long soupir suivit ce bruit singulier...

Et tandis que le milicien expirait, la tête sur la pierre froide, sur la pierre de la porte de Luisa, deux hommes qui passaient dans la rue disaient :

« Ballesteros s'est présenté au roi à Séville.

» Quiroga a été accueilli d'une manière brillante en Angleterre.

» Morillo et Labisbal ont emporté leurs richesses en France, et on les recevra aux Tuileries... !!! »

— N° XXXII. —

# L'ENTRÉE DU ROI A MADRID.

SONGE.

*Sibi somnia fingunt.*
VIRG.

Le privilége du songe, qu'on dorme ou qu'on soit éveillé, c'est de prendre le contre-pied de la réalité.
E. J., *Hermites en prison.*

C'ÉTAIT un beau jour vraiment; tous les cœurs nageaient dans la joie..... Où étais-tu, mon cher Arthur, toi qui enregistres les désappointemens de nous autres, pauvres royalistes, et qui as fini la trentième page du recueil?...

La campagne était glorieusement terminée, et Ferdinand rentrait dans sa capitale. C'était le 25 août, le jour de la fête du roi de France, et cet anniversaire doublait l'allégresse qu'inspirait l'heureuse arrivée du souverain.

On criait bien franchement : *Vive la France ! vive l'Espagne !* Et ces mots étaient autre part que sur la toile des arcs de triomphe : ils se trouvaient dans tous les cœurs, ils sortaient de toutes les bouches à l'aspect du roi et de son cher libérateur.....

A côté de lui, l'on voyait ce brave maréchal de France qui, après avoir fait une armée toute royaliste à la France, est venu partager, comme major-général, ses périls et sa gloire. Un auguste personnage lui faisait quelques signes de la main, et tout le monde sentait que le vieux guerrier était bien digne de cette aimable familiarité.

Plus loin, un autre maréchal attirait aussi les regards ; c'est celui qui, lorsqu'on était devant Madrid, et qu'on refusait de traiter avec des factieux, donna l'excellente idée de la brusque expédition sur Cadix. Tu sais comment cette proposition fut accueillie, et avec quelle grâce on s'empressa de lui donner cette commission..... Il la remplit à souhait ; et, aidé des troupes de débarquement envoyées de ce côté, au moment du passage de la Bidassoa, il parvint à délivrer le roi entre Séville et Cadix.

Chacun parlait de ce plan si simple et d'une si brillante exécution. « Certainement, disait-on dans la foule, l'on se serait emparé de Cadix, parce que rien n'est impossible à la valeur française guidée par un Bourbon; mais que de tems, que d'argent n'a point épargné cette heureuse tentative! »

Ce discours n'était guère de l'avis d'un grand monsieur en habit râpé qui se trouvait derrière tout le monde. On riait en le montrant au doigt. « C'est celui, disait-on, qui s'est présenté avec de si beaux plans, et qu'on a mis si économiquement de côté! Il part demain, dans sa demi-fortune, en enrageant contre le désintéressement de tel général et de tel grand seigneur. Avec leur aide, qu'il eût bien payé, il eût pu obtenir ce qu'il demandait. Une gratification courante leur eût peut-être fait traîner les événemens. Protégé, protecteur, payant, payé, se seraient innocemment enrichis en donnant à l'armée, pour se distinguer, plus de tems qu'elle n'en a eu, et quand serait venue la fin d'une si patriotique association, il aurait bien su trouver le moyen de se soustraire, sans payer un maravedis de dettes..... Quelle différence, grand Dieu!

salué par ses scribes-valets du titre de général, il emporterait de Madrid, avec ses coffres bien remplis, le souvenir des platitudes dont tant de personnages marquans auraient payé ses dîners, ses fêtes et sa libéralité financière, et demain il part, court d'argent. La honte de ses premiers faux pas s'est accrue de ce nouvel échec. Sa réputation avec le succès fût bien restée salie; mais quel plaisir d'étendre la tache de sa souquenille jusque sur l'habit du comte et du marquis!...

Il offrait, devant moi, pour le voyage, une place dans son tape-cul, à un autre disgracié de la campagne qui était venu avec des projets non moins brillans que les siens, et qui, comme les siens, s'étaient évanouis, à sa grande confusion. Il était de si mauvaise humeur, qu'en passant il donna un coup de cravache au cheval du maréchal de France dont je t'ai déjà parlé.

« On avait bien raison, disait-il entre ses dents, de demander autrefois un bonnet de Cosaque au haut d'une perche..... On ne fera jamais rien avec eux, et si jamais je change d'opinion, je veux bien aller le dire à... Constantinople! — Quel malheur, lui disait l'autre, que vous n'ayez pas obtenu ce que vous demandiez!

Nous eussions fait ensemble de jolies choses ! — Ne m'en parlez pas, lui répondait son intime. On aurait vu si le sort, malgré nous, avait voulu être à l'appui de la légitimité, comment on la mine au milieu de ses triomphes. — Pauvre homme! s'écria l'autre en pleurant de contentement, vous eussiez, n'est-ce pas, écarté, dégoûté, maltraité ceux qui n'ont jamais fait que leur devoir, et qui prétendaient rester royalistes et agir en royalistes dans une guerre faite contre une révolution? — Je n'y aurais point manqué. — Je le disais bien : vous eussiez, n'est-ce pas, cherché à déverser le blâme, le ridicule sur les chefs espagnols qui nous ont secondé ? — Sans doute, les uns, grâce à moi, auraient été accusés d'avoir agi malgré les ordres reçus ; les autres, de ne pas avoir exécuté ce qu'on leur prescrivait..... Nous les eussions calomniés, désarmés, dénoncés, et il n'y eût pas eu le moindre des brosseurs de l'état-major qui n'eût crié à notre suite : Ce sont des brigands et des fanatiques! — Excellent ami! Et les constitutionnels? vous les eussiez, n'est-ce pas, admis à capitulation? et, jusqu'aux tambours de Balesteros, tous auraient bien reçu, n'est-ce pas, quelque

bonne indemnité, qu'ensuite on eût généreusement fait payer au roi? — Certainement, j'aurais capitulé avec Zayas, Ballesteros, Labisbal, Morillo; j'aurais essayé de capituler avec les scribes des cortès; Ferdinand ne serait sorti de Cadix qu'à bonne enseigne.....; et une fois sorti, c'est là que nous l'attendions..... nous, ou les braves gens que nous eussions trouvés à Paris, pour continuer notre ouvrage. »

La conversation se continua à voix basse; ils avaient remarqué que je les écoutais; mais, malgré leurs nouvelles précautions, j'entendis à merveille que les mots *réclamation intempestive*, *dettes des cortès*, *amnistie inutile*, *bascule* et *contrainte* y prédominaient. Je les laissai partir en haussant les épaules, et je me remis dans la foule. On y parlait, dans ce moment, des décrets qui, ce matin même, avaient paru dans la *Gazette de Madrid*. Le roi, maître chez lui, libre de tout antécédent fâcheux, n'avait pu mieux faire que d'écouter les conseils désintéressés d'une nation généreuse qui, bien franchement, sans balancer et sans chercher à enrichir, à fortifier ses ennemis les plus acharnés, avait de suite volé à son secours. Il appelait tous

ses sujets autour de son trône relevé ; juste et fort, il annonçait punition aux coupables, pardon aux faibles et aux égarés, et récompense aux fidèles..... Ce n'était pas l'oubli proclamé pour les méfaits des uns comme pour les services des autres.

Les esprits n'avaient point été inquiétés par des annonces de constitutions étrangères ; l'exaltation royaliste n'avait point été exaspérée par des tentatives maladroites et des tâtonnemens honteux de fusion et de modération ; et on lisait, non sans étonnement, mais avec résignation, un autre décret annonçant la prochaine réunion des *anciennes cortès*. Les alliés étaient restés étrangers aux affaires du gouvernement ; ils n'avaient eu, en aucune façon, l'idée d'y apporter des modifications, et de favoriser telle ou telle cabale, et l'on était convaincu que ce décret était l'expression nette et claire de la volonté du souverain. Tout le monde chantait ses louanges... ; on se félicitait de le voir enfin libre et heureux!

Une nouvelle qui me fit aussi un sensible plaisir, c'est celle que l'on distribua devant moi. Les trois grandes puissances du Nord, jalouses d'imiter la généreuse conduite de la France, et te-

nant à l'existence de l'Espagne, de l'Espagne telle qu'elle doit être dans leur propre intérêt, monarchique et religieuse, manifestaient, par l'organe de leurs ministres réunis dans un nouveau congrès, l'intention où elles étaient d'appuyer de toutes leurs forces les droits de S. M. catholique sur ses anciennes possessions d'outre-mer. Je me réjouissais fort de voir enfin la légitimité devenir partout un principe sacré, et cesser de n'être, devant la politique, ou la peur, qu'un mot vide de sens. Cette mesure me semblait aussi très-utile pour exterminer la révolution en Espagne... Car, qui l'a entretenue, nourrie, payée? qui a fait la plus laide grimace en la voyant attaquée? Ceux qui ont le plus d'intérêt à ce que ses colonies ne rentrent jamais sous la domination espagnole. Débarrassée mesquinement de ses ennemis intérieurs, l'Espagne regardera l'Amérique; de nouveaux troubles paralyseront ses nouveaux efforts, et un nouveau Riégo sera encore là pour sauver Bolivar. Il est tems qu'on fasse cesser un tel scandale, et que, délivrée par toute l'Europe, armée du soin philanthropique de soudoyer des traîtres, l'Angleterre cherche enfin à placer son argent et ses espérances ail-

leurs que sur les révolutions et les malheurs de l'Espagne!

Voilà ce que je disais à mes voisins, et tous se félicitaient d'avoir vu naître une aussi belle journée!... Elle amenait le triomphe d'une cause juste. Ce triomphe n'avait coûté ni basse transaction, ni honteux traité. Le roi était libre, fort et clément, la France innocente, généreuse et conciliatrice; la félonie était châtiée, la fidélité récompensée; les lâches détours de la politique étaient mis de côté... Hélas! mon cher Arthur, pourquoi faut-il finir par : Alors je me réveillai!...

N° XXXIII. — 5 *janvier* 1824.

# UN CIMETIÈRE.

—

Une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre; tout y rentre et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous.

MASSILLON.

« Où dormiras-tu au jour du repos? demandaient des sauvages à un célèbre navigateur en lui faisant leurs adieux, dis-nous-le, que nous puissions mêler au nom de ton berceau celui de ta dernière demeure! »

Cette curiosité touchante et religieuse, si elle eût été celle du marin, eût pu être facilement satisfaite par ces hommes de la nature qui, sûrs de ne point quitter leurs tranquilles déserts, indiquaient d'avance la savane qui devait cacher

leur tombe, ou le torrent qui murmurerait près d'elle. Mais je doute que l'intrépide voyageur, au bruit des flots qu'il allait tenter de nouveau, et au sifflement du vent dans ses voiles si fragiles, n'ait pas souri d'un air de doute en nommant l'une des églises de Londres.

Qui oserait demander aux hommes d'aujourd'hui le lieu de leur sépulture? Le Français ne pourrait pas, en sûreté, nommer la France; ne se hasarderait-il pas en disant l'Europe?

L'exil et la guerre ont labouré les quatre parties du monde de tombes françaises. L'antique déluge parle encore, au milieu des fossiles entassés, de sa violence et des ruines qu'il a entraînées : nos malheurs et notre gloire vivent partout sur les tombes de nos frères.

Je suis allé visiter l'endroit où l'on a déposé l'un de nos compagnons d'armes. Quoiqu'il n'y eût plus sur lui l'épée et l'épaulette dont on orna le drap mortuaire, au jour de ses funérailles, je reconnus la place où il était, aux papiers déchirés des cartouches qu'on avait brûlées sur son cercueil. Cette dernière odeur de gloire s'était depuis long-tems évanouie, et l'écho n'avait rien conservé des détonations qui avaient réjoui

le guerrier dans sa dernière demeure. Il n'y avait là qu'un homme, qui travaillait à une fosse ; le bruit de sa pioche était le seul qu'on entendît avec le froissement de quelques ardoises que le vent remuait sur le toit de la chapelle... C'était le séjour de la mort avec tout son oubli et tout son abandon.

J'eus quelque plaisir à interrompre ce silence en frappant de mon sabre la pierre sans nom qui pesait sur les restes d'un Français..... Il me semblait que je l'instruisais ainsi de ma visite, la dernière sans doute qu'un compatriote fera à sa tombe.

Le cimetière où je me trouvais est hors de la ville, du côté de la France ; il y a une grande croix en bois devant l'entrée. Une maison blanche sert d'habitation au gardien de ces lieux et à leurs tristes cultivateurs. Quand le marteau tombe pesamment sur la porte et annonce aux morts qu'ils ont encore à serrer leurs rangs..., il accourt essoufflé, et demande tout bas quel nouveau médecin lui donne tant de peine. Le fossoyeur regarde du coin de l'œil si la mesure sera juste... C'est un grand qu'on lui apporte ; il sourit de pitié : le cercueil lui semble si petit!

Les quatre cours sont pavées de larges pierres numérotées, qu'on lève avec leurs anneaux de fer : ce sont autant de places occupées ou à occuper par des morts. Dans l'une des cours, il y avait un trou très-profond qu'on agrandissait encore ; je le crus destiné à cacher l'entassement des bières des pauvres. La richesse se tient encore là à l'écart, et c'est le plus inévitable et le moins éphémère des avantages qu'elle procure, de pourrir à part.

Les murs qui servent d'enclos sont élevés, et dans leur épaisseur sont pratiquées des niches établies les unes sur les autres. On glisse entre les rayons de cette bibliothèque funèbre les cercueils de ceux qui ont payé ces places. On mure exactement l'entrée, et sur le marbre ou le plâtre qui la couvre, on écrit l'épitaphe. Puisque j'ai parlé de bibliothèque, on peut comparer le *cigît* à l'annonce de l'ouvrage. Ce sont presque tous des traités de la vanité des choses de ce monde : toute la leçon est dans le titre, et toute sa force dans sa pompe orgueilleuse.

Ils dorment tous là sous le même habit à peu près, et si l'un de ces mots qui ouvrent les sépulcres et les vident retentissait dans ces lieux,

vous verriez leurs muets habitans se lever avec la robe grise des couvens... C'est là le dernier habit des hommes. Les femmes sont enterrées en religieuses. Ils ont ainsi ajouté à l'égalité de la mort l'égalité du costume, et les vers ne savent point distinguer ici, à la finesse du linceul, la richesse de l'indigence.

On expose les morts avant de les porter dans leur dernier gîte. Cet usage et le costume dont on les revêt firent croire à un étranger qu'il n'y avait que des moines qui mouraient à Madrid.

« Pourquoi te pleurerais-je dans ton berceau » de terre, ô mon nouveau-né ! Quand le petit » oiseau devient grand, il faut qu'il cherche sa » nourriture, et il trouve dans le désert bien » des graines amères. Du moins tu as ignoré les » pleurs, du moins ton cœur n'a point été ex- » posé au souffle dévorant des hommes. Le bou- » ton qui sèche dans son enveloppe passe avec » tous ses parfums, comme toi, ô mon fils ! avec » toute ton innocence ! Heureux ceux qui meu- » rent au berceau ! ils n'ont connu que les bai- » sers et les souris d'une mère ! »

Ainsi que dans les bois des Natchés, on ne pleure point en Espagne à l'enterrement des pe-

tits enfans. « Nous avons un ange de plus qui prie pour nous dans le ciel, disent les parens. » Pourtant la mère sanglote auprès du berceau vide; et vous pourriez entendre ses gémissemens malgré le bruit des castagnettes; car les enfans les agitent dehors, et dansent autour de celui qui ne partagera plus leurs jeux. Le voici *endormi du double sommeil de l'innocence et de la mort*. Paré de blancs habits, couronné de fleurs, le voici le jeune roi de la fête; il est couché sur des coussins que sa mère ne remuera plus pour lui; il est couché à la porte de la maison paternelle... Les passans, avec un sourire, secouent sur lui l'eau bénite, dont les gouttes tremblent comme la rosée sur les fleurs de sa couronne. En s'éloignant, ils se recommandent à ce voyageur d'un jour qui s'est pressé de retourner vers celui qui *laissait approcher les petits enfans*.

N° XXXIV. — 8 *février* 1824.

# MES CHERS COMPATRIOTES.

—

On y trouve à choisir mille plaisirs divers,
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont *trop* chers.
REGNARD.

Je me rappelais une matinée charmante que j'avais passée chez mon ami G..... : c'était lundi dernier. En déjeunant avec deux officiers, le biftek à la française, le verre de bordeaux et la conversation nous avaient fait franchir les quatre cents lieues qui nous éloignaient de Paris. L'appartement où nous nous trouvions est meublé à la française. Les portraits de nos meilleurs acteurs, spirituellement lithographiés, le décorent. Nous venions de lire deux actes de l'*Ecole des Vieillards ;* nous avions sous les yeux quelques numéros de la *Gazette de France*... ; franchement

nous fûmes un peu surpris de nous trouver dans la *calle del Carmen* en sortant, et nous eussions aperçu les arbres du boulevart de Gand ou la rotonde du Panorama, sans trop nous récrier sur la brusquerie de la transition. C'est ce souvenir qui me fit suivre hier Saint-Léon dans le salon d'une Française tout nouvellement arrivée à Madrid. « C'est une dame charmante et du meilleur ton qui est venue en Espagne, je ne sais pourquoi, disait mon conducteur, et qui se fait un vrai plaisir de bien recevoir *ses chers compatriotes.* »

Il y avait une lanterne à la porte, et quoique je n'y visse point de numéro en transparent, je fus pris de suite, et par souvenir, d'un singulier pressentiment.

Nous trouvâmes dans l'antichambre une espèce de livrée feuille-morte, habit échappé de la malle de quelque Frontin de province, ou décroché de la porte du magasin de quelque babin de sous-préfecture.

La dame du logis fit quelques pas au devant de nous quand nous entrâmes. « Arrivez donc, dit-elle. Enchantée, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant de mon côté ; et quand je lui fus pré-

senté, enchantée de votre visite... C'est me faire un véritable plaisir, continua-t-elle, en s'adressant à Saint-Léon, que de m'amener des Français... Forcée de rester quelques jours à Madrid, puis-je les passer plus agréablement que dans la société de mes *chers compatriotes... ?*

» — Où peut-on être mieux qu'au sein de...? » chanta, à demi-voix, un monsieur qui se trouvait là tout à point pour recevoir les complimens d'entrée.

C'était un grand homme aux énormes favoris, à l'épaisse cravate noire, à la polonaise boutonnée jusqu'en haut, aux éperons sonnans.

« C'est M. le chevalier de Beaujeu, me dit mon camarade en se penchant à mon oreille, ancien et brave militaire très-adroit à l'épée et au pistolet.

» — Ah! ah! dis-je avec un redoublement de pressentiment. Est-ce l'époux? lui demandai-je. — Oui, dit-il avec un sourire de doute. »

« Nous n'avons seulement pas de quoi faire une bouillotte! s'écria dans ce moment la dame avec un air d'impatience. Il est pourtant huit heures. »

Il était huit heures en effet. En attendant,

elle s'approcha d'un piano ouvert, et ses doigts, chargés de pierres qui me parurent plus grosses que fines, glissèrent sur les touches, qui rendirent des sons dont j'admirai peu la douceur et la justesse.

On la pria de chanter. Après l'excuse légitime du rhume d'obligation, du peu d'accord de l'instrument rejeté, comme de coutume, sur le peu de ressource qu'offre Madrid, elle se mit de bonne grâce au piano et feuilleta un livre de musique. Il renfermait des romances; elle tomba sur ce morceau d'un opéra comique : *Pourquoi donc m'appeler chevalier d'industrie...?* « Jouez-vous autre chose? » dit le grand monsieur en tournant brusquement le feuillet.

Une romance de Florian en l'honneur de ses *chers compatriotes*, chantée d'une voix grêle et sautillante, nous donna un échantillon du talent de la dame, et fut suivi d'un bravo tant soit peu ironique.

Le salon s'était rempli pendant cet impromptu musical, et déjà la table ronde pour la bouillotte, sans oublier le dessous du chandelier vaste et profond, se garnissait de siéges, et déjà les quatre jetons de l'écarté sonnaient aux deux côtés

de deux tapis verts, et appelaient la fortune et les paris.

Tout le monde était engagé dans le combat ; je priai Saint-Léon, qui, contre son ordinaire, était resté sans emploi, de me faire connaître ceux qui y figuraient. Nous nous retirâmes dans un coin du salon ; il m'apprit là, à voix basse, ce qu'il savait de ceux que nous apercevions autour des tables de jeu.

« Ce petit monsieur si remuant, dit-il, que vous voyez là-bas en redingote doublée en satin blanc, et qui ne quitte sa mèche de cheveux que pour relever sa cravate ou faire tourner son lorgnon, est un Espagnol. Imitateurs de nos *chers compatriotes*, ceux qui lui ressemblent sont à Madrid, pour les modes françaises, ce que sont à Paris les *fashionables* pour les usages anglais. Aussi ridicule que le *fashionable*, le *petimètre*, car le mot a été espagnolisé pour lui, ne parle que de Paris, ne jure que par Paris. Il lui est arrivé quelquefois, en quittant le Prado, de dire : « Il y avait beaucoup de monde, ce soir, au boulevart de Gand... » Puis il se reprend avec un haussement d'épaules et un soupir qui veulent dire : « Comment puis-je confondre? Quelle dif-

férence! Que n'y suis-je encore! » Il est allé à Paris; il y est resté quinze jours, et *lors de mon voyage en France*, est la base de sa conversation. Il a rapporté deux ou trois jurons qu'il place dans ses propos galans aux dames, et une *parole d'honneur* qu'il croit irrésistible. Quand on lui parle de sa patrie, il fait une pirouette; et je n'oserais répéter ce qu'il en dit. Si l'on parle de romans, au lieu de s'enorgueillir du *Don'Quichotte*, il rit à gorge déployée en citant mon *Oncle Thomas*, ou le *Compère Mathieu*. Il se soucie peu de *Lope de Veja* et de *Calderon*; mais il dit qu'il ne passera pas l'année sans aller voir *Odry*, et il s'étonne que le théâtre espagnol n'ait pas encore traduit *Cadet Roussel esturgeon*, qui lui sembla si comique, lors de son voyage en France. Quoique la fortune ne lui soit pas favorable, ce soir il est enchanté, parce que, après avoir risqué ses onces et ses ducats, il dira demain qu'il a perdu tant de *napoléons* et tant d'*écus*.

» Cet homme en pantalon rouge de lancier et en habit noir tant soit peu râpé, qui compte d'un air si inquiet l'argent restant dans sa bourse, c'est une autre affaire, et voilà un de *nos chers*

*compatriotes*. Il est venu offrir ses services à l'Espagne. Comme il se connaît en mémoires, il en a présenté un au ministre de la guerre, et il prouve que le roi ne doit donner à ses troupes que des officiers étrangers, et qu'on peut commencer par le faire colonel. On fait mine de ne guère écouter ce conseil national, et abandonnant l'Espagne à son malheureux sort, il serait déjà parti pour la Grèce, s'il n'avait pas de grandes vues sur le Portugal : « C'est là, dit-il, qu'il doit payer ses dettes... à l'humanité, et prouver la haine qu'il a toujours eue pour les... *Anglais*.

» Il n'est pas le seul de nos *chers compatriotes* qui soit venu chercher ici la fortune, des grades ou un refuge contre des créanciers. L'ambition trouve même à faire des dupes dans les rangs de l'armée. Plusieurs officiers veulent rester ici : l'énormité de leurs prétentions les rend ridicules en attendant qu'ils soient à plaindre ; et ils le seront, si l'on souscrit à leur demande. Je pourrais vous montrer tel sous-lieutenant qui a sollicité le commandement de la force armée en Espagne, et tel mince employé dans les charrois,

qui voulait bien consentir à passer, comme capitaine, au service du roi.

» Au reste, des demandeurs, il en est venu de tous les pays. Et voici là-bas un postulant arrivé d'Allemagne ; après avoir offert son épée errante à tous les pouvoirs de l'Europe, légitimes ou non, il s'est rappelé que la reine devait bien quelque chose à son titre de compatriote.

» L'Europe ne s'est jamais trouvée en pareil malaise d'ambitieux et d'intrigans. Les royaumes ont été guéris de cette maladie par la légitimité, mais elle est restée aux individus. Long-tems après qu'ils ont quitté le vaisseau dont ils suivaient le roulis, les animaux dont on peuple nos ménageries gardent un singulier et continuel balancement ; et l'on devine à leurs mouvemens que la mer, avec ses hasards et ses orages, les a apportés là. »

Nous n'étions guère galans de causer ainsi, tandis que la dame était toute seule assise entre les deux tables d'écarté. Tout en ayant l'œil à l'acquittement des passes, elle fit d'une manière aimable la critique de notre oubli, et nous nous approchâmes dans l'intention de le réparer.

« Vous êtes tout raison, » dit-elle d'un air un peu forcé, en faisant la remarque que nous étions restés spectateurs indifférens des pertes et des gains.

« Le jeu, fatale passion! » continua-t-elle plus bas. Elle se tourna vers la table... ; un joueur se levait.

—« Toujours heureux, lui dit-elle. Vous avez renvoyé quatre adversaires. — Je croyais n'avoir passé que trois fois, » dit l'officier en mettant une nouvelle pièce dans la soucoupe déjà remplie.

« Vous ne sauriez croire, reprit-elle à demi-voix, et en se tournant de mon côté, combien il est pénible pour une maîtresse de maison d'assister à des pertes aussi considérables! franchement je suis furieuse contre cette manie de cartes qui s'est glissée dans nos salons; et je donnerais, je crois... Pauvre Alfred! dit-elle en plaignant un jeune sous-lieutenant qu'un roi retourné dépossédait de huit ou dix louis qu'il hasardait d'un coup. Monsieur le commissaire des guerres est expéditif, ajouta-t-elle en s'adressant au vainqueur, voici deux victoires en moins de quatre minutes! — Oui, Madame, » dit le passant; et

l'écu qu'on ne regrette jamais sonna en se mêlant aux autres.

J'admirai les différentes tournures qu'elle donnait à ses demandes d'argent. C'est un talent que de se faire entendre, mais elle n'avait point besoin de tous ces détours. Des momens de fortune au jeu sont des momens de libéralité. Les mains ne retiennent point cet argent venu d'une façon si prompte et si commode. Le bonheur vous donne un laissez-aller, un étourdissement admirables pour les demandeurs, et la manière dont ils présentent leur requête. C'est sous la table d'une salle de jeu qu'un mendiant devrait placer sa paille. A la porte, ce serait trop loin... Les qualités du joueur ne sont qu'accidentelles, mais ses défauts sont bien à lui.

La scène prit un autre degré de vivacité quand la bouillotte fut terminée. Le chevalier et quelques nouveaux joueurs, retenus par la première partie, s'approchèrent pour réparer, grâce au jeu à la mode, leurs pertes du commencement, ou pour voir si la fin de la séance leur serait un redoublement de bonheur. Les sommes s'accrurent de chaque côté; la partie était chaude.

« Le rôle de sage est dangereux avec les fous, » a dit je ne sais plus quel philosophe ; et je ne sais pas non plus quelle puissance attractive me fit hasarder quelques pièces du côté où je me trouvais : ce fut malgré moi ; mais elle me regardait avec une telle envie de me voir jouer, que je ne pus lui refuser ce plaisir... « Vous serez heureux, me dit-elle aussitôt que je me fus expédié de bonne grâce ; c'est moi qui vous le dis ! »

Cette facilité des paris rend l'écarté un jeu dangereux. On ne prendra pas les cartes, soit ; mais on regarde ces chances variées qui font du tapis vert un vrai champ de bataille ; on y prend intérêt, on finit par y prendre part. L'amour-propre vous dit tout bas que c'est un ridicule, ou du moins une apparence de lésinerie ou de timidité de rester inactif auprès d'une table de jeu ; vous n'avez pas pour vous en sauver l'excuse d'ignorance : on tient les cartes pour vous, et l'on trouve assez de conseils sans que vous vous en mêliez. Bref, vous jouez, vous vous entêtez à suivre le côté que vous avez adopté... ; vous perdez...

C'est ce qui m'arriva. Je perdis... ; je perdis assez pour m'apercevoir qu'il serait plus moral et plus économique d'aller me coucher... Il était une heure. Je me baissai à l'oreille de Saint-Léon, qui, tout aussi malheureux que moi, supportait, par habitude, ses revers avec un calme que je ne cherchais pas à imiter, et la phrase que je lui adressai tout bas ne fut pas une bénédiction pour *mes chers compatriotes*.

« Que vous dit-il là? » s'écria la dame qui, pendant le cours de mes tentatives malheureuses, m'avait encouragé et plaint à la fois, quoique notre argent ait constamment passé du côté où se trouvait le chevalier. « Que vous dit-il là? » répéta-t-elle en voyant que Saint-Léon hésitait à répondre.

C'est un étourdi ; il lui parut plaisant de dire que j'étais enchanté de ma soirée, et que, avant de me retirer, je serais enchanté de pouvoir lui baiser la main. Le tour était cruel. J'avais envie de me fâcher... ; je ne fis que rire. On me dit que j'étais un beau joueur; on m'engagea bien vivement à revenir, le lendemain, prendre ma revanche. Saint-Léon dit qu'il rira long-tems

en se rappelant la grimace que je fis en jouissant de cette faveur que je ne songeais guère à solliciter.

Je rentrai chez moi, en promettant bien de me passer dorénavant de la société de *mes chers compatriotes*, et en pensant à mon argent... Pouvait-on plus mal l'employer? Il m'avait servi, pour parler comme Franklin, il m'avait servi à acheter des regrets!

N° XXXV. — 15 *février* 1824.

# LE MOINE ESPAGNOL.

—

Il quitta ses armes et prit
*La Bible* (Rois).

*Post ingentia facta deorum in templa recepti.*
HORACE.

Ils ont servi l'Espagne et rentrent dans ses temples.

« Vous le voyez d'ici, mon couvent! C'est mon couvent qui s'élève là-bas! Cette tour qui domine des bâtimens en ruines, sur le penchant de la montagne, est la tour de mon couvent!

» C'est là que je fais halte..... Amis, adieu! ma campagne est finie! Vous arriverez à Tolosa avec un soldat de moins dans vos rangs, et cette nuit, à matines, il y aura un moine de plus dans la froide église du couvent.

» Ce matin, la trompette m'éveillait; cette nuit, ce sera la cloche, la cloche de mon cou-

vent! La trompette et la cloche, toutes deux sonnent pour la mort. L'une est la voix de la terre, elle disait : « Combats et triomphe! » l'autre est la voix du ciel, elle dit aussi : « Combats et triomphe! »

» La mort accourt au bruit de la trompette... Vient-elle moins sûrement au son de la cloche? Qu'on l'attende, ou qu'on l'aille chercher, elle arrive toujours..... L'essentiel, c'est qu'on puisse avant baiser la croix! Mais la gloire..... O mes amis! l'éloge du plus grand des guerriers ne finit-il pas comme l'épitaphe du plus pauvre des moines? « Qu'il repose en paix! »

» Amis, adieu!..... je pleure en vous quittant, mes pour moi vous étiez des frères. Elles étaient douces, les nuits de nos bivouacs! et je priais aussi bien auprès d'un faisceau d'armes, et sous le drapeau royal, que sous les voûtes de mon couvent. Que de fois j'ai tressailli de plaisir à vos chants de victoire! Je me réveillais en souriant, parce que le premier rayon du soleil sur la montagne faisait briller, de loin, la carabine de la sentinelle avancée, et que j'entendais le hennissement de nos chevaux... Oh! qui rendra ce que j'éprouvais en sentant le souffle, le souffle

libre du matin qui passait sur mon visage, et en touchant le sabre qui reposait à mes côtés!..... c'était le bonjour du courage. Demain, en me réveillant, je presserai de mes lèvres les pieds du crucifix de ma cellule... ; ce sera le salut de la résignation!

» Je sortis de mon couvent quand on dit : « Le roi est prisonnier! » j'y rentre maintenant qu'on s'écrie : « Il est libre! » Un crucifix! un crucifix! c'est tout ce qu'il me faut maintenant... Vous, mes frères, vous garderez vos armes pour le roi et pour l'Espagne! Quand ils sont libres, je n'ai plus que des prières pour eux et pour vous, mes frères, qui gardez vos armes pour le roi et pour l'Espagne!

» Prends mon sabre, Lopez!..... cet instrument de guerre ne troublera point le séjour de la paix! Si un jour il fallait encore..... Qui veut s'en servir partout trouve des armes, et tous nos frères de la Castille s'armeraient, qu'il y aurait bien encore une carabine pour le moine de Santa-Crux! Prends mon sabre, Lopez! mais laisse mes yeux se réjouir une fois encore de l'éclat de sa lame.... As-tu vu comme elle a brillé en tournant trois fois dans ma main? c'est le dernier

éclair d'un orage : le calme le suit avec l'obscurité!

» Vous allez retrouver vos parens, vos amis! Il y en a, parmi vous, qui, sur la route, pleureront de joie à l'aspect d'un mouchoir agité de loin par des mères qui accourent au devant de leurs fils, ou par des épouses qui se disent : « Est-il là? »

» Moi, je suis passé par un bourg solitaire, et j'ai été m'asseoir sur les degrés d'une maison abandonnée. La porte ne s'est point ouverte, et, en effet, je n'ai point frappé..... A quoi bon? je n'aurais point entendu une voix chérie qui jadis disait si doucement : « Est-ce toi, Antonio, mon fils Antonio? » Le figuier de la cour était desséché, et une femme qui passa éleva sa tête au dessus des murs ruinés..... Elle parla, et sa voix résonna à mon oreille comme une harmonie depuis long-tems perdue pour moi. Bien certainement j'ai entendu cette voix quand on me parlait d'amour, d'hyménée, et qu'on ne m'avait point encore dit : « Anna est mariée! »

» Elle parla; elle dit, je crois : « Voilà un moine qui prie sur les marches de la maison abandonnée. — De la maison de la mère d'An-

tonio! » dit d'une voix sombre un homme qui la suivait. Elle murmura encore le nom d'Antonio..... O mes frères! priez pour moi!

» Adieu!..... Si quelque jour vous passez près du couvent de Santa-Crux à l'heure où le soleil couchant rougit ses hautes murailles, vous verrez peut-être sur l'une de ses tours un moine qui, pensif, regardera vos armes qui brillent dans les détours de la montagne, vous direz : « C'est Antonio! » Laissez alors, laissez flotter un instant le drapeau que nous avons défendu ensemble! que je puisse encore une fois saluer de loin ses couleurs déchirées!..... Mais s'il en était autrement, si personne ne se montrait sur l'une des tours quand vous aurez fait sonner vos trompettes auprès du couvent de Santa-Crux, si la cloche vous annonçait d'elle-même des funérailles récentes, si le villageois arrêté pour vous voir passer vous disait : « Il est mort là-haut un moine qui fut soldat comme vous!..... » ô mes frères! priez pour moi! »

N° XXXVI. — 1er *mars* 1824.

# LE PALAIS DU ROI A MADRID.

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire!
RACINE.

En passant près du lion de pierre, au sommet de la Guadarama, vous apercevez, bien loin, à l'horizon, une masse blanche qui se dessine sur le fond jaune des terres : c'est le palais du roi à Madrid.

Il est hors de la ville; il n'est point achevé. Ce serait un immense bâtiment si on le continuait sur le plan qu'on voit au dépôt d'artillerie.

Il est presque neuf. Celui qu'habitait Philippe V ayant été brûlé en 1734, ce prince voulut qu'il fût rebâti à la même place. Il fut achevé sous Charles III.

Sa magnificence, au milieu des ruines et des misères actuelles, annonce ce qu'a pu être l'Espagne, et dit ce que peut perdre un royaume par la faiblesse de ceux qui le gouvernent. Cette demeure royale n'a point souffert du règne des favoris, de l'invasion, de l'usurpation étrangère et des orages de la révolution.

Buonaparte respecta ses trésors. Son frère, dans son improvisation de royauté, n'aimait point les trois morceaux de bois dont on fait un trône, sans l'or et le velours qui les recouvrent. Ce roi, qui eût pu voyager incognito toute sa vie, avait, plus que tout autre, besoin de l'éclat des palais pour renforcer sa dignité, et ces marbres, ces dorures, ces bronzes magnifiques, furent sauvés afin que l'ignoble frère du soldat parvînt à dire devant eux, sans rougir : Moi, le roi!

La révolution, en Espagne, n'eut pas le tems de franchir le seuil du palais. Elle frappa à la porte pour prévenir le roi qu'il n'était plus roi que pour la servir; mais elle remit à un autre tems sa prise de possession. Hypocrite, plus encore qu'audacieuse, et dans la crainte que le bruit de sa sape ne réveillât un peuple si fidèle à ses rois, elle s'est bien gardée d'y entrer avec

le pillage et la destruction. D'ailleurs, les hommes qu'elle inspirait avaient pour eux l'expérience. Pourquoi, se disaient-ils, ordonner la ruine de ce qui, un jour peut-être, sera notre propriété, ou du moins le théâtre de nos grandeurs? Si plus d'un de nos modèles, en France, n'a point étalé ses broderies et ses cordons dans la galerie de Versailles, à qui la faute?... C'est que Versailles n'est plus habité depuis qu'on l'a pillé par son aide ou par ses conseils!

En voyant l'intérieur du palais du roi, à Madrid, l'on a des souvenirs du Louvre; ses bâtimens forment un carré à peu près parfait. L'une de ses façades regarde une place qui n'est pas achevée; l'opposée domine la vallée où coule le Mançanarès. Des fenêtres de ce côté, on l'aperçoit qui se perd, qui reparaît entre les touffes d'arbres de ses rives, dans les jardins de la *casa del Campo*. Les montagnes de la Guadarama, dans ce moment-ci toutes blanches de neige, sont à l'horizon : c'est de ce côté qu'on jouit de la vue la plus agréable. L'entrée royale et le balcon donnent sur une autre place; le dôme de la chapelle s'élève au dessus de la quatrième façade... Le soleil, en se couchant, fait briller

les plaques de métal qui le recouvrent, et des ramiers sauvages aiment à s'abattre autour de sa croix dorée.

Je ne sais si la demeure du roi d'Angleterre ressemble à la Bourse, mais je sais que les châteaux des rois de France se sont toujours présentés avec un aspect et un entourage de guerre, et que le palais du roi, à Madrid, a quelque chose de la sévérité et de la tristesse des maisons religieuses. L'habitation du souverain, plus que toute autre, porte l'empreinte du caractère et des habitudes du peuple qu'on y gouverne. Une des meilleures raisons à donner de cette vérité, c'est que les habitations royales de tous les pays, à peu près, sont d'un tems où l'on ne cherchait point encore à peupler nos villes modernes de monumens grecs ou romains. Encore libre du joug antique, ou du moins ne s'y présentant que pour embellir ses créations, l'architecture alors était plus nationale. Anet, Amboise, Chambord et Versailles, chez nous, ne pouvaient avoir appartenu qu'au maître d'un peuple guerrier et galant à la fois; et l'on devine dans les résidences royales d'Espagne le pays où l'on ne commanda jamais que pour et par la croix.....

Sans la tranquillité dont il jouissait, peut-être pour la première fois, sans la fuite des courtisans, Charles-Quint eût pu se croire encore dans son palais, en passant dans le cloître.

La cour intérieure est vaste et silencieuse; elle est entourée de larges portiques et d'une galerie couverte; cette galerie se répète au dessus, et sert de communication aux appartemens du premier: c'est là qu'habite la famille royale; le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux et les logemens des principales personnes attachées à la cour.

On monte par un bel escalier de marbre dont la cage est fort ornée. Dans les premiers jours du règne de Joseph, un homme d'une petite stature, au frac vert, aux bottes poudreuses, s'arrêta au milieu de ses degrés, qu'il montait pour la première fois. On m'a conté qu'il dit en mettant la main sur un des lions qui ornent la balustrade de marbre, et en faisant admirer aux généraux de sa suite la noblesse de cette belle entrée: « Voilà l'Espagne, je l'ai retrouvée dans le palais de ses rois! Allons, mon frère, ajouta-t-il avec un sourire passager, vous serez mieux

*

logé que moi! » Cet homme était Buonaparte... Son éloge est de poids; il se connaissait en palais, lui qui en avait tant essayé!

C'est un poste de hallebardiers qui veille à la première entrée. La salle des gardes-du-corps est toute voisine. Au moment où j'écris ces lignes, elle entend souvent parler de la France : ce sont des Français qui y montent la garde, et la patrie revient à chaque instant, dans leurs conversations, autour du foyer qui égaie un peu ce lieu triste, froid et peu éclairé.

Vous trouvez ensuite la salle de marbre; elle est ornée de quelques morceaux antiques. Le soir, un rayon du soleil couchant, en tombant par les fenêtres d'en haut, caresse, entre les colonnes du fond, l'un des ouvrages les plus parfaits que l'antiquité ait laissés à notre admiration. Le groupe de Castor et de Pollux, dont les copies sont partout, est là, et l'on ne se figure pas l'effet que produisent, au milieu des ombres de la salle vaste et profonde, ces deux nobles figures doucement éclairées par le dernier adieu du jour. Ces deux jeunes héros entrelacés ont sans doute fait le sacrifice de la vie pour ne point

être séparés par la mort. Ces deux flambeaux ne sont-ils pas l'emblême de leurs deux existences? Mais le maître des dieux a parlé : ils seront réunis par l'immortalité. L'un d'eux est déjà tout divin ; son flambeau renversé s'éteint sur l'autel de l'amitié ; l'autre n'est point encore entouré de l'éclat de cette jeunesse éternelle dont son frère commence à vivre ; c'est encore un homme, mais il y a peu de chose à ajouter pour en faire un demi-dieu ; mais il est si beau que l'on craint de voir remplacer par la noblesse et la majesté de l'Olympe ses grâces de la terre, et ce mol abandon des rêveries de l'homme... On l'admirerait davantage, mais on ne l'aimerait plus tant. Je ne sais si ces nobles images, couronnées des lauriers de l'Eurotas, furent aussi éclairées par le soleil de Lacédémone, dans quelque temple de Vénus armée ; mais je sens qu'elles étaient faites pour inspirer quelque noble dévouement à ces jeunes hommes de Sparte qui marchaient au combat enchaînés, et qui triomphaient ou mouraient ensemble.

Je n'ai rien vu de plus singulièrement beau que la salle du trône (de los reynos) ; les orne-

mens, pris séparément, sont, sans contredit, d'un très-mauvais goût; mais cette profusion de statues de bronze, avec leur foudre, leurs armes, leurs couronnes, leurs aigles dorés; mais ces tentures de velours rouge qui donnent des reflets bizarres à toutes ces figures de métal brillant; mais ces glaces énormes dans leurs cadres découpés en festons d'or, forment un ensemble vraiment remarquable. Il était, je crois, difficile de donner à ces lieux une pompe plus sévère et plus riche à la fois. Les plus beaux marbres de l'Espagne supportent, entre les statues, des bustes antiques, et les vases les plus précieux. Quatre lions défendent les deux degrés de l'estrade du trône; la Justice et la Prudence semblent veiller sur son maintien; et le vaste plafond, peint par Tiépolo, représente le triomphe de l'Espagne entourée des nations qui ont suivi ses lois. Tous les peuples de la terre, à peu près, y sont représentés; car du tems où fut créée cette noble composition.....

L'Espagne *était* partout où luit l'astre du monde.

Si je faisais, dans cet article, l'énumération

de tous les excellens tableaux qui ornent les différens appartemens, je pourrais avoir à publier un livre non moins volumineux que celui de la galerie du Louvre, et vous y verriez, à chaque page, les noms de Mengs, Velasquez, Murillo, Zurbaran, Ribeira et les noms, plus connus encore, du Titien, Paul Veronez, Bassan, Tintoret, Luc Jordans, Rubens, Vandyk, Le Corrège, Le Poussin..... Je cite tous ces grands peintres pour prouver que la collection du roi d'Espagne est une des plus précieuses qu'il y ait en Europe.

Ces antiques tableaux, avec leurs couleurs sombres et leurs figures noires, car presque tous représentent des sujets de religion, donnent à ces salles un aspect tristement majestueux. Le soir, une faible clarté dissipe à peine leurs ténèbres, et meurt sur les plis des pesantes draperies qui tombent le long des fenêtres. Que de fois, dans la nuit, lorsque le vent de la montagne les faisait crier, et que la cloche du château sonnait minuit, sentinelle et veillant près de mon arme, j'ai trouvé dans ces lieux de singulières et graves rêveries! Alors, j'ai remarqué souvent le portrait d'une femme couverte de longs voiles

noirs. Je m'arrêtais à considérer cette figure tragique, éclairée de tems en tems par le lustre que l'agitation de l'air faisait tourner..... Je me demandais si la porte du sombre appartement, comme celle du cloître de l'Escurial, qui, toutes les nuits, s'ouvre pour laisser passer l'ombre du fils de Philippe, n'allait pas se mouvoir à l'approche du fantôme royal. Je me demandais si cette reine, traînant de longs soupirs dans ces lieux témoins de ses erreurs, n'allait pas venir m'effrayer du récit des faiblesses du trône, et des malheurs du peuple qui sont leur punition.

La majesté de ce séjour est un peu en contraste avec l'air simple et sans dignité de ceux que l'on y rencontre. Ces courtisans, ces grands au dos plié, aux jambes grêles, qui passent et repassent sur la pointe des pieds, apparaissent dans toute leur petitesse mesquine au milieu de ces restes de grandeur. Il y a beaucoup de la faute des lieux, sans contredit..... Qui, chez nous, oserait à présent habiter Versailles? Mais une remarque à faire, parce qu'elle est juste, c'est que ce n'est plus, à quelques exceptions près, sous l'habit brodé et sous la pompe des cordons

que l'on doit chercher des traces de cette noblesse, de cette fierté espagnoles si célèbres jadis : je parle de l'extérieur..... Avec quelque raison, n'en pourrais-je pas dire autant du moral? Ces derniers événemens, qui pouvaient relever et faire briller la haute noblesse espagnole, n'ont servi qu'à prouver sa désespérante nullité..... Et à la suite de ces années de troubles et de malheurs, si la liberté, en lisant son registre sanglant, ne s'est étonnée d'aucun nom, la fidélité, en inscrivant dans ses annales une nouvelle page, n'a point eu à consulter les hauts blasons d'Espagne.

Est-ce au voisinage d'un roi absolu, devant qui toutes les distinctions doivent disparaître, que l'observateur attribuera cette familiarité qu'il remarque entre les individus attachés à la cour, quelle que soit la distance que leurs titres ou leurs fonctions semblent établir entre eux? Dans un séjour où la religion règne plus exclusivement qu'ailleurs, j'aime mieux lui attribuer cette égalité, qui choquerait nos plus chauds partisans des idées libérales. Cette égalité existe partout en Espagne; mais elle frappe davantage dans la

demeure ordinaire des distinctions et des différences : on ne les connaît pas plus au château que dans les rues de Madrid.

« Le peuple de Pelage est le pauvre de l'Evangile ; il est nu, il demande l'aumône ; mais il a le sentiment de sa haute origine ; il sait qu'il est l'immortel héritier d'un royaume impérissable ; de là sa juste fierté ( Châteaubriand ). » Ajoutons : De là aussi la liberté, l'aisance que les petits mettent dans leurs rapports avec les grands ; de là aussi la bonté, la douceur que ceux-là conservent toujours avec eux.

Le roi, tous les soirs, donne des preuves bien touchantes de cette bienveillance héréditaire et nationale. Quand la famille royale est rentrée de la promenade, une foule de postulans monte à pas pressés le grand escalier, et assiége le poste des hallebardiers. L'officier tient une liste à la main, et quand l'heure est arrivée, il laisse entrer dans les appartemens les personnes dont on lui a remis les noms. Cette inscription s'est faite, le matin, sans difficulté et sans refus, chez le premier gentilhomme de la chambre ; et cependant c'est pour voir le roi, pour lui parler que

tout ce monde se présente. Ce sont de vieux soldats, des hommes, des femmes du peuple : ils attendent un instant dans une salle voisine, puis on les introduit dans le cabinet du roi, un à un, par rang de liste. Le prince, debout au milieu de l'appartement, après avoir donné sa main à baiser à chaque arrivant, écoute attentivement sa réclamation, et répond quelquefois avec une extrême bonté. On prend congé de lui ainsi qu'on l'a abordé, en lui baisant la main ; et l'audience se prolonge jusqu'à ce que tous ceux qui y ont été admis l'aient vu, et qu'il ait su, lui, le sujet de leur visite.

Cette popularité rappelle celle du saint roi que la noble famille d'Espagne compte aussi parmi ses aïeux, et elle n'exclut ni l'éclat, ni la dignité de la représentation royale. Le roi, la reine, les infans, les infantes, sortent toujours ensemble, et ce cortége de huit ou dix voitures, de gardes et d'écuyers, est très-beau : le départ et l'arrivée sont remarquables. Cette double haie de troupes dans la cour, ces tambours et cette musique qui jouent et battent ensemble l'antique marche royale, les cris du peuple qui salue le sou-

verain, ces drapeaux qui s'inclinent sur son passage, ces voitures massives qui passent lentement avec leurs attelages de belles mules noires, donnent à ce cérémonial une majesté grave et sévère qui a bien la couleur du pays.

Pendant la promenade, on obtient assez facilement la permission de voir les appartemens occupés par le roi. La chambre de la reine, sa toilette, sont d'une richesse extraordinaire. Nous avons porté un œil respectueusement curieux sur tous les meubles qui ornent ce séjour, et plusieurs d'entre eux nous ont prouvé que ce sanctuaire des vertus et des grâces était aussi celui des beaux-arts. Un paysage commencé nous a rappelé un site que nous croyons avoir vu du côté de *Dresde;* et, devant une harpe, un cahier de musique ouvert nous a permis de lire cette romance, qu'il nous a été facile de retenir, et que nous offrons à nos lecteurs :

## LA DANSE AUX BORDS DE L'ELBE.

Avril revient; la brise printannière
Promet déjà les fleurs et les beaux jours :
Dansons, mes sœurs, de la walse légère,
Aux bords du fleuve, entrelaçons les tours!

Pourtant, mes sœurs, celle qui sur la plage,
De ses palais fuyant le marbre et l'or,
Venait sourire aux danses du village,
N'y viendra plus..... et nous dansons encor!

O blanche fleur! du ciel de la patrie
Le ciel lointain te rendra-t-il l'azur?
Comme chez nous, l'herbe est-elle fleurie,
Le vallon frais, le fleuve toujours pur?

L'on voit aux lieux où le Tage s'égare,
De frais berceaux, des bois mystérieux;
Là, sous ses pas qu'anime la guitare,
La danse aussi foule des prés heureux.

Du sol natal, jeune rose éloignée,
Dans ces beaux lieux retrouve ton printems!
Relève en paix ta tête couronnée;
L'hiver a fui, ne crains plus les autans!

Là, des vaillans la bannière sacrée
Défend la rose en flottant pour les lis;
Heureuse enfin, et d'heureux entourée,
Là tu diras : « C'est encor mon pays! »

N° XXXVII. — 1er *avril* 1824.

# LE SERENO.

*Est iter.....ubi urbum condidit umbra*
*Jupiter, et rebus non abstulit atra colorem.*
VIRG.

Il se met en route au milieu de la nuit.

» Il est onze heures...; dormez! car tout est calme!

» C'est l'heure où l'homme des ténèbres revêt son manteau brun, saisit sa lance qu'il passe dans l'anneau de sa lanterne allumée, accroche son sifflet à sa ceinture, et, gardien errant de la tranquillité nocturne des rues de Madrid, s'avance lentement pour l'assurer. Sur mon passage, les chiens font entendre de longs aboiemens qui réveillent les voisins, et cependant, d'une voix alarmante, je crie le plus haut que je puis à chaque coin de rue.....

» Il est minuit... ; dormez ! car tout est calme !

» Je suis un pauvre *sereno*, et je ne sais plus comment le sommeil vient avec la nuit..... Le bel emploi pour un époux ! Anna y a regardé deux fois avant de me donner sa foi. L'hymen, sans nuits, est un jour sans soleil ; et cependant, Anna, je rentre avec l'aurore, la nuit est courte, et le point du jour vaut bien ses tristes heures ! Quoique debout quand tout le monde se repose, je ne dors pas toute la journée..... Des deux baisers que je t'apporte pour réveille-matin, n'y en a-t-il pas un que je place sur une petite joue vermeille, entre les rideaux du berceau qui repose auprès de ton lit ? Mais si j'étais moins sûr de ton amour, si la jalousie..... Qu'il serait cruel de te quitter et de penser que peut-être un odieux rival, sans songer à mon avertissement, sourit en m'entendant crier de loin :

» Il est une heure... ; dormez ! car tout est calme !

» Je passerai... ; je veux passer toutes les nuits devant cet hôtel brillant..... On ne dort pas dans la chambre de son noble possesseur. Il y a quelques souvenirs qui remuent l'oreiller ; et les rêves qui parlent d'honneur délaissé, d'Espagnols sacrifiés, de roi trahi et de patrie vendue, sont

assez pénibles pour qu'on les évite en veillant..... Que ma voix s'élève alors sous ses fenêtres dorées.....; je ne suis qu'un pauvre *sereno*, et je ferai tressaillir ce grand en lui criant d'un ton ironique et vengeur :

» Il est deux heures...; dormez! car tout est calme!

» Voilà une lumière qui brille encore à la lucarne de don Savantas : c'est quelque commentaire qu'il prépare. J'ai beau lui crier de dormir....., il n'en veut qu'au sommeil de ses futurs lecteurs. Qu'il écrive encore, et que Saint-Jacques m'abandonne s'ils ont besoin de mon conseil! Voici la maison où, hier soir, je crus arrêter un voleur..... Il descendait du premier par une échelle de corde..... Je tirai mon sifflet; à ce signal, mes confrères arrivèrent.....; il était trop tard : l'échelle avait été retirée par en haut, et le voleur, très-bien mis, s'était déjà enfui après avoir dit un doux bonsoir à la personne volée.....

» Qu'est-ce donc, Messieurs, » dit un instant après le mari, en paraissant en chemise sur le balcon voisin : « Rien, seigneur Cornua, » lui répondis-je.....

» Il est trois heures,...; dormez! car tout est calme!

» J'ai remis dans son droit chemin un joueur qui, au lieu de rentrer chez lui, marchait en jurant contre les cartes, du côté du Mançanarès. J'ai trouvé sur la place un buveur qui s'y est couché, las de ne pas voir passer sa maison parmi toutes celles qui tournaient autour de lui. Il s'est rendormi en me disant que le Val-de-Pennas était excellent à la taverne de Gil-Perez. Quel réveil il aura demain! il est couché près de la fontaine! Je viens de prêter ma lanterne pour allumer les pipes d'une patrouille qui passait..... « Merci, mon camarade, m'a dit l'officier; nous sommes Français; votre roi est dans son palais; nous veillons pour lui et pour vous; » et moi de crier plus fort que jamais :

» Il est quatre heures...; dormez! car tout est calme!

» Grâces à nous, voici encore une nuit tranquille passée pour les habitans de Madrid!.... Le toit brun de leurs maisons commence à se dessiner sur le ciel plus éclairé; les lanternes attachées de loin en loin, et de chaque côté de la rue, pâlissent et s'éteignent; on entend déjà arriver les provisions du matin.....; on s'éveille..... Mon rôle est fini.....; je vais me coucher : dans un instant je serai près de toi, Anna, ma gen-

tille Anna!.... Toujours aimante, toujours fidèle, tu m'attends, n'est-ce pas? tu m'attends, toute seule?..... Je le crois; mais pourtant, par prudence, car d'ici j'aperçois ma porte, crions pour la dernière fois :

» Il est cinq heures...; dormez! car tout est calme! »

N° XXXVIII. — 20 *avril* 1824.

# L'HIVER A MADRID.

*Solet acris hiems.*
HOR.

Voilà l'hiver passé.

Il faut se plier aux usages de son siècle et de sa nation; mais par cette raison-là même, il ne faut pas condamner légèrement les usages d'une nation étrangère.

VOLTAIRE.

Nous voilà dans le printems. Les arbres du Prado sont tout verts, et j'ai cueilli des violettes dans le petit jardin qu'on cultive au milieu des débris du palais du Buen-Retiro. Avril est un des jolis mois de Madrid. Toutes ces feuilles naissantes qui brillent d'un vert si frais, ne conserveront pas long-tems leur couleur printannière. La poussière et la chaleur flétriront bientôt la parure de ces bois. Jouissons donc de leurs

charmes passagers. Promenons-nous en pensant à l'hiver..... ; c'est embellir ses jouissances que de songer à l'ennui qui suivait leur éloignement.

L'ennui est vraiment le mot à employer dans l'occasion. L'hiver est ennuyeux à Madrid, heureusement qu'il est court. Le tems est encore fort beau dans le mois de novembre, et les pluies et les vents s'en vont avec mars. Mais les trois mois entre ces deux-là sont difficiles à passer. Presque toutes les maisons sont sans cheminées, et adieu les douceurs du coin du feu!

La cheminée est toute française. Il y a quelque chose de la gaîté, de la légèreté de la nation dans cette flamme active qui s'élève, qui s'abaisse en couronnant les chenets, et dans ces étincelles joyeuses qui s'élancent du sein de nos vieux chênes. Que de bons mots, de joyeux couplets, de contes gaillards, de noëls malins ont été trouvés au bruit pétillant du foyer domestique! Auraient-ils été inspirés par la lourde chaleur des poêles d'Angleterre et d'Allemagne, et par les vapeurs entêtantes du *brazero* d'Espagne?

C'est pourtant du *brazero* qu'il faut se contenter pour corriger l'humidité ou la froideur de-

l'air que des portes et des fenêtres, ordinairement fermant très-mal, laissent librement circuler dans de vastes appartemens. Le *brazero* est un grand bassin de cuivre que l'on remplit de charbon. C'est pour la domestique d'une maison le premier ouvrage en hiver; elle l'allume à la porte de la rue ou dans la cour, pour détruire le mauvais effet du gaz qui s'en exhale, et elle hâte la première combustion, en agitant l'air avec une espèce d'écran. Quand les charbons sont très-rouges, le *brazero* est apporté et placé dans son tour de bois; il reste stationnaire au milieu de l'appartement, ou il s'approche près du canapé où quelques dames bâillent en ouvrant, en fermant leur éventail, et en parlant du dernier sermon et de la prochaine *tertullia*..... Un joli pied qui vient chercher la chaleur en s'élevant sur l'entourage du brasier, découvre sa petitesse mignonne et l'élégance de sa chaussure, et la fumée du cigare de papier allumé tout près de là, n'empêche pas le galant cavalier, placé en face, d'admirer ce que l'hiver lui fait apercevoir.

Le *brazero* se place aussi sous la table du dîner et sous celle du jeu; et, dans ces deux

cas, le dessous est plus échauffé que le dessus. L'hiver n'apporte aucun changement dans la cuisine espagnole : elle est mauvaise dans toutes les saisons, et il me semble qu'à Madrid on avait peu le goût des cartes. On ne trouve dans les salons les plus fréquentés qu'une table de *monté*. C'est une espèce de loterie tenue par un banquier, et qui permet à une grande quantité de joueurs de tenter la fortune. Quelques vieilles surannées, assises autour du tapis vert d'où elles éloignent leurs filles, épient en tremblant la sortie de la carte qui doit apporter le gain ou la perte de la demi-piécette. Le jeune homme, debout derrière elles, songe peu à son *duro* hasardé ; mais qu'il serait heureux de pouvoir faire signe de loin à la petite cousine, qui lui remit en cachette une pièce qu'il vient d'engager pour elle, et de lui annoncer que la sota (*la dame*), ou le cavallo, l'a doublée !

Parvenu à la suite de la gloire, l'écarté, avec son air houzard et aventureux, a marché, dans les sociétés espagnoles, l'égal du monté. Il a été le fidèle compagnon des officiers français dans cette dernière campagne. Le manteau du bivouac, la table grasse de la chaumière, en route

lui servaient de théâtre ; et, prenant un air plus poli, il s'est bien gardé, dans la garnison, de se tenir à l'écart.

Sa présence établissait un singulier contraste dans les sociétés : le caractère des deux nations, avec ses différences, se lisait autour de ces deux tables. D'un côté, un jeu vénérable par son antiquité, et qui peut-être égaya, dans leurs bons jours, Rodrigue et sa Chimène, des cartes dont les figures bizarres datent certainement du tems des Maures ; de l'autre, une des folies d'hier qui sera déjà vieille demain ; là, le calme, l'impassibilité, le silence ; ici, les bruyans conseils, le non triomphant du refus des cartes, et les complimens à la fortune, et les regrets énergiques à l'aspect d'un roi retourné! Le *monté*, dans ses rangs, compta plus d'un transfuge, plus d'un de ses patiens adorateurs, séduit par la pétulance du bruyant étranger, paya cher son tardif hommage ; et plus d'un Français, se trompant de tapis, s'aperçut que tous les jeux sont bons pour perdre de l'argent.

Les cartes ne sont point nationales en Espagne ; on n'y voit point jouer les gens du peuple entre

83999

eux. Les Espagnols sont très-gais dans leurs divertissemens. Les pièces qu'ils préfèrent sont les plus bouffonnes, et leurs tavernes retentissent de grands éclats de rire. Ils n'aiment point l'exercice, et dans leurs danses ils sont toujours en mouvement; ils sont amis du calme et du silence, et leurs fêtes sont toujours très-bruyantes. Ils sont d'ordinaire très-réfléchis, et ils auraient tort de chercher à détourner leur sérieux naturel par une occupation triste et sérieuse, comme le maniement ou la combinaison des cartes. Je crois que les seuls divertissemens qu'on adopte sont ceux qui font sortir l'ame et le corps de leur état habituel. Nous, qui étions jadis si légers, si remuans, si bruyans, nous avions des danses tristes et des jeux graves. Cette gravité, cette tristesse des jeux et des danses disparaissent à mesure que le caractère de la nation s'empèse ou s'attriste. On jouait bien plus aux échecs et au wisk, ce me semble, quand nous étions tout-à-fait Français. Depuis que le passé révolutionnaire et le présent constitutionnel nous ont abâtardis de tristesse et de politique, l'on ne danse plus le pesant menuet;

et la bouillotte et l'écarté, avec leur légèreté joyeuse, ont enterré les jeux dans lesquels nos pères s'étonnaient de réfléchir.

Je disais tout à l'heure que les Espagnols aimaient le bruit dans leurs plaisirs : on s'en aperçoit dans la nuit de Noël. Les approches de la fête transforment les rues voisines de la *plaza mayor* en immenses magasins de tambours de toutes les formes et de tous les noms : il n'y a point d'enfant qui n'en ait un et qui ne s'escrime de toutes ses forces sur sa bruyante acquisition. La *buena notche* est une très-mauvaise nuit pour celui qui aime à dormir; elle n'est guère meilleure pour l'avare qui, malgré lui, généreux le matin, compte le soir l'argent qu'il a dépensé pour les cadeaux d'obligation : on donne les étrennes ce jour-là ; les boutiques des confiseurs sont remplies d'acheteurs ; elles ne manquent point à Madrid, et elles se multiplient dans cette occasion. Sous les arcades de la grande place, vous ne voyez que marchands de *dulces* ; ils tiennent étalés sur une petite table des fruits secs, des boîtes pleines de confitures, ou de raisins admirablement bien conservés. C'est là que le

peuple se presse pour acheter aussi le plaisir de donner : le pauvre s'imagine être moins pauvre en donnant. L'usage du réveillon existe en Espagne. De grandes troupes de dindes circulent dans les rues deux ou trois jours avant le jour de Noël. La ménagère, sur la porte, en arrête un qu'elle pèse et marchande, et les enfans, heureux déjà de leurs tambours, s'extasient à l'aspect du noir oiseau qui entre en piaillant dans la cour, et leur promet un plaisir de plus pour la bonne nuit.

La générosité en défaut à Noël peut reprendre sa revanche au 1er janvier : c'est encore un jour d'étrennes, mais il n'a point la gaîté du dernier. On ne se réjouit ici qu'avec la religion, et l'extension de la joie publique est toujours en rapport avec la grandeur de ses solennités.

Le carnaval, que n'accompagne aucune cérémonie de l'église, est triste. Les mascarades, proscrites par Philippe V, avaient reparu avec les cortès; et Dieu sait quels déguisemens héroïco-burlesques l'on vit figurer pendant les trois années de leur règne. Ces divertissemens et les bals publics ont été de nouveau défendus cet hi-

ver. Quelques sociétés, plus nombreuses qu'à l'ordinaire, où l'on dansait quelques contredanses au son d'un piano, ou du violon de quelque officier complaisant, annonçaient seulement la présence de ces jours qui mettent toute la France en dépense de gaîté.

On a eu cependant à Madrid un échantillon des fêtes et des déguisemens que nous nous permettons dans ces jours de folie. Un soir que je passais près d'un hôtel brillamment éclairé, et entouré d'équipages à armoiries un peu surprises de se trouver là, je vis sortir des Colins à moustaches qui juraient d'une manière peu pastorale contre l'écarté, des diplomates en Jocrisses, des grands en Arlequins, des généraux en *Figaro*. On remportait au théâtre l'habit de Turcaret qu'avait endossé ce soir même le donneur de fêtes, et plus d'un invité, sous l'habit du marquis de Moncade, et toujours dans l'esprit de son rôle, s'éloignait sur la pointe des pieds en disant : « C'est donc ce soir que je m'encanaille! »

Le carême amène trop peu de contrastes dans la manière de vivre pour qu'on s'aperçoive de sa

présence. C'est toujours le tour de l'abstinence en Espagne, mais elle est telle qu'il serait impossible au zèle le plus prononcé, à moins de jeûner tout-à-fait, de renchérir pendant quarante jours sur cette vertu d'habitude.

La semaine sainte arrive : avec elle se terminera ce que nous avons à dire de l'hiver à Madrid ; et déjà ces fleurs qui parent les églises, ces branches vertes que l'on voit dans les mains de tous les fidèles, le dimanche des Rameaux, m'annonce que la saison dont je m'occupe est déjà loin.

On distribue des branches d'olivier aux portes des églises, et chacun s'en revient de la messe avec les rameaux bénits : on les attache au chevet du lit, on en pare le tableau de la madone protectrice de la maison. J'ai vu aussi des palmes très-élégamment décorées de rubans ; l'officiant à l'autel et ceux qui l'assistent en tiennent à la main tant que durent les offices. Ce jour amène, selon moi, l'une des fêtes les plus touchantes, les plus poétiques de la religion. Enfant encore, et tout fier de porter un de ces buis qu'on va cueillir la veille, à la lisière des vieilles forêts

de France, j'admirais, près de ma mère, cette imitation des joies de Sion qui se mêlent si singulièrement au récit des douleurs de la croix; et je concevais je ne sais quelle leçon sublime dans ce baiser que nous donnions à la terre, parés encore des signes du triomphe.

Le jeudi saint, tout bruit de voitures cesse dans les rues. Quand on relève les postes, les troupes défilent silencieusement, leurs armes renversées; la cloche se tait; vous n'entendez qu'une espèce de crecelle en bois que les enfans font crier, ou les pas et les voix de ceux qui se pressent vers les églises.

Elles sont toutes fermées au jour, mais l'autel est chargé d'un brillant luminaire qui vous permet d'apercevoir les riches draperies qui voilent le tabernacle, et la foule qui vient se prosterner et adorer le Christ au tombeau. Le costume noir des femmes espagnoles, leurs voiles et les longs manteaux des hommes ajoutent beaucoup à ce deuil des lieux saints..... Un moine monte en chaire et prêche sur la passion; sa voix plaintive atteint quelques tons qui peuvent faire sourire l'étranger, mais qui redoublent la componction

de ses auditeurs, et un *credo* qu'ils prononcent tous ensemble avec chaleur, quand il a fini, annonce que son éloquence n'a point été sans effet.

La nuit ne ralentit point le zèle religieux : on continue à visiter les églises. Il y en a qui sont le rendez-vous de la bonne compagnie ; ce sont celles où l'on entend le prédicateur le plus vanté et la meilleure musique. Cependant, à chaque coin de rue, des chanteurs, sur un ton triste et lent, répètent avec leurs guitares les lamentations du jour; des confréries, précédées de lanternes et de bannières, passent en psalmodiant d'une église à l'autre; et des religieux, marchant lentement de chaque côté de la rue, vous demandent d'une voix funèbre des prières pour ceux qui sont en danger de mourir en péché mortel.

Il y a une grande procession le vendredi saint. On y porte avec pompe de hautes figures de plâtre, peintes et habillées, qui représentent les différentes scènes de la passion, depuis la prière au jardin des Oliviers jusqu'à la translation au tombeau. Ce sont des gardes-du-corps du roi

qui portent le crucifiement. L'aspect de ces représentations exalte, plus qu'il n'est facile de le dire, les esprits des spectateurs accourus sur leur passage; mais les deux figures qui sont le plus entourées d'adoration, sont le Christ de Nazareth et la Vierge au pied de la croix. Mariana, dans son grand ouvrage, raconte longuement les prodiges qui firent trouver ces deux statues..... Ce récit et celui des miracles qu'elles ont opérés se répètent à chaque instant dans la foule; et tandis que de petits jeunes gens, qui ne sont ni Espagnols, ni Anglais, ni Français, mais qui sont apprentis philosophes, et qui n'ont pris de nos livres et de nos modes que le poison et le ridicule, s'éloignent en déguisant mal un froid sourire d'impiété, les balcons se garnissent; les vieux chrétiens sont prosternés, et les discours les plus passionnés s'échappent de tout ce peuple, à l'aspect de ces images miraculeuses, qui furent aussi entourées de la vénération de leurs pères. L'étranger vraiment philosophe, sans partager ces croyances que la religion ne commande point, leur donnera un signe de respect; il se demandera ce que serait ce peuple exalté et brû-

lant avec l'incrédulité..... Il n'y a point dans son caractère, dans son esprit de nuance et d'opinion mitoyenne : ce ne serait point l'indifférence qui succéderait à son zèle religieux, ce serait l'athéisme le plus effréné avec toutes ses conséquences.

N° XXXIX. — 25 *avril* 1824.

# L'ESCURIAL.

*Apparet domus intus et atria longa patescunt :*
*Apparent..... vetcrum penetralia regum.*

VIRG.

Voici l'intérieur du palais ; les longs cloîtres s'ouvrent devant vous..... c'est là la demeure des anciens rois.

DANS mes promenades autour de Paris, errant sur les hauteurs qui l'environnent, j'ai souvent cherché des yeux les clochers de Saint-Denis. A l'horizon de ce riche paysage, peuplé de palais pour ornemens, j'aimais à voir les flèches de la mort traverser l'atmosphère de gloire et de bonheur qui semble les environner, et mêler de graves et tristes souvenirs à la pompe du luxe et de la royauté..... Sérieuse et grande leçon qui fut fatigante pour le grand roi! et cependant,

mieux que tout autre, on peut le croire aux merveilles qu'il se hâta de produire, il connaissait la brièveté de la vie : l'immuabilité du tombeau n'était point cachée à celui qui fit tant pour que la gloire en affranchît son nom.

C'est une religion pleine de morale et de philosophie, force est d'en convenir et de le répéter, cette religion de Jésus-Christ, qui élève les tombeaux plus haut que les palais, comme auprès de Paris, et qui fait écouter aux rois, comme dans les environs de Madrid, les plaintes que le vent trouvera en passant sur leur sépulture.

La cour passe l'automne à l'Escurial : il est bâti au pied des montagnes. Les vents s'engouffrent dans leurs gorges, et soufflent alors avec une inconcevable violence autour des dômes, des tourelles et des hautes murailles. Les vitres de ses onze mille fenêtres s'agitent avec de singuliers craquemens; l'on croit entendre dans les longs cloîtres les gémissemens et les pas de ce fantôme qui se plaît dans leurs ténèbres..... La cloche sonne pour les morts : leur fête est arrivée avec novembre, et la famille royale, à la lueur de pâles flambeaux, descend, pour les visiter, dans leur dernier palais..... Singulier palais!

Pour que la vanité ne se méprenne point à ces marbres, à cet or qui recouvre ses murs, de peur qu'elle n'oublie ce qui se passe derrière ces richesses, et qu'elle ne se laisse aller à la pompe du nom qu'on donne à cette dernière demeure des rois *, l'architecte l'a fait précéder d'un autre lieu..... ; la vérité seule l'a nommé : c'est le *pourrissoir* **.

A la porte du souterrain, il n'y a point de mort, comme en France, qui reste *comme pour inviter sa postérité à descendre*..... Les gardiens de ce lieu sont seuls chargés de faire les honneurs de cette royale assemblée ; mais, sans être attendu, le roi vivant peut voir à ces sépulcres vides encore et vacans, que lui et les siens n'y manqueront point de places. Tout est prêt ; il n'y a plus qu'à lever la pierre de dessus, et qu'à y mettre un nom..... Quel roi pourrait ne pas se demander, en présence de sa tombe, si l'amour et les regrets du peuple en feront pour lui un lit glorieux, doux et tranquille ? Quel ty-

* Le Panthéon.

** *El Padridero*. C'est là que les dépouilles mortelles des rois et des reines sont livrées aux premiers ravages de la destruction.

ran ne tressaillerait pas en songeant que la haine, conduite par la justice, viendra peser sur elle, et apporter là, à ses restes épouvantés, le bruit des malédictions du monde?

A ces graves enseignemens que les rois d'Espagne, depuis Philippe IV, viennent chercher, chaque année, au monastère de *San-Lorenzo*, on se rappelle le plus grand, le plus puissant monarque de ce noble pays, essayant lui-même son sépulcre. Si, comme on le dit, il se repentit de son abdication, il voulut voir lequel des deux sacrifices était le plus pénible à faire, du rang suprême ou de la vie..... Ah! sans doute que les prières de pauvres moines qu'il entendait sous le drap funèbre lui firent moins de mal que ce bruit de renommée qu'il écoutait dans la retraite, et qui déjà ne parlait plus de lui.

Charles-Quint avait donné le dessin de cette royale sépulture; Philippe II n'eut pas le tems de l'exécuter; Philippe III en jeta les premiers fondemens, et l'ouvrage n'a été fini que sous Philippe IV, comme on le voit par cette inscription: « Ce lieu, consacré aux dépouilles mor-» telles des rois catholiques, qui attendent du » restaurateur de la vie le jour du Seigneur, est

» un monument de la piété de la maison d'Au-
» triche. C'est le dernier séjour que Charles-
» Quint, le plus grand des Césars, avait désiré
» pour lui et pour les siens. Philippe II, le plus
» prudent des rois, le choisit pour sa sépulture.
» Philippe III, prince vraiment pieux, le fit
» commencer. Philippe IV, dont la clémence,
» la constance et la religion firent la grandeur,
» l'a continué, embelli, achevé, l'an du Sei-
» gneur 1654. »

Quand, après la construction de ces caveaux, on eut fixé le jour pour y transférer les corps de leurs majestés catholiques, Philippe IV voulut lui-même assister en personne à cette auguste et triste cérémonie. A la troisième grand'messe, un religieux fit l'oraison funèbre de toutes ces têtes couronnées, et prit pour son texte les paroles d'Ezéchiel : *Os décharnés, écoutez les paroles du Seigneur.*

« Grand Dieu! s'écria l'orateur, quel esprit
» ne sera pas frappé d'admiration! Le monde au-
» rait-il jamais espéré de voir un théâtre de ma-
» jestés? Sept couronnes que soixante-dix siècles
» n'auraient jamais pu réunir, qui jamais eût dit
» qu'elles se trouveraient rassemblées pour écou-

» ter un seul homme? Quelle imagination peut
» se figurer cet assemblage de rois morts prêtant
» l'oreille à mon discours comme s'ils étaient
» animés?... Qui vous a donc amenées ici, au-
» gustes majestés césariennes?... Quel puissant
» auditoire de morts! Souverain auditoire, au-
» ditoire de souverains, os décharnés, écoutez la
» voix du Seigneur. Ecoute, majesté césarienne,
» Charles l'Allemand, Charles le Français,
» Charles l'Italien, Charles l'Africain, Charles
» l'Indien, Charles l'Espagnol, Charles-le-Glo-
» rieux, Charles-Quint, écoute la voix d'un pau-
» vre religieux de Saint-Jérôme... Je commence
» par toi, Charles, parce que tu fus le plus puis-
» sant, le plus grand des hommes..... Tu es mort,
» et Dieu m'ordonne de te dire que sa majesté
» divine en a été honorée, puisque tout passe
» ici-bas, excepté le Très-Haut..... * »

Les rois et les reines d'Espagne ne sont point mêlés aux princes et princesses qui n'ont point régné...; il y a un caveau où ils dorment à part: le 9 septembre 1712, on y déposa le corps du duc de Vendôme.

* Manuscrit consulté à l'Escurial.

« Toute place m'est bonne, disait le vainqueur de Villa-Viciosa aux grands qui délibéraient sur le rang à lui accorder, je ne viens point vous disputer le pas..... ; je viens sauver votre roi! » Le roi fut sauvé en effet par ce Français, qui faisait dire à Louis XIV : « Voilà ce que c'est qu'un homme de plus! » Et personne ne songea à lui disputer la *place* que la reconnaissance royale lui offrit. L'envie se tut ; il ne lui vint point dans l'idée de réclamer..... Il s'agissait d'un tombeau.

Il avait vu dans quelque chapelle de Saint-Denis le heaume et l'écu de messire Bertrand Duguesclin; il était de cette noble famille qui aime à dormir à côté de l'épée de Turenne et du bâton de Condé, ce roi qui crut cette récompense digne de son libérateur! Vendôme avait refusé toutes les autres. « Je suis très-touché des soins tendres et magnifiques de votre majesté, mais je puis m'en passer, et je vous supplie de faire distribuer cette somme (440,000 livres) à ces braves et fidèles troupes espagnoles qui, seules, en vingt-quatre heures, vous ont conservé quatorze royaumes, en combattant dans les plaines de Villa-Viciosa. » Voilà ce qu'il répondait aux offres du souverain. Philippe V s'at-

tendit à la mort : un tombeau glorieux, souvent arrosé de ses larmes, paya sa dette... Il était digne de coucher parmi les siens, ce brave qui l'avait fait dormir sur les drapeaux de ses ennemis.

Je ne sais quelle rêverie singulière, car elle est sans calcul et sans but, vient nous saisir à l'aspect d'un grand effort de l'architecture : la peinture, la sculpture ne produisent rien de semblable ; les idées que leurs productions font naître ont la clarté et le positif des objets qu'elles ont imités, et qui toujours sont pris dans la nature ; on ne ressent que ce qu'elles ont voulu faire ressentir. Il n'en est point ainsi de l'architecture ; ses modèles sont d'un monde idéal ; elle n'a point de sens déterminé ; ce vague qui préside à ses créations passe dans l'effet qu'elles produisent, et c'est à cet effet vague, rêveur et plein de charmes, que je juge volontiers de la beauté d'un monument. En ce sens, l'extérieur de l'Escurial mérite plus d'éloges que certains voyageurs ne lui en ont donnés : je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de monumens, en mettant même de côté l'influence des souvenirs, qui fassent autant rêver.

C'est une masse énorme, une longueur infi-

nie, une hauteur prodigieuse, et tout cela paraît tel au pied d'une montagne qui le talonne, qui s'élève presque à pic au dessus de lui. Vous êtes merveilleusement disposé à sentir son genre de beauté, par la route que vous avez suivie en sortant de Madrid pour faire le pélerinage. Cette route est longue et tournante, le long des montagnes nues, arides. Vous passez long-tems au milieu de pierres et de rochers semés çà et là, et couchés comme des dessus de tombes : on pourrait croire que de vieux serviteurs de la monarchie ont fait choix de ce lieu de repos pour être les premiers à saluer leurs maîtres quand viendra l'heure du réveil. Le silence et la solitude sont sur votre passage. La nuit qui tombe vous trouve dans un bois de chênes verts, aux touffes petites, inégales, et aux teintes si rembrunies, qu'on ne pouvait mieux colorer l'avenue d'un tombeau. Impatient de la longueur du voyage, vous appelez quelque bruit qui vous indique sa fin..... Vous tressaillez quand il vous arrive, car c'est la voix de la cloche grave, sévère, et réveillant l'écho de la sépulture des rois, qui vous parvient avec le retentissement des souterrains funèbres, des dômes, des hautes

murailles et des montagnes voisines..... Vous êtes au pied de l'Escurial.

Nous, qui, en arrivant, l'avions vu revêtu de cette magie de lumière, d'ombres et de demi-jours que la lune prête aux vieux monumens; nous, qui nous étions arrêtés devant sa principale façade, blanchement éclairée, tandis que les trois autres se perdaient dans la nuit, rendue plus noire par leur hauteur et celle des bâtimens qui l'environnent; nous, dont l'imagination avait profité du rideau d'illusion qu'une vague lumière jetait sur le vaste monastère pour l'embellir, l'agrandir encore, nous craignions de le retrouver au jour différent de ce que nous l'avions rêvé... Nous avons été exemptés de ce nouveau désappointement : il est aussi imposant, aussi sévère que nous l'avions supposé.

C'est un bâtiment quadrangulaire, dont la façade principale est tournée à l'occident, et adossée à une montagne..... « Du pied d'une montagne stérile, et avec quatre doigts de papier, disait Philippe II, je me fais obéir d'un bout du monde à l'autre. »

Sur le côté opposé, qui fait face à Madrid, s'avance le manche écourté du gril renversé,

car c'est la forme de l'instrument du martyre de saint Laurent que l'architecte a donnée à cette construction gigantesque. Les quatre pieds du gril sont figurés par les flèches des quatre tours carrées qui surmontent les quatre angles. Il est bâti en pierres de taille d'une espèce de granit bâtard, dont la teinte, encore rembrunie par le tems, sied bien à l'austérité de l'édifice.

Vous voici devant la principale entrée; elle se trouve sur la façade de l'occident. Admirez ce beau portail formé de grosses colonnes d'ordre dorique à demi engagées dans la muraille! Après avoir traversé une tour carrée, et monté un escalier dont chacune de ses six marches est formée par une seule pierre, vous entrez dans l'église: on est tenté de dire: Déjà! en s'y trouvant. Il y a je ne sais quoi de brusque et de heurté dans ce passage subit d'un désert à ce temple si riche et si majestueux, qui détruit beaucoup de son effet; il serait bien plus sûr à la suite d'un long chemin à travers ces cours aux galeries cintrées, aux croix entourées de verdure, comme on en trouve dans l'intérieur du couvent, et en suivant ses cloîtres, dont les retentissemens, les jours douteux et les peintures religieuses vous

prépareraient à cette émotion, à cette exaltation respectueuses qu'il faut porter au pied des autels pour bien comprendre un temple, et saisir dans tous ses détails l'intention de l'architecte et des artistes appelés à l'orner..... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir visité les autres parties du monastère, lorsqu'on traverse l'église pour sortir, on lui trouve une grandeur, une dignité qu'on n'avait pas saisies d'abord, et qui vous apparaissent dans un jour tout nouveau.

Cette église a la forme d'une croix grecque; elle est surmontée d'un dôme. On a pratiqué des chapelles dans l'épaisseur des piliers. Les moines psalmodiaient dans leur chœur, placé au dessus des portes d'entrée. Nous nous approchâmes des degrés de l'autel. C'était dans les jours de la semaine sainte; l'on avait voilé les tableaux que *Luc Cambiaso* et *Peregrino Tibaldi* ont faits pour remplir les interstices de ses colonnes, formées des marbres les plus précieux.

Nous admirions en silence les deux tombeaux qui s'élèvent de chaque côté du maître-autel, et dont l'architecture se marie noblement avec la sienne..... Quels sont ces monarques en prières, à genoux et sans couronnes? car ils les ont dé-

posées aux pieds de celui qui les donne souvent pour punition; ils semblent attendre, dans une religieuse terreur, l'arrêt du juge..... Est-ce en signe de récompense qu'il les a retirées?

Ces figures en marbre blanc ressortent dans les enfoncemens revêtus de marbre noir qu'elles occupent. L'oratoire où le roi vient entendre la messe est pratiqué sous l'un de ces tombeaux élevés..... Les mots d'éternité du ciel, et de vanité de la terre doivent y retentir avec quelque force, grossis qu'ils sont par l'écho de la tombe de Philippe II, ou de Charles-Quint..... ce sont eux que l'on a placés là. Triomphateur qui veut peut-être faire croire à sa modestie, la mort n'a étalé ici que deux trophées...; mais tout son orgueil éclate dans le choix de ces deux gloires qu'elle a courbées au pied de l'autel!

Les chants ne se faisaient plus entendre dans l'église; un moine s'approcha de nous et offrit de nous servir de guide dans la visite que nous désirions faire des autres lieux de son couvent. Nous acceptâmes avec plaisir son offre bienveillante; il alluma un gros flambeau à la riche lampe du sanctuaire, et nous le suivîmes dans les sépultures dont il portait les clés.

Notre promenade fut longue, et il n'est guère possible de trouver un guide plus commode, plus complaisant que le père Ambrosio; il était pour nous ce que sont tous les hiéronymites * de l'Escurial, et, en général, tous les moines d'Espagne pour les étrangers qui les visitent, plein de bienveillance, de courtoisie et de douceur. Le costume des hiéronymites est remarquable; leur robe blanche, qui flotte sous leur manteau noir, fait un bel effet dans les ombres et sur les degrés des souterrains, ou dans l'éloignement des cloîtres qu'ils traversent lentement.

Grâce à la complaisante lenteur de notre guide, nous vîmes, sans trop nous presser, tout ce qu'il y avait à voir. Après être sortis de l'église, après avoir salué le rassemblement *de ces grands vassaux de la mort* qui dorment dans son Panthéon, nous visitâmes les deux sacristies où, parmi les excellens tableaux qui y sont entassés,

* Philippe II choisit saint Jérôme pour le second patron de l'Escurial. On dit que pendant le siége d'une ville, ce prince ayant été obligé de canonner un couvent de hiéronymites, voulut, pour se réconcilier avec leur instituteur, que le nouveau monastère fut habité par des religieux du même ordre.

l'on trouve trois Raphaël, dont l'un est nommé *la Perle*, à cause de son mérite supérieur. Nous vîmes le chœur des moines avec son pupitre immense, qui tourne avec une facilité étonnante; la salle des Batailles, pleine des souvenirs des Maures et des compagnons de Pélage; les deux grands cloîtres, dont on admire le pavé de marbre et les nobles proportions; le cloître d'en bas, avec ses fresques colossales peintes par *Tibaldi*. La salle capitulaire est remplie de chefs-d'œuvre du *Titien*, de *Velasquez*, du *Guerchin*, de *Rubens*, de *l'Espagnolet* et du *Guide*. Dans l'ancienne église du monastère, on adore la *madona del pez* de *Raphaël*; on admire une cène du *Titien*. L'escalier principal, orné de peintures par *Luc Jordans*, nous conduisit à la bibliothèque. Des figures gigantesques, peintes par le maître de *Michel-Ange*, couvrent son plafond, et cinquante mille volumes, placés à rebours, de manière que leur tranche est tournée en dehors *, surchargent ses tablettes. Dans les espaces

* *Arias Montanus*, savant du seizième siècle, avait adopté cette manière de placer ses livres. Sa bibliothèque servit de noyau à celle de l'Escurial, et l'on y continua cette bizarrerie.

qu'elles laissent libres, l'on a placé quelques portraits de rois d'Espagne. Vous n'aurez point besoin d'interroger votre conducteur; vous devinerez le nom de celui qu'y a peint avec une grande vérité *Pantaya de la Crux*. Voyez cette physionomie sombre, austère et tragique, ne convient-elle point à celui qui fit choix de ce lieu de déserts, de rochers et de vent pour y placer un palais? la croiriez-vous déplacée dans cette chambre de mort dont on vous a montré la porte en passant, et où don Carlos termina ses jours? Ne placeriez-vous pas ces traits pâles et longs, et ces yeux inquiets sous le linceul qui toutes les nuits s'élève, glisse, disparaît sous les voûtes abaissées des passages secrets, quand la cloche répète lentement aux moines de prier pour leur *saint fondateur*?

L'admiration fatigue : c'est ce que nous éprouvâmes en arrivant au terme de notre pélerinage. On ne finirait pas si l'on voulait indiquer tous les excellens tableaux, toutes les fresques remarquables qui décorent et peuplent cet immense édifice; ce serait entreprendre un tome entier que de chercher à décrire toutes les curiosités de cette huitième merveille. C'est ce qu'ont fait,

en espagnol, un moine du couvent, nommé, je crois, le père Ximenès, et, en français, l'abbé Pons, qui, sur les dix-sept volumes de son *Voyage en Espagne*, en a consacré un tout entier à la description de l'Escurial.

N° XL. — *4 mai* 1824.

# LETTRE AU VIEUX DRAGON.

*Et modo..... Thebis, modo..... Athenis.*
HORACE.
Aujourd'hui à Thèbes, et demain à Athènes.

« C'EST un bel état, cher et vieux dragon, que celui qui vous place tantôt à *Thèbes* et tantôt à *Athènes*, ainsi que le dit un poète en *us* que je vous cite, assez à propos, je crois, en tête de ma lettre! L'étape militaire n'est-elle pas admirable pour vous autres peintres de mœurs, et coureurs de sites nouveaux? Et n'êtes-vous pas à plaindre de ne point profiter avec nous des présens bénéfices du métier? Vous êtes resté à Madrid, et nous sommes à Tolède depuis huit jours. C'est là que depuis huit jours j'observe, je consulte, j'écris pour vous, car je n'ai point

oublié qu'au moment du départ nous avons changé de rôle : vous m'avez confié le soin d'exercer à Tolède votre lorgnon moral, et je vous ai laissé à Madrid l'inspection journalière du *Prado* et de *la Tertullia*. Je vous écris pour vous entretenir de ruines et de débris, et votre réponse, je l'espère, sera toute jeune et toute jolie des nouvelles que vous m'avez promises d'Antonia, d'Inès et de Pepita. Voilà de piquantes nouveautés qui valent bien les vieilleries que je vois de près, pour vous plaire... de près ; m'entendez-vous ? Vous, grave Yorik, tenez-vous un peu loin, croyez-moi, du centre de vos nouvelles remarques! c'est que vraiment il serait dur que cet instant de repos que l'on vous laisse servît à vous faire *voir du pays!* et Dieu sait si votre journal gagnerait à cette excursion passagère d'autre observation que quelque maxime surannée sur l'inconstance et la perfidie du beau sexe.

Elles sont si vieilles en date ! c'est comme la fondation de Tolède. Si l'on en croit les chroniques, elle fut bâtie par des juifs sortis de la captivité de Babylone. Sans nous enfoncer dans les ténèbres d'un tems aussi reculé, on voit plus

clairement que César en fit une place d'armes, qu'Auguste y établit une chambre impériale, que les Goths l'agrandirent, qu'elle fut embellie par les Sarrasins, que les Castillans la fortifièrent, et que, ornée jadis d'un magnifique château, elle fut long-tems la résidence des rois. C'est encore aujourd'hui une des principales villes de la Nouvelle-Castille, et avec tout cela, c'est un triste séjour. On ne peut faire un pas dans ses rues étroites et sombres sans monter ou descendre le long de maisons mal bâties; les murs extérieurs de son château, car c'est tout ce qu'il en reste, peuvent seuls, à présent, faire juger de son ancienne magnificence... : des ruines, toujours des ruines, mon cher ami; et toujours le nom français attaché à leur triste étalage! N'était-il pas resté dans le sabre de nos soldats quelque chose de la sape révolutionnaire? On le croirait quand on a parcouru l'Espagne, ou plutôt tous les peuples de l'Europe : quand ils sont sous les armes, n'ont-ils pas quelque atteinte de cette soif de ravage qu'on éprouvait au camp de ces barbares dont ils sont tous sortis? La guerre, dans l'antiquité, n'était point la destruction. Les anciens conquérans fondaient des villes; nous, nous ne

savons que les ravager; c'est sur des ruines que nous écrivons le mieux nos victoires. Ce peuple de géans, devant qui la terre se tut, tenait plus à la durée de sa gloire; bienfaisant après avoir été redouté, il construisait, au milieu des peuples soumis, de pompeux et d'utiles monumens pour leur confier ces souvenirs : les âges les accueillirent avec un respect qu'ils obtinrent de la reconnaissance, et que l'effroi seul ne leur eût point donné. Ainsi le voyageur, à Tolède, détournant tristement ses regards des traces d'une gloire qui ne s'appuie que sur des décombres, les porte avec complaisance sur ces vieux pans de muraille qui, hors de la ville, lui annoncent l'emplacement d'un cirque construit par les Romains.

Le Tage, qui coule entre des rochers escarpés, environne Tolède de deux côtés; le reste est entouré de vieux murs flanqués d'un nombre prodigieux de tours, qu'on dit être l'ouvrage des Visigoths et des Maures. Divisée en vingt-trois quartiers, elle ne m'a pas paru peuplée à proportion de sa grandeur. On n'y compte guère que cinq mille familles partagées en vingt-sept paroisses, dont deux suivent le rit muzarabe.....

Un mot en passant sur l'origine de cette différence!

Après la conversion des Goths ariens à la foi catholique, saint Isidore, archevêque de Séville, régla parmi eux le culte divin, et composa, par ordre du concile de Tolède, un office et un missel qui furent reçus dans toutes les églises d'Espagne. Cette discipline dura jusqu'à l'invasion des Maures et la dispersion des chrétiens. Ceux de Tolède eurent la liberté de rester dans la ville, et furent appelés *muzarabes*, du nom de *Muza*, chef des Sarrasins, qui leur permit de suivre leur religion. Ils conservèrent l'office de saint Isidore, et ce ne fut qu'après l'expulsion des infidèles qu'on parla de leur faire prendre le rit romain. Le clergé, la noblesse et le peuple s'y opposèrent par respect pour l'ancien usage; et il y eut de grandes contestations pour savoir laquelle des deux liturgies, la romaine ou la muzarabe, contenait la forme du culte la plus agréable à la Divinité. Il fut arrêté, suivant le génie de ce siècle ignorant et barbare, que ce point de controverse se déciderait par un duel. Deux champions armés de toutes pièces entrèrent dans la lice. La cour favorisait le rit romain;

mais le parti contraire fut victorieux, et toute la ville ne douta plus que Dieu ne se fût déclaré pour la bonne cause. Mais comme les armes sont journalières, on fut d'avis de tenter une autre épreuve. Après des jeûnes, des processions, des prières, on fit allumer un grand feu, et l'on convint qu'en y jetant un exemplaire de chaque liturgie, celui qui résisterait aux flammes serait le meilleur. L'office muzarabique fut encore triomphant, car, si l'on en croit les Espagnols, il ne fut pas même endommagé, tandis qu'on vit l'autre réduit en cendres. La cour ne voulant pas en avoir le démenti, et persistant, malgré le miracle, à rejeter le missel de *san Isidro*, eut encore assez d'art et d'autorité pour éluder une seconde fois cette décision, et l'usage du rituel muzarabe ne fut permis que dans quelques églises. Ce culte perdit insensiblement de sa faveur; le souvenir même en serait totalement effacé, si le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, ne l'eût rétabli au commencement du seizième siècle. Il fonda une collégiale, composée de douze chanoines et d'un doyen, qui suivent le rit muzarabique, et dépensa 50,000 écus à faire imprimer des missels et des bréviaires pour cet usage.

Que dites-vous de la bizarre querelle dont je viens de vous entretenir? Vous me répondrez, j'en suis sûr, que ce n'est pas la seule fois qu'on s'est battu pour les livres. J'en connais en effet qui, moins saints, ont amené des débats plus sérieux; quant à l'épreuve des bûchers, n'êtes-vous pas d'avis que je la conseille aux braves gens qui seraient dans l'embarras de prendre le meilleur journal.....? Qu'ils les jettent tous au feu, ils verront s'ils ne sont pas admirables pour l'alimenter!

La cathédrale, d'une construction gothique, est digne de sa réputation. Elle est très-vaste; son architecture est d'un bel effet, et ses vitraux sont chargés de peintures d'un fini précieux. C'est l'église la plus considérable d'Espagne, et l'une des plus riches de la chrétienté. On fait monter les richesses du chapitre à quinze cent mille francs, et tout le clergé est d'environ six cents ecclésiastiques, dont les revenus passent deux millions cinq cent mille francs. On peut dire que toute la ville leur appartient; et il n'y a pas une de ses maisons qui ne porte en inscription qu'elle est à tel curé ou à tel chanoine. L'archevêque est seigneur de dix-sept villes ou gros bourgs, et d'un

nombre infini de villages. Quand, pour prendre possession de sa dignité, il fait son entrée d'inauguration, l'usage est que le clergé et les principaux citoyens aillent au devant de lui, à une lieue de la ville. Les chanoines, montés sur des mules superbement parées, précédés de leurs écuyers, vont lui baiser la main; et le gouverneur, suivi des principaux magistrats, vient lui faire son compliment. On le conduit en cérémonie jusqu'à la porte de la cathédrale, dont il promet d'observer et de maintenir les priviléges. Près de là est son palais archiépiscopal, dont la magnificence répond à la dignité et aux revenus du riche pontife qui l'occupe.

L'opulence et le luxe étalés dans l'intérieur de la basilique répondent aux richesses du chapitre et du prélat. La plupart des autels et des gradins par où l'on y monte sont de vermeil; la quantité de perles, de diamans, de pierres précieuses renfermées dans les sacristies, est d'un prix inestimable. Sans vous énumérer les châsses, les reliquaires, les vases, les lampes, les encensoirs, les chandeliers, les croix, les statues, les crosses et les couronnes d'or, d'argent et de vermeil, je me contenterai de vous parler de la

Vierge que les fidèles y viennent adorer : on la revêt, certains jours de l'année, d'habits magnifiques. La robe seule est estimée soixante-quinze millions de réaux ; le manteau est de même matière. L'enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras a trois pieds de hauteur ; il est en or massif, et sa robe est un tissu d'or couvert de diamans..... Nabuchodonosor et Titus, dit un voyageur, n'ont pas enlevé plus de richesses du temple de Jérusalem.

Les cérémonies s'y célèbrent avec une pompe extraordinaire. Le pape et le roi d'Espagne ont le titre de chanoines de cette cathédrale, et, à certaines époques de l'année, quand on fait l'appel général, on les cherche dans les différentes parties de l'église ; quand leur absence est bien constatée, on les condamne à une amende de vingt-six réaux.

Dans un caveau pratiqué sous le maître-autel, on conserve le corps de saint Ildefonse et celui de sainte Léocadie, et l'on voit, dans un coin obscur, la pierre où la sainte Vierge posa le pied lorsqu'elle vint offrir une chasuble à saint Ildefonse, et le remercier de l'ardeur qu'il mettait à la défendre.

Ce n'est pas ma faute, mon cher camarade, si je n'ai pas ici une aventure chevaleresque à vous décrire. J'ai fait tout mon possible pour pénétrer dans cette *cave d'Hercule*, fameuse dans toute l'Espagne, et source féconde, à Tolède, de contes et de complaintes. Les historiens arabes parlent d'un souterrain où Rodrigue descendit avant d'aller combattre les Maures. Au lieu des trésors qu'il y croyait renfermés, il n'y trouva que l'affreuse prédiction de sa ruine, qui lui fut faite par une statue du tems, qui frappait le sol de sa faux. Ce que l'on rapporte de la *cave d'Hercule* prouve son identité avec le souterrain de Rodrigue. Elle est, dit-on, longue de deux ou trois lieues; vers le milieu, on y rencontre une statue en bronze, qui agite la lance dont elle est armée lorsqu'un audacieux fait mine de s'avancer plus loin. On cite un grand nombre de valeureux aventuriers qui ont tenté de pénétrer dans le souterrain, et qui n'ont pas osé dépasser le redoutable gardien. J'ai voulu voir si le ciel m'appelait à mettre cette périlleuse aventure à fin, et, suivi d'un de mes compagnons d'armes que sa curiosité et son imagination, portée au merveilleux, rendaient digne de s'associer à mon

entreprise, j'allai chercher chez le corrégidor les clés et la permission de descendre dans cette cave fameuse. Le magistrat nous renvoya au curé d'une petite église appelée *San-Gines*, sous laquelle est l'entrée du lieu terrible. Nous trouvâmes dans cette église un vieillard dont l'extérieur nous annonça la profession : il était prêtre de cette petite paroisse. Nous lui exposâmes le motif qui nous amenait ; il nous répondit que dans l'autre guerre, plusieurs officiers français étaient venus dans le même but, mais que depuis quarante ans au moins, la porte du souterrain était murée ; voici à quelle occasion : quelques hommes persuadés, d'après l'opinion généralement reçue, que les Maures, en quittant Tolède, y avaient enfoui leurs trésors, étaient entrés dans la cave. D'après leur récit, ils pénétrèrent fort avant, et, après avoir dépassé une statue renversée, ils s'approchèrent d'une chute d'eau qui faisait un bruit si épouvantable, qu'ils n'osèrent pas aller plus loin. Ils revinrent à moitié morts, et quelques-uns moururent, en effet, à la suite de cette expédition, soit de la frayeur qu'ils avaient éprouvée, soit du mauvais air qu'ils avaient respiré : alors l'archevêque en fit fermer

l'entrée. Le bon prêtre alla chercher une lumière ; il nous fit descendre un escalier tant soit peu dégradé, et nous nous arrêtâmes devant une porte voûtée assez grande, et surmontée d'une inscription en caractères gothiques à moitié effacés par le tems, et dont il me fut impossible de déchiffrer un mot. Force nous fut de renoncer à notre projet ; nous remontâmes dans l'église, et nous nous consolâmes de cette contrariété en admirant la construction tout-à-fait mauresque de ce petit temple. Sa voûte est, comme dans la mosquée de Cordoue, soutenue par des colonnes déliées, au lieu de pilastres comme dans nos églises. Notre guide nous proposa ensuite de voir la tour et la partie supérieure de la voûte. Arrivés au milieu d'un petit escalier, il nous fit remarquer une petite excavation pratiquée dans l'épaisseur du mur, et semblable à une niche pour mettre une statue. « Ici, nous dit-il sans rire, repose une ame qui n'a pu entrer dans le purgatoire, ni dans le paradis ; le curé n'a pas voulu non plus la recevoir dans l'église, et il l'a fait placer dans le mur. Elle est renfermée dans une boîte de fer-blanc. On dit journellement des prières pour elle, et l'on espère que dans vingt

ans elle se trouvera purifiée. » J'avoue que cela passe tout ce que j'ai vu et entendu dans ce genre. A Madrid et dans les autres villes d'Espagne, on voit très-fréquemment aux portes des églises un écriteau sur lequel on lit : *Aujourd'hui l'on tire une ame du purgatoire.* Ceci me paraissait déjà d'une bonne force ; mais ce n'est rien, n'est-ce pas? en comparaison de l'ame de la paroisse de *San-Gines.*

Vous devez être las de tous ces contes, et je continue, par diversité, les documens historiques que j'ai réunis sur Tolède. Ce qui donne de la célébrité à cette ancienne capitale, est la quantité de guerres qu'elle a essuyées, et les conciles nombreux qu'on y a tenus. Le premier fut assemblé, l'an 400, contre les priscianistes, dont l'hérésie avait commencé en Espagne. Priscilien, chef de cette secte, qui avait pris son nom, Espagnol noble et riche, fut mis à mort par ordre de l'empereur *Maxime*, qu'il avait traité d'*usurpateur.*

Dans un autre concile, tenu à Tolède en 638, il fut statué qu'aucun roi d'Espagne ne monterait sur le trône, à moins qu'il ne promît de conserver la loi catholique. Dans un autre, de l'an-

née 1473, on défend aux ecclésiastiques de porter le deuil, aux évêques de paraître en public sans camail, sans rochet, et d'être vêtus de soie. Un règlement ordonne que ceux qui meurent des blessures qu'ils ont reçues dans un duel soient privés de la sépulture ecclésiastique.

On ne peut s'occuper de Tolède sans dire un mot de *Padilla*. Ce nom, que vous avez dû voir souvent invoqué dans les pamphlets des révolutionnaires espagnols, fut celui d'un chef de révoltés, qui, sous Charles-Quint, voulut faire ce que les *Riégo*, les *Quiroga* entreprirent sous Ferdinand. Les Tolédains, soulevés par le fier Espagnol, fils du gouverneur de Castille, se déclarèrent les vengeurs des libertés communes. Ils prirent les armes, attaquèrent le château avec tant de vigueur, que le commandant fut obligé de se rendre. Enhardis par ce succès, par l'habileté et l'audace de leur chef, après avoir dépouillé de toute autorité ceux qu'ils soupçonnaient d'être attachés à la cour, ils établirent une forme de gouvernement populaire, et levèrent des troupes pour le défendre.

Comment trouver de l'argent pour payer cette armée? La révolution ne chercha pas long-tems;

son but était dès lors l'anéantissement du trône et de l'autel. On ne doit point s'étonner si elle employa les armes que de nos jours on lui a vues dans les mains... Elle s'empara des riches ornemens de la cathédrale, mais ce fut du moins avec une adresse et un masque que de nos jours elle s'est gauchement dispensée de prendre. Dona Maria, digne, par son énergie, de nommer Padilla son époux, se rendit processionnellement à l'église avec tous les gens de sa maison, en habit de deuil, les yeux en larmes, se frappant la poitrine, et implorant à genoux le pardon des saints, dont ils allaient dépouiller les autels. Cet artifice prévint l'imputation de sacrilége, et fit juger au peuple que la nécessité seule et le zèle de la bonne cause avaient pu déterminer l'épouse de Padilla, malgré sa répugnance, à cette étrange extrémité.

On se hâta de combattre cette sédition. Après quelques succès, l'armée de Padilla, découragée par une défaite, s'affaiblit tellement par la désertion, que, pour ne pas survivre au malheur de la journée, il se précipita au milieu des ennemis. Il chercha en vain la mort sur le champ de bataille étant à la fois blessé et démonté, il

fut fait prisonnier... Dès le lendemain, il fut condamné à perdre la tête.

On lui permit d'écrire à sa femme et aux bourgeois de Tolède... Voici les deux lettres, qui vous donneront des chefs de parti d'autrefois, pour le courage et la fermeté, une autre idée que celle que nous avons des révolutionnaires d'aujourd'hui :

« Pleurez la perte que vous faites, écri-
» vait-il à sa femme, mais ne pleurez pas ma
» mort ; elle est trop honorable pour exciter des
» regrets. Je vous lègue mon ame ; c'est le seul
» bien qui me reste ; et vous la recevrez comme
» celui que vous estimez le plus dans le monde.
» Je finis pour ne pas fatiguer la patience du
» bourreau qui m'attend, ni me faire soupçon-
» ner d'allonger ma lettre dans le dessein de pro-
» longer ma vie. »

La haute idée qu'ont de leur ville les habitans de Tolède éclate dès les premières paroles que leur adresse Padilla :

« Toi, la couronne d'Espagne, et la lumière
» de l'univers ! toi, qui fus libre dès le tems des
» puissans Goths, et qui, en versant le sang
» étranger et le tien, as recouvré ta liberté et

» celle de tes voisins, je te prie, comme ma » mère, d'accepter la vie que je vais perdre, » puisque Dieu ne m'a rien donné de plus pré- » cieux que je puisse te sacrifier. Je suis moins » jaloux de vivre que je ne le suis de ton estime. » Si le sort n'a pas voulu que mes actions fussent » placées au nombre des exploits fortunés et fa- » meux de tes autres habitans, il faut l'imputer » à ma mauvaise fortune, et non pas à ma vo- » lonté. Mais ce qui me donne la consolation la » plus sensible, c'est de voir que moi, le dernier » de tes enfans, je vais souffrir la mort pour toi, » et que tu en nourris d'autres dans ton sein qui » seront en état de me venger. »

Les troupes de Charles investirent la ville. Dona Maria, malgré tous ses efforts vraiment admirables, fut abandonnée par le peuple. Après s'être défendue quatre mois dans la citadelle, où elle s'était réfugiée, elle eut l'adresse de s'échapper à la faveur d'un déguisement, et se réfugia en Portugal, où elle avait encore une partie de sa famille.

On compte à Tolède trente-huit communautés religieuses, dont dix-sept d'hommes et vingt-une de filles. Le couvent de Saint-François,

fondé par Ferdinand et Isabelle, y tient le premier rang ; et l'on raconte, comme une chose remarquable, que Ximenès, qui, sous leur règne, parvint à la dignité d'archevêque, de cardinal et de premier ministre, fut le premier novice de cette maison. Nous avons visité avec le roi tous ces établissemens religieux : ce que j'ai vu de plus singulier en ce genre est une maison appelée *le Collége*, où l'on élève, aux frais du roi, une soixantaine de demoiselles nobles, et qui n'ont d'autre dot à espérer que l'éducation qu'elles y reçoivent. L'entrée en est permise à tout le monde, et presque à toutes les heures. Un étranger arrive-t-il en témoignant le désir de voir la maison, de suite il est introduit, et une douzaine de ces demoiselles viennent lui tenir compagnie, et lui apporter, dans le dessein de le séduire, tous les trésors de leur esprit et tout le sel de leur coquetterie... Il leur importe beaucoup de trouver un mari ; sans cela, elles passent leur vie dans cette demeure. Si l'étranger en distingue une, il s'informe de son nom, et toutes les fois qu'il la demande au parloir, on la fait venir, et on les laisse seuls aussi long-tems que dure la visite. Ces entrevues même à la de-

mande du prétendant, peuvent avoir lieu hors du couvent : on assure qu'il est très-rare qu'elles abusent de cette extrême liberté ; elles ne perdent jamais de vue son objet....., un mari, un mari, un mari!

Voici, mon cher Yorik, ce que j'ai à vous dire de Tolède ; mais, je vous le répète, vous devez vous mordre les doigts d'être resté à Madrid. Vous, qui donnez à vos descriptions quelque peu d'originalité et de couleur locale, vous eussiez tiré merveille de cette vieille cité... ; elle a une physionomie toute particulière, que vous eussiez fait apercevoir mieux que qui que ce soit. Qu'y faire?. Dans l'absence d'un bon tableau, placez sans façon, dans quelque coin de votre intéresssante galerie, cette esquisse faite pour vous plaire, et croyez à ma bien sincère amitié,

LABR....

N° XLI. — 15 *mai* 1824.

# MARIA.

Partout de la douleur on trouve les images,
L'amour a ses tourmens, l'amitié ses outrages.
DUCIS.

C'est une pauvre fille aveugle que nous avons rencontrée dans un village de la Manche, au pied de la Sierra-Morena.

Elle allait s'asseoir sur les degrés de pierre de la croix du grand chemin. Elle écoutait, jusqu'au soir, si elle n'entendrait pas l'approche d'un régiment français.

« Voilà le bruit lointain de leurs tambours! » disait-elle quelquefois. Alors, pleine de joie et d'espérance, elle tirait de son sein quelque chose qui brillait, parce que le soleil, avant de se ca-

cher derrière la montagne, envoyait encore un rayon à la croix du grand chemin.

Et ce qu'elle tenait ainsi entre ses mains était un hausse-col d'officier français. Il y avait encore dessus le n° 57 et l'aigle. Il était brillant comme aux jours des vieilles batailles : elle l'essuyait si souvent quand elle pleurait dessus!

« Si Victor vient à passer, disait-elle, il jettera un regard de pitié sur la pauvre aveugle de la croix, et si son cœur ne lui dit pas : « C'est Maria! » il reconnaîtra peut-être le hausse-col que je tiens à la main.

» Je sens avec mon doigt..., là..., sur le cuivre, le froissement de la balle qui le blessa. Nos frères étaient descendus en force de la montagne; on s'était battu dans le village; les maisons brûlaient, et dans la nuit noire on voyait de loin, sur la route, de subites lueurs que suivaient des coups répétés; car l'étranger se retirait en désordre sur Val-de-Pennas.

» Et ses blessés abandonnés gémissaient le long de nos maisons embrasées. Moi, je sortis, car je songeais à Victor..... Il avait défendu la pauvre Maria des outrages de ses soldats, il

avait sauvé son père et protégé sa maison; et je ne sais quelle voix me disait, au fond du sanctuaire où je priais avec mes compagnes, que Victor, à son tour, avait besoin de moi!

» Un brandon à la main, les cheveux épars, et les pieds dans le sang, j'ai cherché, en me baissant sur les morts, et j'ai interrogé des figures..... affreuses, dans les convulsions de la rage et du désespoir.

» Je l'aperçus : « Maria! » dit-il doucement en levant la tête. Il me tendit la main; elle était froide. Il retomba.....; et sa bouche pâle murmurait encore je ne sais quelles paroles pour sa patrie et sa mère.

« Viens, Victor, » lui dis-je. Il ne répondit pas. J'ajoutai, en le soulevant dans mes bras : « Ne peux-tu suivre Maria, Maria que tu défendis des outrages de tes soldats, et dont tu sauvas le père? »

» Son sang coulait, malgré mes efforts pour l'arrêter. « Vois, dit-il, je vais mourir! — Oui, mourir là, sur le champ de bataille, ce serait bien, lui dis-je; mais, écoute! les coups de fusil ont cessé sur la route. Nos Espagnols ont

vaincu.....; ils vont revenir.....; et malheur aux blessés qui tomberont entre leurs mains!..... Mon père lui-même, oubliant ce que tu fis pour nous, se réjouirait du spectacle de tes souffrances! »

» Il regarda son épée.....; sa lame était brisée. Il chercha la pointe, et s'en faisant un poignard: « Comme cela, dit-il, crois-tu qu'on ne puisse pas s'épargner leur supplice? »

» La croix du couvent ruiné brillait dans ce moment, éclairée par le vaste incendie. « Et Dieu! » lui dis-je en la lui montrant. Il sourit avec un air de doute.....; et cependant l'arme s'échappa de ses mains.

« C'est là! c'est là qu'il faut aller! » m'écriai-je, frappée d'une idée subite. Des cris de fureur et de joie s'élevaient de loin..... « Les voici!.....; allons! et que la sainte Vierge nous protége! »

» Et la reconnaissance....., rien que la reconnaissance, je crois, me rendit si forte, que je pus le porter dans le couvent abandonné..... C'est dans le caveau où dormaient les chastes filles de sainte Claire, que je cachai ma proie. Toutes les nuits, me glissant le long des halliers

des champs, et perdue dans les détours des ruines, j'allais appeler Victor..... Oh! qu'il me tardait d'entendre sa réponse! et que sa voix, qui murmurait le nom de Maria, m'arrivait douce et consolante au milieu de ce silence de mort et d'effroi!

» Il resta là quinze jours. ...., quinze jours d'une longueur effrayante, au milieu des ténèbres, des morts et des rêves de la fièvre..... Et cependant mes soins produisaient déjà d'heureux effets..... Mais l'on m'avait suivi du village, et une nuit mon père se montra tout à coup devant moi dans les souterrains de Sainte-Claire, avec ses amis qui portaient des flambeaux.

« Malédiction sur la fille coupable, et mort au Français qu'elle a sauvé! » Oui, mon père ne craignit pas de prononcer ces mots..... Furieux, ils nous entraînèrent loin de notre asile, et je vis s'amonceler l'affreux bûcher où ils voulaient brûler Victor.

» Je m'enfuis loin d'eux, et j'errai dans les champs, emportant la malédiction de mon père, et le bruit du pétillement des arbres allumés et des cris du prisonnier. Des Anglais passèrent:

« Sauvez-le! m'écriai-je ; un Français!..... un prisonnier!..... là!..... ils sont à l'égorger! »

» Que l'ange du Seigneur reste avec eux! Ils vinrent..... Je courais devant..... Une épaisse fumée s'élevait..... Le bûcher!..... il venait d'être allumé..... ; les flammes gagnaient autour de lui..... « Victor! » et je m'élance, et je tombe au milieu des branches embrasées. Elles furent éteintes de suite par les étrangers accourus..... On me releva..... ; mais je ne le vis plus..... ; mais je ne le vis pas quand il me dit adieu!..... ; j'avais les yeux brûlés!

» Il fut plus heureux ; les flammes l'avaient épargné, et les Anglais l'emmenèrent avec eux. Moi, je restai..... Pauvre aveugle, où aller? Et c'est un bonheur pour moi d'avoir perdu la vue! Qu'aurais-je vu depuis ce moment? le dédain et le mépris sur les figures de mes compagnes. Et maintenant que mon père m'a rendu son amitié et ses caresses....., qui sait s'il ne rougit pas encore en m'appelant sa fille?

» Oh! non..... ; et je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été. Depuis qu'il m'a quittée, ceux qui, autrefois, pour me faire de la peine,

je crois, maudissaient devant moi les Français, les bénissent, maintenant qu'ils les ont vus passer pour aller délivrer le roi.

» Victor est-il avec eux?..... Voilà ce que je voudrais savoir. Je crois qu'il reviendra. N'est-ce pas, Victor, que tu reviendras avec le souvenir de la pauvre Maria? N'est-ce pas qu'un jour j'entendrai ta main, en signe d'amitié, frapper dans la main de mon père? Il est tard déjà, car tout est silencieux sur la route. Viens, Fidelio, rentrons!... ce ne sera pas encore aujourd'hui qu'il arrivera! »

Quand je revis la fille aveugle, tous les régimens étaient passés. Elle n'allait plus s'asseoir sous la croix du grand chemin, et elle n'avait plus le hausse-col sur lequel si souvent elle avait pleuré : « Il est venu le chercher! » me dit-elle. Puis elle me conta qu'un soir elle avait entendu des pas légers autour d'elle, et que son chien n'aboya pas. Elle tressaillit en sentant des larmes tomber sur sa main. « Pauvre Maria! » dit bien bas une voix connue. Elle s'évanouit dans les bras qui la pressaient. Quand elle reprit ses sens, il n'était plus là. Elle appela Victor ; per-

sonne ne lui répondit; et elle n'avait plus le hausse-col sur lequel si souvent elle avait pleuré.

« Il est mort! ajouta-t-elle avec calme; son ombre, pour me revoir, est venue de France dans les plis d'un drapeau. »

Et moi, à mon retour à Madrid, voilà ce que j'ai entendu dans un café du Prado, près d'une table sur laquelle un officier français agitait la joyeuse liqueur du punch embrasé:

« Toujours triste, » disait-il à un capitaine encore jeune qui regardait d'un air distrait ces apprêts de plaisir.

» — L'avoir revue, et ne lui avoir rien dit!

» — Qu'avais-tu à lui dire, sinon : « Viens à l'autel, et sois l'épouse de Victor! »

» — Tu as raison : ce sont là les seuls mots que j'eusse à lui adresser!.... ceux-là, ou rien!

» — Je bois à ta fermeté!

» — A ma fermeté! Charles, est-ce bien l'expression qu'il faudrait employer? » Le jeune militaire se tut, et le capitaine : « Qu'importe? » Il cherchait à fuir cette idée, elle revint de suite : « Pauvre Maria! » dit-il en reposant son verre qu'il ne fit que porter à ses lèvres.

« Parions, dit l'autre, qu'avant peu..... Je n'achève pas, ajouta-t-il, mais je te connais. La Sierra-Morena n'est pas si loin, et tu n'es pas encore sorti d'Espagne. »

N° XLII. — 17 *mai* 1824.

# LES THÉATRES.

—

..... Bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourraient être, que par ce qu'ils sont.
Mad. de Staël.

« Si l'on voulait juger l'état de la nation que j'étudie dans ce moment par sa littérature actuelle et ses théâtres, que j'appelle la littérature en action, l'on pourrait dire hardiment qu'il n'y a plus d'Espagne, ou qu'il n'y en aura bientôt plus ; et ne parlant ici que des théâtres, ce n'est point de la décadence, de la corruption, c'est de la non existence. Cependant, au milieu de ses misères et de ses orages, la société, en Espagne, a conservé son ancienne allure ; elle présente encore un caractère qui tranche avec les autres sociétés de l'Europe. L'Espagnol est toujours de-

bout dans sa fierté, et sa résignation héréditaire ; il est entouré de ruines, mais ces ruines parlent de son antique grandeur. Ainsi, sur la scène, que je m'attendais bien à trouver un peu dégradée, j'espérais encore rencontrer des traces de ce qu'elle a dû être quand notre grand Corneille venait lui demander des sujets, et quand son éclat amenait la réforme et la perfection de tous les théâtres. » Voilà ce que je me disais ce soir, un peu haut, à ce qu'il paraît, dans une *lunetta*, n° 7, *del Principe*, l'un des deux théâtres de Madrid, à la maussade représentation d'un mauvais drame allemand, mal traduit en espagnol sur une mauvaise traduction française. Je fus vraiment aise de voir tomber le rideau, qui du moins me rendait les noms de Lope de Vega, de Cervantes et de Calderon, qui ne sont plus là qu'en peinture.

Un vieil amateur castillan avait entendu, à ce qu'il paraît, quelques-unes des phrases qui exprimaient le dépit qu'amenait ce nouveau désappointement..... « Monsieur, dit-il, en passant au n° 6, vide à côté de ma place, vous êtes Français, et vous estimez les Espagnols. »

Je le saluai le plus honnêtement que je pus pour réponse.

« Vos compatriotes se rebutent et se fâchent quand leur premier coup d'œil n'a rencontré que des objets qui le flattent peu, ajouta-t-il en s'asseyant.

» — Convenez, lui dis-je, que votre extérieur, dans ce moment, n'a rien de bien séduisant!

» — Soit, reprit-il; mais faites ici comme vous semblez avoir fait ailleurs! écartez les haillons, et regardez notre théâtre!

» — Rebroussons chemin, et quand, à force de tirer les rènes, nous serons remontés au dix-septième siècle, vous me direz de m'arrêter, n'est-ce pas?

» — A moins, me répondit-il, que vous n'aimiez mieux vous tenir devant le *Vampire* ou *Barberousse*. Alors, vous qui jugez la société sur les théâtres, vous nous croirez devenus habitans du faubourg du Temple; car ce n'est plus que là que l'on va chercher les nouveautés dont on nous régale.

» — Monsieur, lui dis-je, je rends justice

plus que personne à votre théâtre d'autrefois, et en France.....

» — Oui, je le sais, nos bonnes pièces sont plus généralement connues et louées en France qu'en Espagne. Le cirque des taureaux l'a toujours emporté sur notre théâtre. Nous faisons peu de cas de ce noble plaisir, et le tauréador qui sait enfoncer avec grâce le fer dans le corps de la victime, excitera un enthousiasme que ne feront jamais naître auteurs et acteurs, eussent-ils le génie de Voltaire et le beau talent de Talma. Nous serions embarrassés de vous montrer une édition complète des comédies de Calderon, et c'est à peine si un littérateur pourrait vous nommer toutes celles que Lopè de Vega a composées. Une pièce nouvelle paraît : elle n'est ni sifflée, ni applaudie ; le parterre se garde bien de la juger, et les journalistes seraient bien fâchés de prononcer pour lui ; on ne s'enquiert point du nom de l'auteur ; on sort du spectacle sans en parler ; lui, touche les 100 ou 150 fr. qui lui reviennent pour son ouvrage ; on le joue deux ou trois fois et tout est fini. A l'exception de quelques encouragemens que plusieurs rois donnèrent à quelques bons auteurs de

notre théâtre, cet injuste dédain a été de tous les tems ; et il faut reconnaître quelque fécondité au génie espagnol, quand on lui voit créer, au milieu du dégoût que donne la certitude de ne tirer de son ouvrage ni gloire, ni profit, des pièces aussi estimables que le sont celles que nous possédons.

» — Voilà qui est très-juste, dis-je à mon vieux voisin ; mais je crois qu'il était impossible, en écartant même ces sujets de déclin, de soutenir votre théâtre littéraire au point où il était au dix-septième siècle.

» — Je crois comme vous, me répondit-il, notre système théâtral vicieux. Les tragi-comédies que nous avions adoptées nous ont conduits naturellement au genre bâtard du mélodrame, qui lui-même vieillit : c'est un genre qui s'use facilement. Il n'est pas aisé de tenir long-tems les spectateurs en haleine quand on base leurs plaisirs sur la curiosité, et il était impossible de continuer à faire des pièces avec notre ancienne manie d'aventures et de coups d'épée, et de baser toutes nos comédies sur des qui-pro-quo que l'ancien costume rendait plus vraisemblables. Nos vieux auteurs, dans la peinture de leur

tems, y ont fait entrer trop de son extérieur ; leurs pièces en ont vieilli. Votre Molière a plus cherché le dessous de l'habit : c'est cela qui est de tous les siècles. Nos vieilles comédies ne pourraient, en aucune façon, être jouées sans les costumes indiqués. Habillez Harpagon en Français de 1824!... sous son frac râpé, ce sera toujours l'avare. Voilà justement ce que nos auteurs modernes pouvaient chercher à faire. Déjà Moratin leur a appris, par de savantes esquisses, que les Espagnols pouvaient aussi tenter la comédie de caractère. Votre société, qui change d'usages et de modes à chaque instant, vous donne, de plus qu'à nous, le champ du ridicule à exploiter ; mais croyez qu'il nous restait assez à trouver dans le genre héroïque, qui convient si bien à notre langue majestueuse et sonore, et dans le haut comique, que Molière a rendu si difficile chez vous!

» — Espérons, lui dis-je, qu'un jour..... »

Il secoua la tête. « Vous ne savez pas, répondit-il, ce que disait l'autre jour le magistrat préposé à la surveillance, aux progrès, à l'éclat de notre scène? il demandait sérieusement si l'on ne pouvait pas bien se passer de théâtres à

Madrid. Il paraît qu'on lui a dit *oui*; car, pour les faire fermer plus vite, on vient de les remettre, sur son rapport, au pouvoir des comédiens. C'était un Français, continua-t-il, qui les dirigeait auparavant, et sa direction, qui ne dura que trop peu de tems, paraissait l'aurore de notre résurrection dramatique. »

M. de Grimaldi, chargé des deux théâtres quand la nouvelle de la liberté du roi permit de les rouvrir, était fait pour les tirer du honteux chaos où ils sont enfoncés. Je connais quels étaient ses plans, et je puis dire qu'on ne pouvait aller au succès d'une manière plus noble, plus sûre et plus désintéressée à la fois. Son essai de huit mois, peu avantageux pour lui, nous avait déjà fait faire un pas hors de l'ornière. On reprenait la route des théâtres : c'était déjà beaucoup. Il nous avait rendu l'opéra italien; et un jeune débutant, Charles La Torre, en profitant de ses conseils et de ses leçons, était parvenu à se faire applaudir dans un des rôles que le souvenir de notre célèbre *Maïques* rendait bien difficile.

J'avais déjà entendu vanter ce tragédien, qui vint chercher à Paris des leçons du maître; et

cette réputation, je l'avoue, me trouvait un peu incrédule. Cet acteur jouait hier; allez aujourd'hui au théâtre, et vous me direz s'il est possible qu'un homme d'un talent aussi supérieur que celui qu'on lui accorde ait séjourné long-tems au milieu des acteurs que vous y verrez? Maître de la scène, comment n'a-t-il pas conseillé, formé, guidé, corrigé les sujets appelés à y paraître à côté de lui? Il les maintenait peut-être dans leur détestable routine pour briller davantage. C'était alors une belle dose d'amour-propre. Je voulais interroger mon voisin à ce sujet; la toile se leva pour le troisième acte; il prit son chapeau, me salua et sortit. J'attendis la fin du spectacle en examinant la salle. Elle est plus grande que celle de la *Crux*, et sa construction est assez belle. Les loges, toutes unies et peintes en gris, sont séparées les unes des autres par des cloisons qui les ferment entièrement des deux côtés. Des stalles numérotées garnissent l'orchestre payant : c'est ce qu'on appelle *las lunetas*. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est la loge où les femmes seules peuvent entrer : elle est au fond du théâtre, à la hauteur des premières. Vaste et garnie de bancs placés en

amphithéâtre, elle a un nom qui certainement ne lui a pas été donné par la galanterie espagnole : c'est *la cazuela* (la cage). L'aspect noir et blanc des mantilles qui s'y pressent, les *chuts* répétés que, dans le cours de la pièce, l'on est obligé de diriger de ce côté, me feraient bien dire quelle espèce d'oiseaux semble habiter cette cage, si je ne craignais pas le reproche que tout à l'heure j'adressais à qui a trouvé ce nom de *cazuela*.

Le drame fut suivi d'une farce (*saynete*) qui fut beaucoup mieux jouée que la grande pièce. Je sortis à dix heures, et rentré chez moi, j'écrivis sur mes tablettes, après ces mots : *les théâtres*, ce que Mme de Staël dit quelque part en parlant des Italiens... : « *Bien plus remarquables par ce qu'ils ont été et par ce qu'ils devraient être, que par ce qu'ils sont aujourd'hui.* »

N° XLIII. — 20 *mai* 1824.

# LA PLACE DE LA CEBADA.

*..... Jus summum sæpè summa malicia est.*
TERENT.
Une justice rigoureuse est souvent une grande injustice.

La place de la Cebada est à Madrid ce que la Grève est à Paris ; c'est là que se font les exécutions.

C'est une grande place qu'on trouve en s'acheminant du côté de la porte de Tolède, et en passant par la *plaza mayor* et devant l'église de Saint-Isidore.

Elle est irrégulière, entourée de vilaines maisons et couverte de baraques noires et sales : leurs toits sont garnis de spectateurs ; car sur son plus grand côté, au milieu à peu près, à droite, en arrivant par le chemin que j'ai indi-

qué, vous apercevez deux piliers de bois couronnés par une traverse qui les unit... : c'est la *horca* (la potence) ; on l'a dressée ce matin... Ce matin, des hommes, vêtus de noir, s'en allaient de rue en rue avec une sonnette, et demandaient des aumônes et des prières pour les *pauvres condamnés :* on pend à midi une jeune fille et son amant... La fille était domestique ; elle a volé son maître ; le jeune homme l'a conseillée et aidée dans sa mauvaise action.

Le moindre vol, à Madrid, est puni de la *horca.* Les voleurs, dans ce pays, ont toujours été poursuivis sévèrement. Sous le règne de Ramire (845), on leur arrachait les yeux, et c'est d'après la remise en vigueur de je ne sais plus quelle ordonnance de Charles III qu'à présent on les punit de mort.

Le premier soin d'un gouvernement est d'éloigner, le plus qu'il peut, de la société les causes ordinaires des actions coupables ; quand, malgré ses efforts sans cesse renaissans, ces actions sont commises, il doit, je pense, chercher à faire concourir le coupable, par sa punition, à l'utilité de cette société offensée. On pourrait dire à ceux qui ont fait revivre l'édit dont je

parle : Remédiez d'abord à la misère de ceux que vous gouvernez; inspirez-leur le goût du travail, vous n'aurez plus autant de voleurs à punir; et si vous en infligez, trouvez aussi des peines proportionnées au délit, des peines qui ne privent pas la patrie de bras qui lui peuvent être utiles! Ne sont-ils pas rares chez vous? et ne pouvez-vous pas les employer, sous la surveillance des lois, à défricher, à cultiver vos champs abandonnés? laissez le repentir les féconder! le soc de la charrue anoblit les mains qui le dirigent; pourquoi lui refuseriez-vous aussi le droit de les purifier?

Les condamnés, depuis hier, sont dans la *capilla* (la chapelle); c'est là que, devant un grand crucifix noir, entourés de moines et de prêtres, et déjà chargés des fers qu'ils ne quitteront plus, ils se préparent au fatal moment, et écoutent les prières des morts que les autres prisonniers psalmodient pour eux, non loin de là.

Les amans que l'on exécute aujourd'hui ont obtenu que l'on sanctifiât, avant leur mort, les liens qui depuis long-tems les unissaient. On les a mariés cette nuit : tristes fiancés qui avaient hier les geôliers pour témoins, et qui ont au-

jourd'hui l'échafaud pour lendemain de noces! C'est une lente agonie que la route qu'ils ont à faire pour aller mourir. Il y a un autel dans l'escalier de la prison ; ils s'y arrêtent en descendant, et écoutent la dernière et longue exhortation. Ordinairement ils parlent aux prisonniers : ceux-ci se pressent aux grilles, et se jettent à genoux devant ces coupables déjà réconciliés avec le ciel, et qui, dans un instant, auront satisfait à la justice de la terre.

Deux ânes attendent, dehors, pour les porter au supplice. De grand matin, le jour d'une exécution, des gardes, placés à la porte de Tolède, épient l'arrivée des paysans des environs. Ils viennent ordinairement sur leurs ânes. Les premiers de ces animaux qui se présentent sont saisis, débarrassés de leur charge, et conduits à la prison. Ce n'est que lorsqu'ils ont rempli leur rôle, dans la tragédie qu'on prépare, qu'ils seront libres de s'en aller ; mais auparavant on leur fend une oreille, et on les paie à ceux qui les réclament.

Et déjà les curieux se pressent sur la place de *la Cebada;* des soldats ont déjà fait faire un grand cercle autour de l'échafaud ; et déjà un

gros homme, avec une veste de velours brun et un chapeau qui lui couvre la figure, est sorti de l'église voisine, où il prie depuis ce matin; la foule se fend devant lui. L'horreur, l'effroi lui fraient un long sentier au milieu de la plus forte presse.

« Prends garde, Antonio!

» Christoval, dérange-toi!

» Inès! Inès! fais donc attention...; son manteau t'a déjà touchée deux fois! »

Lui, sans écouter tous ces discours, est arrivé au fatal poteau. Débarrassé de son manteau, de son chapeau, il a déjà franchi le grand escalier du milieu; il regarde tranquillement la corde qu'il déroule de la traverse: « Tout est bien, dit-il en lui-même; ils viendront quand on voudra! » C'est le bourreau.

On vend dans la foule, pour un sou, une feuille sur laquelle sont imprimées les oraisons que les patiens récitent en route. On n'a pas oublié, à la fin, l'énumération des indulgences que des papes ont promises à ceux qui s'uniraient de cœur aux prières des condamnés, et qui les suivraient jusqu'au lieu du supplice. Mais ils

viennent ; on entend le glas d'une grosse sonnette qu'on agite de loin en loin, et le roulement du tambour qui précède les troupes appelées à veiller au maintien de l'ordre.

On voit d'ici la croix de bois qu'on porte devant les patiens, et la file des pénitens qui les précèdent avec des flambeaux de cire verte à la main.

C'est la femme qui vient la première. On est obligé de la soutenir sur sa vile monture, et cependant elle répond avec assez de force *amen* ou *credo* au prêtre qui marche à côté d'elle, et l'exhorte avec feu et à haute voix, en approchant, à chaque pas, un crucifix de son visage. On ne peut l'apercevoir sous le grand bonnet qu'elle porte comme les sœurs de la charité. On voit seulement de grands cheveux noirs qui tombent par derrière sur sa robe de religieuse.

Une dernière confession l'arrête au pied du fatal escalier : cachée sous le manteau du prêtre, elle écoute ses consolations tandis qu'on lui attache les pieds. Quand elle a fini, le bourreau, en la tenant sous les bras, la tire à lui et lui fait monter ainsi l'escalier. Chacune de ses

marches, qu'elle ne franchit point sans douleur, est sous l'invocation d'un saint ou d'une sainte. Le prêtre qui la suit lui dit leurs noms qu'elle répète à haute voix. On s'arrête quand on est arrivé à la hauteur de la traverse. La patiente, assise sur l'avant-dernière marche, a la tête entre les jambes de l'exécuteur, placé sur le dernier degré.

Il passe autour de son cou la corde fatale. Sa coiffure est tombée. Ses longs cheveux couvrent encore sa figure. Elle les écarte avec ses mains attachées... Elle est jeune et belle.

Elle regarde le peuple d'un œil calme. Elle recommence l'aveu de sa faute, et témoigne de nouveau son repentir.

« Me pardonnez-vous, et prierez-vous pour moi? » dit-elle d'une voix élevée.

Et le peuple : « Oui! oui! pardon et prières pour la coupable repentante! »

Le prêtre commence le *credo*, elle le répète.

« Allez à la gloire éternelle! » dit-il tout à coup en l'interrompant.

Le bourreau a fait un mouvement qui l'éloigne de l'escalier. Il entraîne avec lui la coupable.

Tous deux tombent et tournent dans l'espace qui sépare les deux poteaux..... Il reste encore un instant sur ses épaules tandis que ses valets la tirent par les pieds; il saute par terre quand c'est fini.

J'avais poussé mes observations assez loin. Je m'empressai de quitter le théâtre de cette scène que j'ai bien fidèlement décrite. L'autre coupable attendait non loin de là, entouré d'un cortége semblable à l'autre. Il était vêtu d'une espèce de surplis blanc, et avait la tête couverte d'une calotte grise. Sa pâleur était horrible, et cependant je ne sais quel sourire résigné parut sur ses lèvres quand il entendit la cloche qui se mit à sonner les derniers momens de sa maîtresse. Il se baissa à l'oreille de celui qui l'assistait : « Vous y serez tout à l'heure avec elle, » dit le moine en répondant aux mots qu'il lui avait confiés.

Ce soir, les membres de la confrérie qui accompagne et assiste les condamnés à leurs derniers momens, viendront avec pompe détacher leurs corps du gibet. Placés dans des cercueils et suivis d'un grand nombre de flambeaux, ils

seront transportés dans l'église voisine, où ils attendront, au milieu des prières, le moment de la sépulture.

Et le gros homme vêtu de velours brun, après s'être agenouillé tranquillement dans quelque église détournée, ira ramasser les deux pièces d'or que le trésorier de la justice lui jette en détournant la tête, et il dira, en disparaissant : « Voilà une bonne journée! »

N° XLIV. — 1er *juin* 1824.

# LES MODES.

—

L'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations : les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affectation ou le calcul; mais tout ce qui est naturel est varié. C'est donc un petit plaisir au moins pour les yeux, que la diversité des costumes : elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Mad de Staël.

## TROISIÈME LETTRE A MADAME E. DE T.

Vous souriez, Madame, à l'intitulé de ma lettre : les modes ! voilà un titre à réveiller votre curiosité; et je parie que la première question qu'elle va m'adresser sera pour savoir si elles changent aussi souvent en Espagne qu'en France. Non, Madame; et voilà ce que disent les maris d'ici pour excuser, aux yeux de leurs femmes, et maintenir cet état stationnaire : Pres-

que toutes les modes nouvelles semblent vilaines. Les yeux ont besoin de s'y habituer pour leur trouver des charmes, et détruire, en changeant brusquement, l'effet qu'elles allaient produire : c'est nous préparer, mal à propos, au nouveau travail, qui sera aussi sans résultat, et qui ne peut manquer de vous être préjudiciable.

Qu'en dites-vous, Madame? N'est-ce pas là une paresse bien digne d'un peuple du Midi?

Pour lui le mot travail est une inquiétude;
Il hait le mouvement; le fuir est son étude;
Si bien qu'il troquerait, je crois,
La beauté changeant quelquefois
Pour une laideur d'habitude.

Les femmes, à Madrid, se conforment à cette disposition. Vous les voyez toujours avec le même costume, la même couleur, et je vous assure qu'on a le tems de saisir le joli côté de leurs modes. C'est ce qui fait que j'ai pris cette étude à loisir, et de l'année que j'ai passée à Madrid,

A bien connaître leur coiffure
J'ai consacré six mois entiers;
Et six autres mois à leurs pieds,
Pour..... étudier leur chaussure.

Puisque nous y sommes, commençons par là. Elle est toujours d'une élégance, d'une propreté recherchées. Si, dans une église, dans une promenade, vous ne regardiez que les pieds, vous auriez de la peine, Madame, à distinguer les élégantes des femmes du peuple. On est tout étonné de la blancheur, de la finesse des bas, de la forme mignonne et de la couleur recherchée des souliers qui paraissent sous leurs basquines, et jurent avec leur toile ou leur laine communes. Ce soin, cette recherche vraiment remarquables annoncent toute l'estime qu'on fait, à Madrid, d'un joli pied...

On parait autrefois les augures de fleurs,
Et jolis pieds, dit-on, sont augures flatteurs.
Les vôtres sont petits; on le voit sans obstacle;
Qu'annoncent-ils? Parlez! à peine je comprends.
Quand voulez-vous de cet oracle
Me faire pénétrer le sens?

La basquine, Madame, est une espèce de jupe en soie ou satin noir. Elle est courte, et tombe autour d'elles, sans plis, grâce à des plombs qu'on dissimule sous les franges qui ordinairement servent de garniture. Ces robes montent très-haut; la taille se voit à peine; les manches sont lon-

gues, et l'œil cherche en vain à découvrir sous la soie du fichu et sous les plis de la mantille qu'elles rapprochent sous le menton, ces doux contours que, dans d'autres pays, l'on dessine d'une façon si prononcée. C'est la même raison, Madame, qui leur fait découvrir leurs pieds et voiler si scrupuleusement leur gorge... ; les uns sont bons à montrer, l'autre, à quelques exceptions près, ne peut que gagner à être devinée... Vous savez qu'en pareil cas l'imagination est toujours au delà de la réalité.

D'après cette observation,
En les peignant, on peut, je pense,
A leurs pieds placer l'espérance,
Mettre plus haut l'illusion.

Puisque je vous ai déjà parlé de la mantille, j'ajouterai que c'est la pièce la plus importante, la plus indispensable d'une toilette espagnole. Les femmes qui l'ont conservée dans la pureté des anciens jours, et ce sont celles d'une condition inférieure, la portent, comme la basquine, en étoffe de soie, ample, et tombant jusqu'à la ceinture. Les dames l'ont beaucoup raccourcie. Elle n'est plus maintenant sur leur tête qu'un

voile élégant en mousseline ou en blonde noire très-fine. Elle se partage élégamment au dessus des boucles d'ébène qui s'arrondissent sur leurs fronts. Une rose naturelle, placée avec beaucoup de grâce dans leurs cheveux, s'aperçoit presque toujours au milieu de ses plis que ses feuilles semblent écarter, ou sous le tissu aérien, qui, sans cacher ses charmes, noircit seulement leur incarnat.

Au sein de la noble Ibérie,
Qu'un voyageur est bien placé,
Quand sa triste philosophie,
De la grandeur évanouie
Rappelant le spectre effacé,
S'amuse des contrastes sombres !
Sous les haillons il voit l'orgueil,
L'héroïsme sur des décombres,
Les fleurs sous des voiles de deuil.

Les femmes portent aussi des mantilles blanches. Les unes et les autres ne descendent, depuis la réforme, que jusqu'aux coudes. Des bras nus, des tailles qui ont retrouvé leur finesse naturelle, grâce à des corsages bien taillés, se voient maintenant dans les promenades et les salons; ils annoncent qu'un goût moderne a corrigé ce que l'ancienne jupe avait de maussade et

de peu seyant, et témoignent du triomphe de la robe sur la basquine. Ce changement est tout à la gloire de la France.

Avec le fer de nos drapeaux,
Si Mars l'inscrit auprès du nom de nos héros,
Aux colonnes d'Hercule, au front des Pyramides,
La Mode, en lettres moins solides,
Partout la grave aussi, mais avec des ciseaux.

Ce sont, sans contredit, les anciens ajustemens espagnols rajeunis par les modes françaises, qui, ici, conviennent le mieux aux femmes. Leur dire de s'y tenir est le meilleur conseil qu'on ait à leur donner, surtout quand on a vu le peu d'effet qu'elles produisent avec des modes toutes françaises. Elles perdraient trop, surtout, à quitter la mantille pour prendre vos coiffures : leur teint est assez brun sans y joindre encore les ombres de l'enfoncement de vos immenses chapeaux. Leurs traits sont très-prononcés, le jeu de leur physionomie très-piquant. Ils peuvent se passer du vague et du mystère, et l'on ne peut trop tôt les voir éclairés par le grand jour.

Il n'y a, je crois, qu'un magasin de modes à Madrid. Il est tenu par une Parisienne, dans la rue de la Montera, et ne le cède point en élégance aux boutiques de Paris. En passant par

là, on aperçoit les jeunes filles qui, jolies et riantes, prennent des leçons de bon goût dans son sanctuaire le plus fréquenté ; les rubans, les étoffes les plus nouvelles, les fleurs et les chapeaux du meilleur goût sont suspendus et entrelacés avec grâce autour des croisées. On se croirait dans la rue Vivienne, si l'on n'apercevait point une vierge dans le fond ; oui, Madame, une vierge en peinture.

A votre modiste, demain,
Contez ce fait ! Elle, d'un ton malin,
Vous répondra : « C'est, je crois, très-commode
D'en rencontrer en magasin ;
Mais, chez nous, ce n'est pas la *mode*. »

L'éventail est toujours entre les mains des femmes de Madrid. A l'église, dans un salon, à la promenade, elles l'ouvrent, le ferment, l'agitent avec une adresse et une vivacité toutes particulières. Elles lui demandent la fraîcheur, et savent, en revanche, lui donner, Madame, une grâce qu'on ne peut peindre, et une expression, c'est bien le mot à employer, qu'il est difficile de se figurer.

L'éventail est ici l'arme de la beauté ;
C'est un télégraphe inventé
Pour faire parler son délire.....

A le voir dans ses mains vivement agité,
On dirait que l'Amour adresse avec gaîté,
Avec les ailes du Zéphire,
Des signaux à la Volupté.

Voici, Madame, ce que j'avais à vous dire des modes d'Espagne. Il est fâcheux qu'elles ne soient pas aussi changeantes qu'à Paris : une folie générale ressemble si bien à la raison, et *c'est partout la même chose* est une réponse si facile à faire à la sagesse et à l'économie grondeuses! vous avez heureusement bien d'autres moyens de les faire taire. Quant à moi, je ne vous en dirai pas moins :

Laissez la mode aux papillons
Emprunter son aile légère!
Nous changeons : changez pour nous plaire,
Mais ne changez que de chiffons!
Ce matin, de la Bayadère,
Sous ce schall qui tombe à longs plis,
Portez aux jardins de Paris
L'image vive et séduisante!
Ce soir, sous la gaze éclatante
D'un turban aux nœuds arrondis,
Vous nous ferez croire aux houris,
Et bientôt l'écharpe flottante
Nous rendra la naïve amante
Des servans d'amour de jadis.
De quelque étoffe romantique
Sentant l'Ecosse et ses forêts,

Aujourd'hui parez vos attraits,
Et, demain, montrez-vous classique
Sous un cachemire français!
La raison, en vain, vous accuse
De changer ainsi tous les jours :
Grâces à ces nouveaux atours,
Vous plairez..... vous plaisez toujours.....
Avez-vous besoin d'autre excuse?

N° XLV. — 5 *juin* 1824.

# L'ÉVENTAIL.

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
J'aurai soin, près de vous, d'amener les Zéphyrs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.
*Vers attribués au comte de Provence.*

J'ai trouvé ce matin un éventail, un joli éventail sur l'un des bancs du Prado.

Tout humide de rosée, il était resté là pendant la nuit ; et la poussière qui couvrait encore ses légères peintures, annonçait qu'on ne l'avait oublié qu'après une longue promenade du soir.

Il y avait, sur le banc où j'ai trouvé le joli éventail, une rose effeuillée, et sur le sable, en bas ; les jolies traces de deux jolis *petits* pieds qui ne s'étaient pas toujours tenus rapprochés.

Parions que ces bottes légères qui ont laissé leur empreinte à côté, oui, tout à côté, viennent

de France! On devine aussi les éperons qui les accompagnaient; et ce léger sillon indique une arme traînante derrière eux.

Bon Dieu! si j'avais la tête épique, je consacrerais un chant tout entier à la description du joli éventail que j'ai trouvé sur le banc du Prado!

C'est ce qu'Homère fit pour le bouclier d'Achille. L'éventail est l'arme des doux combats. Arme terrible quand elle attaque, elle est bien fragile quand elle défend. L'amour vainqueur la joint presque toujours à ses trophées. Oh! qui chantera dignement l'éventail!

Zéphire, en caressant doucement le luth d'Erato, Zéphire seul pourrait chanter l'éventail; mais avant, il faudrait qu'il le vît entre les mains des enchanteresses du Prado.

Dis-moi, joli éventail, les doux sourires, les subites rougeurs que tu aidas à voiler! Entretiens-moi des noirs cheveux, des lèvres riantes, des joues arrondies, des longues paupières que ton souffle allait caresser sous l'élégante mantille!

Conte-moi, pauvre abandonnée, quels doigts jolis, impatiens, t'ouvraient et te fermaient brusquement quand l'heure sonnait, et qu'il n'arrivait pas!

Hier, peut-être, t'élevant et retombant sur une blanche main, tu indiquas le moment du rendez-vous attendu, du rendez-vous où l'on t'a oublié!

Tu ne méritais pas cet abandon! Un habile pinceau avait tracé sur ton papier embaumé la naissance de l'Amour; il sortait d'un nid de tourterelles, si timide, si faible, si tremblant, que c'était pitié de le voir. Il ressemblait si bien à l'Innocence, que la Sagesse l'accueillait en souriant; et pourtant le petit garçon était déjà tout près d'un buisson de roses qui cachait ses armes redoutables.

Quand je pense à cette rose effeuillée, à ces traces sur le sable! pauvre éventail, il était tems de te perdre, ou du moins de changer ta peinture! Celle qui t'a délaissé sait peut-être d'hier soir que cet enfant, dont tu lui offrais les traits, n'est point l'Innocence!

Je sais qui a oublié ce joli éventail sur le banc du Prado. La voilà qui passe, dans la fraîcheur et la beauté de ses seize ans. Ses pieds sont aussi petits que ceux dont j'ai épié la trace sur le sable! Elle a encore une rose dans ses noirs cheveux. Sera-t-elle effeuillée ce soir? Heureux Léon! il la suit; elle le regarde avec sourire et

rougeur. C'est elle! Elle vient d'ouvrir son éventail.; il est tout neuf. Bien! l'Amour est peint en grand sur celui-là, et la Sagesse pleure; on ne pouvait mieux choisir!

Gentille Helena, si tu perds encore cet éventail, j'en ai vu un autre dans les magasins brillans de la rue *del Carmen*. On y a peint l'Inconstance et une autre déesse qui se chargent de venger la Sagesse. Gentille Helena, puisses-tu ne jamais dire : « C'est celui-là qu'il me faut! »

N° XLVI. — 10 *juin* 1824.

# LES PROMENADES.

*A aquel hombre le tomaba a tiempos la locura.*
*Don Quijote.*

C'est un malheureux qui de tems en tems a des accès de folie.

« Pourquoi ne viens-tu plus au Prado? Dans tous ces chuchotemens des jeunes beautés qui passent en cherchant à attirer les regards, je n'ai plus entendu le doux son de ta voix. Le froissement du satin de ta noire basquine n'est point venu jusqu'à mon oreille, et le bruit de ton éventail brusquement fermé n'a plus été pour moi un signal d'amour.

» Il faudrait me dire, Pâbla, si tu es fâchée! j'achèterais des roses pour tes cheveux, des roses que de vieilles femmes, assises près de leur panier au coin des rues, tiennent toutes fraîches,

et tout humides, et qu'elles offrent au jeune homme qui court comme si l'heure du rendez-vous le pressait, et qui regarde de loin si au balcon a flotté le signal du départ d'une surveillante incommode!

» Je te verrai peut-être passer parmi toutes ces femmes au long voile noir qui marchent avec tant de grâce et de légèreté! Les étrangers, au casque brillant et aux sabres qui traînent sur la poussière, séduits par un coup d'œil agaçant, vantent tout haut leur tournure. Ils ne parleraient que de la tienne si tu y étais; ne viens point : je veux être le seul à m'en apercevoir.

» Il y a pourtant bien du tems que je ne t'ai vue! Oui, j'ai compté huit bouquets que j'ai achetés huit dimanches de suite pour te les offrir, et qui sont restés tout fanés parce que je ne sais plus où te trouver, et que la vieille femme que j'ai toujours vue avec toi dit, quand je veux frapper à ta porte : « O Lorenzo! pauvre Lorenzo! ce n'est plus ici que demeure Pabla! »

» Pabla, n'aimerais-tu plus la belle promenade du Prado? Où trouveras-tu pourtant de plus beaux arbres? Dans quelles allées plus larges veux-tu voir la foule presser ses pas? De

chaque côté j'ai compté quatre rangées d'arbres, et au milieu s'étendent le salon que parcourent les piétons, et la route que suivent les chevaux et les voitures!

» T'en souviens-tu? nous admirions ensemble le tableau vivant qu'offraient ces lieux quand l'air était rafraîchi par leurs belles fontaines, par les souffles du soir, et que le soleil couchant rougissait parmi les arbres, les nombreuses, les hautes colonnes du palais neuf.

» Le vois-tu? le voilà qui bondit, qui s'anime le noir andalou, qui ne fait point voler de poussière de la terre longuement arrosée; le jeune cavalier joue avec ses rênes brillantes; il ralentit son essor; il regarde si quelque promeneuse, de loin, ne le suit point des yeux, ou il part comme l'éclair; car, à l'aspect d'un rival qui suit cette mantille blanche trop connue, un mouvement d'impatience a rapproché l'éperon des flancs du coursier qui écume.

» La voiture moderne, bruyante, légère, roule et passe à côté du lourd carrosse d'autrefois; elle le devance, et le cocher, laissé en arrière, s'animant sous sa livrée décolorée par

le tems, fait sortir un instant ses tranquilles mules de leur calme presque toujours respecté.

» Les bancs, les chaises sont occupés. Des enfans courent en présentant du feu aux fumeurs qui tirent leur étui à cigares ; le marchand d'eau promène ses verres et sa cruche de terre, souvent vidée, parmi les groupes assis ; et le pauvre, la main étendue, vient savoir si cet instant de calme et de repos ne sera pas favorable à la charité. Que l'aspect de ces hommes heureux qui passent dans la joie et dans toute l'ostentation de la fortune, vous fasse jeter un regard de compassion sur celui qui a besoin, pour avoir du pain, d'étaler ses haillons !

» Les contrastes sont brusques chez nous ; mais il y en a peu dans les hommes et le ciel. La guerre et les révolutions en ont mis dans les choses et les lieux. Les palais sont entourés de ruines, et le plaisir, dans ses danses, peut regarder s'il ne heurtera pas la butte de quelque tombeau. Le théâtre de nos fêtes l'a été de nos désastres, et le féroce étranger n'a point épargné à nos promenades un souvenir de deuil. Les voilà riantes, joyeuses, parées, les belles, les jeunes

belles de Madrid ! Vous tressaillez ; car leurs longs voiles, enlevés par le vent, ont glissé un toucher délicieux sur vos mains et vos joues : elles s'en vont ; elles reviennent avec un sourire séduisant et des fleurs dans leurs noirs cheveux. Un sourire et des fleurs ! De l'autre côté de la promenade, il y a quelques cyprès autour d'un monument funèbre qu'on n'achève pas, et des veuves, des vieillards y pleurent quand revient le troisième jour de mai !

» Je le vois bien, tu seras allée au Retiro, et j'irai au Retiro pour te voir. Je suivrai l'avenue qui conduit à la porte d'Alcala, qui s'élève comme un superbe arc de triomphe. Cette grille, à droite, est la grille du Retiro. La poussière s'élève sous les pas de la foule qui rentre ; les voitures se croisent avec leurs mules, leurs sonnettes et leurs conducteurs qui courent devant elles ; et le soldat, assis devant la caserne à gauche, entend des femmes, des hommes qui, en passant, parlent des sept chevaux que le second taureau a mis hors de combat. Il est déjà tard ; la course est finie, et c'est l'heure où de pauvres gens se pressent à la porte de la boucherie du cirque pour emporter à bon marché,

un morceau de l'un des six taureaux que l'on a tués dans la soirée.

» ..... J'ai vu, sans te trouver, les allées, les fraîches allées du Retiro : l'herbe est épaisse sous les arbres ; et le dimanche, des bonnes, des enfans viennent s'y asseoir, et visiter le panier que la mère de famille prépara pour les plaisirs du soir.

» La jeune fille, en passant près de sa mère, regarde dans l'épaisseur de ces bois fleuris ; et je ne sais quelles vagues pensées l'agitent à l'aspect de cette verdure, de cet ombrage si rares à Madrid ! l'arbre de Judée et les lilas forment des touffes impénétrables à la vue : sous leurs feuilles, sous leurs fleurs qui s'élèvent comme des panaches de fête, et qui tombent comme des guirlandes de deuil, jeune fille, ce sont sans doute les esprits, les esprits légers des bois et des nuits qui sont venus fouler, avec de doux soupirs, l'herbe touffue du jardin, du joli jardin du Retiro !

» Il serait doux, ma Pabla, d'errer avec toi sous ces arbres et de sentir ton bras s'appuyer sur mon bras. Les allées sont solitaires, et le murmure pieux des cloches de Madrid vous arrive

au milieu du bruissement du vent dans les arbres. Nous avons fait quelquefois de ces promenades quand tu étais pâle et faible, et quand tu me montrais, avec un sourire triste, des feuilles jaunies que le vent avait secouées sur tes cheveux. Reviens maintenant que voici les beaux jours! Ne veux-tu plus t'asseoir sur les pierres qui bordent le petit lac du Retiro? C'est un plaisir de voir les oiseaux blancs qu'on nourrit pour animer ses ondes; leur troupe bruyante les sillonne. Ils accourent en poussant de grands cris; ils viennent demander le pain que des enfans leur jettent, en riant de leurs débats et de leur gloutonnerie.

» J'ai vu quelquefois des barques brillantes et pavoisées sortir de ce pavillon élégant qui s'élève, en face, sur l'autre bord. Elles naviguent au son d'une douce musique, et la foule, accourue, fait entendre de longs *vivat;* car c'est la reine, cette jeune femme en blanc qui se tient debout, à la poupe, et qui répond aux saluts des promeneurs. »

Il continua sa promenade; il passa devant l'emplacement qu'occupait l'ancien palais. Les restes d'un parterre qui s'étend de ce côté vous font deviner sa principale façade. C'est l'endroit

le plus triste du Retiro. Les jardins réservés pour le roi sont arides et sans ombrages. On les a embellis de quelques fabriques assez élégantes ; mais ce qu'il y a de mieux dans tous ces ornemens, c'est la statue équestre de Philippe IV ; elle s'élève au milieu du jardin, et l'on s'afflige de voir ce beau morceau relégué là, loin de Madrid... Il serait si bien sur l'une des places de cette belle ville !

De toutes les promenades, c'est celle du Retiro que je préfère. Le soir, j'aimais à suivre, tout seul, sa grande allée jusqu'à la fontaine neuve qui s'élève à son extrémité. En passant devant les restes d'une redoute que construisirent les Français dans la dernière guerre, je descendais devant le couvent d'Atotcha. Le soleil faisait briller ses vitraux ; on apercevait sous ses arcades déjà sombres la robe blanche de quelques-uns de ses moines ; et l'on entendait souvent sortir de sa chapelle les chants et les sons de l'orgue du soir.

Notre-Dame d'Atotcha est en grande vénération dans tout Madrid. Le roi, tous les dimanches après dîner, se rend dans cette église avec sa famille, et le nombre des fidèles qui y

vont prier est considérable. C'est à la Vierge d'Atotcha que s'adressent, dans leurs vœux, les souffrans, les malades ou leur famille... On m'a montré, aux pieds de son autel, une pauvre mère qui venait tous les jours prier pour la guérison de son fils. Il n'avait plus sa raison, et quand il pouvait échapper à la surveillance des siens, il partait pour chercher celle qu'il avait aimée. Après de longues courses dans les lieux où jadis il l'avait vue, il allait s'asseoir à la porte d'un cimetière, hors de la ville; et quand on venait le chercher, il disait : « Allons-nous-en... ; je sais maintenant où je dois trouver Pabla! »

N° XLVII. — 25 *juin* 1824.

# HISTOIRE DU BEAU FLORESTAN.

—

J'aime ces grands coups d'épée.
Madame de Sévigné.

J'avouerai à ma honte que je ne haïssais pas non plus ces productions, malgré les extravagances dont elles sont tissues.
Lesage, *Gil-Blas*.

L'Espagne est la patrie des romans de chevalerie. C'est d'Espagne que sont sortis ces Amadis, ces Esplandian, ces Palmerin, ces Lisvart, ces Tyrant-le-Blanc, et tous ces héros imaginaires dont les *grands coups d'épée* eurent tant de succès dans l'Europe lisante. La visite de la bibliothèque de don Quichotte prouve qu'ils étaient nombreux du tems de Cervantes. Leurs rangs ne se sont guère augmentés depuis. Le dernier venu, après les avoir tous abattus, a fermé la lice d'une main

triomphante. Sur les débris de leurs écus, de leurs bannières et de leurs galantes écharpes, il a planté *l'armet de Membrin*, les *ailes du moulin à vent*, le *bissac de Sancho*, et ce bizarre trophée jette un éternel ridicule sur ces figures gigantesques, et pourtant aimables, qui si longtems charmèrent le foyer de nos antiques manoirs.

Quant à moi, j'y ai regret, et j'avoue franchement que je ne pris d'abord tant de plaisir à la lecture du roman fameux que par les souvenirs et les noms de la table ronde et des pairs de Charlemagne qui s'y pressent à chaque page..... Quel génie merveilleux que celui de Cervantes! il embellit sa satire de tout ce qu'il y a d'attachant et de poétique dans ce qu'elle attaque; celui qu'il livre aux moqueries du lecteur fait aimer ses rêveries et pardonner ses extravagances; et, avec toutes ces concessions, l'admirable auteur, resté maître du champ de bataille, est arrivé à son but.

Ce serait se livrer, pieds et poings liés, au ridicule, que de tenter, de nos jours, un roman de chevalerie. Je vous demande un peu qui s'occuperait de *Trébizonde*, de *l'île verte* et de la *fée*

*Urgande !* Nous ne voulons plus d'autre *enchanteur* que celui qui nous conduit sur les lacs, au milieu des rochers et parmi les vieux clans de l'Ecosse. Il s'agit bien maintenant de pays imaginaires et de héros fabuleux : des noms et des caractères *historiques*, une *couleur historique*, voilà ce qu'il faut au lecteur de romans... Hélas! ce que nous avons vu de l'histoire en réalité n'est-il pas assez triste pour que nous la laissions un peu de côté dans nos mensonges ?

Quoi qu'il en soit, j'ai suivi la mode en rajeunissant le petit conte que j'offre aujourd'hui à mes lecteurs. On n'y trouvera ni géans, ni enchanteurs ; mais j'ai tâché d'y mettre quelques détails de mœurs et de localité qui fassent reconnaître l'époque et le théâtre que j'ai choisis. J'ai pris cet épisode, je dois le dire, dans un énorme roman inconnu aujourd'hui, in-folio délabré qui peut-être fit le saut par la fenêtre du cabinet de don Quichotte, quand le sévère curé jugea les lectures de son ami... Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? je l'ai trouvé noir de fumée et de poussière, dans un village de la Manche, chez un barbier, et tout m'engage à croire que ce barbier descend en droite ligne de maître Nicolas.

Le règne de Silo fut une époque fatale pour la foi des chrétiens d'Espagne échappés au joug des Sarrasins. Les fureurs, les persécutions des premiers vainqueurs avaient fait des héros des compagnons de Pélage et d'Alphonse; la douceur, la modération d'Abdérame, qui venait d'arracher la péninsule au sabre des califes, changèrent ce zèle et cet enthousiasme en une tiédeur, en une indifférence déplorables.

Tranquille dans Oviédo, le faible successeur d'Aurèle oubliait, dans le sommeil d'une paix achetée, les exemples, les sermens et les projets de vengeance que ses devanciers lui avaient légués avec le trône. Aucune parole d'indépendance et de gloire ne sortait de cette arche de salut, et l'autel, déshonoré par d'indignes ministres, l'autel, cet autre trône qui, de tout tems, domina l'Espagne, imitait ce trop honteux silence. Ces montagnards, qui s'indignaient jadis au nom seul de l'infidèle, abandonnaient sans répugnance leurs rochers, où ils se cachèrent si longtems avec la misère, mais aussi avec la croix et la liberté! Ils venaient sans remords partager le luxe, les richesses et les plaisirs qui régnaient dans les cités asservies. Les vainqueurs et les

vaincus se rapprochèrent par de fréquens mariages, et des prêtres ignorans et dissolus célébraient, avec des cérémonies bizarres prises dans l'église et dans la mosquée, ces unions réprouvées.

Cet oubli de Dieu et de la patrie ne fut pourtant point général. Il y avait encore dans les montagnes quelques-unes de ces bonnes épées espagnoles qui s'indignaient d'un repos si dangereux, et plus d'une voix pure s'élevait encore auprès du tabernacle des aïeux pour demander à Dieu l'extermination des tentateurs et le retour des égarés.

Dans sa tour construite sur la pointe d'un rocher des Asturies, le comte Théodfred était un de ces vieux chrétiens qui, le rouge sur la figure, détournaient avec horreur les yeux de leurs frères, pour qui vivre infâmes était encore vivre. Adosinde, sa jeune épouse, qui ne savait point haïr, se contentait de prier Notre-Dame *del Pilar*, et monseigneur saint Jacques d'annoncer la fin de ce règne de scandales et d'erreurs. Le soir, en travaillant à quelque ajustement pour le comte, elle chantait la longue romance qui apprend comment Florinde perdit sa fleur, Ro

drigue sa vertu, l'Espagne sa liberté. Dans ses chants, elle disait aussi les malheurs et l'hymen d'Egilone, la bataille de Guadalette et les triomphes de Pélage et d'Alphonse. Le comte, en écoutant, sa tête appuyée sur sa main, le récit de ces glorieux dangers qu'il avait partagés, oubliait un instant les ennuis et la honte de la paix présente. Une étincelle martiale de son ancien feu brillait alors dans le regard qu'il jetait sur ses armes suspendues au pilier du gothique réduit; mais il retrouvait bientôt son abattement et ses sombres rêveries, car il songeait que ces sandales, auxquelles son épouse, en chantant, attachait de solides courroies, ne fouleraient point le chemin qui conduit à l'étranger et à la vengeance, mais qu'elles suivraient seulement le sentier que, le matin, le chasseur prend en sifflant.

C'était assez du jour et du soir pour prier, pour s'indigner et pour chanter les exploits des guerriers fidèles; la nuit amenait l'amour et les douces consolations dans le manoir du comte, et, après un an de mariage, la chaste Adosinde mit au monde le plus beau des enfans. On lui donna le nom de Florestan... Il était frais comme

les roses : il arrivait avec leur joli mois ; on ne pouvait mieux le nommer. « C'est un ennemi de plus pour les Sarrasins et leurs lâches partisans, dit Théodfred en le couchant dans son écu et sans songer aux fleurs. » Quant à la jeune mère, pour la première fois elle souhaita, mais tout bas, que la paix durât long-tems encore.

Ce jour fut une fête pour les habitans de la tour. Les hommes d'armes et les vassaux furent admis, le soir, dans la grande salle qui occupait tout l'étage supérieur ; et là, le trépignement des danseurs, le roulement des castagnettes, le murmure des guitares, en s'unissant aux vœux bruyans que tous les assistans faisaient pour le nouveau-né, eussent pu long-tems troubler le repos de la comtesse, si un orage violent n'était venu troubler la joyeuse soirée du baptême.

« Triste présage ! dirent-ils en cessant leurs danses... » Et plus vif que la pâle clarté des lampes, le feu des éclairs pénétrait par les meurtrières des vieux murs, et faisait étinceler les armures qui les garnissaient.

On frappa un grand coup à la porte. Une voix perçante s'éleva dehors. « Mateyma ! » dit-

elle. « Mateyma! » répétèrent tous les assistans avec effroi.

Elle avait sans doute été apportée par l'orage; elle venait faire l'horoscope du beau Florestan. On y tenait beaucoup dans ce tems-là, et c'était une opération qui ne pouvait mieux être faite que par les bohémiens. Ils parcouraient déjà l'Espagne; et Mateyma, qui souvent paraissait dans les montagnes à la tête d'une bande de ces habiles aventuriers, y jouissait d'une grande réputation.

« Je suis de toutes les fêtes, dit la bohémienne en entrant dans la salle d'armes, car le comte lui avait fait ouvrir la porte. Hier, je me suis enivrée des parfums de l'Arabie et des délices du sérail; aujourd'hui ce sont les chrétiens, tristes et sévères comme leur armure de fer, qui m'invitent à partager leur ail et leurs pimens..... Beau régal vraiment! N'importe, continua-t-elle en s'adressant au comte, je te dirai la bonne ou la mauvaise fortune de l'enfant qui t'est né, et tu me donneras, de la main gauche, une poule noire et le voile sous lequel on l'a porté à l'église... Voilà tout ce que je demande; l'orage sera passé quand j'aurai fini, et je m'en irai rejoindre mes

gens, qui ont trouvé pour la nuit la plus belle des cavernes, au pied de ce rocher. »

Le comte était attaché aux usages de son pays, raisonnables ou ridicules; aussi n'eut-il garde de rejeter cette proposition. Il introduisit l'étrangère dans la chambre où se trouvaient la jeune mère et son enfant; et tout le monde attendit silencieusement la fin de la consultation. La porte s'était fermée; elle s'ouvrit pour laisser passer les objets qui devaient servir aux travaux magiques de Matcyma. Un bassin de cuivre, au milieu duquel on avait couché la poule qu'elle avait demandée, un bouquet de fleurs de sureau cueillies dans le cimetière, et des cierges qu'on avait allumés à la lampe de la chapelle, attirèrent, en passant, les regards curieux des assistans.

Les mystères commencèrent loin des profanes. Au milieu des roulemens de l'orage qui s'éloignait, on entendit les bizarres évocations de la sorcière, et, après un long silence, la voix du comte en colère : « Sors d'ici, disait-il en reconduisant la bohémienne, qui souriait d'un rire moqueur en traversant la salle et la foule des vassaux consternés, sors d'ici et bénis la loi d'hospitalité respectée dans la demeure de tout

noble Goth! Sans elle j'aurais payé autrement que d'une poule noire tes insolentes prédictions! — Sire comte, lui répondit l'étrangère avant de quitter la tour, tu te fâches? est-ce raison? Ce serait folie, je pense, de briser le miroir qui retracerait la laideur de ton fils, si Osiris te l'avait donné laid. Mes paroles sont le miroir où sont venus se retracer les bizarres événemens qui attendent l'héritier de cette magnifique demeure. Fais-en ton profit, cherche à les prévenir, et souviens-toi, je le répète devant tous les gens invités à tes fêtes, pour qu'ils rendent un jour témoignage de l'esprit prophétique de Mateyma; souviens-toi *qu'avant vingt ans Florestan aura changé de sexe, qu'il saura comment on porte le turban, le turban vert des vainqueurs de l'Espagne*..... Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle en remarquant la douleur des fidèles vassaux de Théodfred, *un jour, sur le point de se battre contre lui-même, il sera tué par un traître, et après sa mort il tirera l'épée contre ce qu'il aura de plus cher au monde!...* »

Le comte n'avait point entendu la répétition de ce bizarre horoscope. Sombre et soucieux, il était rentré brusquement auprès de son épouse...

« Le turban, le turban, répétait-il en mettant la main sur la croix de son armure, j'aimerais mieux l'étouffer de mes propres mains! »

Quand Florestan put se passer des soins maternels, il fut remis entre les mains du fidèle Vilfide. Cet écuyer du comte était chargé par son maître de conduire l'enfant dans l'asile que la Vierge sainte elle-même avait pris la peine de venir indiquer à la mère éplorée, dans la nuit qui suivit la prédiction de la bohémienne.

Malgré ces ordres sacrés, malgré le désir qu'elle a de voir son fils chéri éviter les malheurs annoncés, qui pourrait peindre la douleur de la tendre Adosinde quand le moment de la séparation fut venu? Trois fois elle le pressa sur son cœur, trois fois ses larmes couvrirent les joues du pauvre enfant, qui lui souriait et lui tendait ses petits bras; elle lui cria trois fois adieu, quand du plus haut de la tour elle perdit de vue, dans les détours des rochers, l'écuyer qui emportait loin d'elle l'objet de sa tendresse et de ses regrets.

C'était au vieux Meliatir, au bon ermite des bois, que Vilfide portait le précieux dépôt dont il était chargé. Le solitaire était instruit de sa

prochaine arrivée : il prit le beau Florestan dans ses bras et l'embrassa... Qu'il était fier de la marque de confiance que lui donnait son seigneur et maître ! Meliatir avait été l'écuyer du comte ; bien long-tems portant son heaume, sa lance et sa rondache, il l'avait suivi dans ses guerrières aventures ; bien long-tems, sonnant du cor, il l'avait accompagné dans ses chasses lointaines. C'était à l'un de ces délassemens belliqueux qu'il avait eu le malheur de tuer un veneur de la suite de son maître. Désespéré de son crime involontaire, et voulant en faire pénitence, il avait quitté, à la paix, le manoir de Théodfred, et s'était retiré près de la chapelle de Notre-Dame-des-Bois. Dans un simple réduit, il calmait ses remords par le jeûne, les prières et le bien qu'il faisait en accordant, pendant la nuit, l'hospitalité au voyageur égaré dans ces montagnes et ces forêts qui cachaient sa retraite, et en composant avec leurs simples des médicamens qu'il portait ensuite au pauvre bûcheron malade.

Ce qui fit que le comte choisit ce bon vieillard pour veiller sur Florestan, c'est que dans le songe qui avait indiqué à la jeune mère le moyen d'éviter les malheurs annoncés, elle avait vu la

sainte Vierge telle qu'elle était représentée dans la chapelle des Bois. C'était donc, apparemment, près de la chapelle des Bois que Florestan devait attendre ses vingt ans, sans connaître les auteurs de ses jours. On espérait que ce serait ainsi, avec l'aide du ciel, qu'il pourrait se soustraire à la bizarrerie de son destin.

Si j'avais à sacrifier bien des pages à l'histoire du beau Florestan, j'offrirais à mon bénévole lecteur le tableau détaillé de l'éducation que lui donna l'ermite, je rapporterais tous les beaux discours que le solitaire lui faisait en feuilletant sa grande Bible. Le jouvencel écoutait avec beaucoup d'attention ces pieux conseils ; mais il avait bien plus de plaisir à l'entendre lorsqu'il lui chantait quelque complainte à la mode du pays. A la chute du jour, quand tout était calme sur la colline à moitié éclairée, le vieillard allait s'asseoir à la porte de l'ermitage. Florestan accourait auprès de lui ; il apportait sa guitare, qu'il était parvenu, en se haussant sur ses petits pieds, à décrocher du mur où elle était attachée. « Mon père, lui disait-il en sautant sur ses genoux, mon père, chante-moi *l'Ermitage du Rocher.* »

Meliatir s'asseyait à côté de lui, et, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur le musicien, l'enfant écoutait cette longue romance:

« Guzman, c'en est fait, et tu pars;
Tu pars! loin de l'Andalousie
Tu vas affronter les hasards
Et braver la lance ennemie!

» Pourquoi fuis-tu ces vieilles tours?
Leurs murs, où s'attache le lierre,
Sont le berceau de nos amours
Et sont le tombeau de ton père!

» Pars donc, tu le veux....; j'y consens...
Aux Maures fais craindre tes armes!
Secours les dames!... mais défends
Ton cœur du pouvoir de leurs charmes!

» Oh! ne trahis point mon ardeur,
Que mon voile te la rappelle!
— Sous lui je sens battre mon cœur;
Ne crains rien, je serai fidèle. »

Il est parti, le chevalier,
Et sur son balcon, solitaire,
Ermance a, de son dextrier,
Vu de loin voler la poussière.

« Il est bien loin, mon doux ami!
Sans chagrin, est-ce qu'il me quitte?
Bien vite, hélas! il est parti!....
Doit-il revenir aussi vite? »

Amour ne garde pas de fleur
Plus fraîche que la jeune Elvire;
Son père est un puissant seigneur.....
Guzman la voit, Guzman soupire.

De tes sermens, de tes appas,
Ermance, il perd la souvenance,
Et sur son cœur, ton voile, hélas!
Ne l'accuse plus d'inconstance!

Sous l'étendard du châtelain
Il combat et fixe la gloire;
Toujours l'amoureux paladin
En fait un signe de victoire.

« Chevalier, lui dit le seigneur,
Qui dans son cœur avait su lire,
Demain l'on se bat, sois vainqueur,
Et tu seras l'époux d'Elvire! »

Du clairon les bruyans éclats
Précèdent le fracas des armes.....
Gloire à la croix! et ses soldats
Sous Guzman volent aux alarmes.

Le chevalier, songeant au prix
Qui doit payer son fier courage,
Au milieu des rangs ennemis,
Dague en main, se fait un passage.

Dans les périls suivant tes pas,
Quel est celui que la tempête
De toi, Guzman, n'éloigne pas?.....
Quel écu protége ta tête?

Le sais-tu ?. . mais un fer sanglant
S'approche pour ouvrir ta tombe ;
L'inconnu s'élance au devant..
Sais-tu, Guzman, qui pour toi tombe ?

Pour venger son libérateur,
Guzman s'élance ; à sa furie
Tout cède ; Guzman est vainqueur...
Et le soir même on le marie.

Dames, chevaliers, courtisans,
Se sont rendus à l'ermitage ;
Minuit sonna quand des amans
On commença le mariage.

Couvert d'un long et noir manteau,
Tenant sa visière baissée,
Un chevalier est à l'autel
A côté de la fiancée.

« Eh quoi ! c'est toi, brave étranger,
C'est toi qui m'as sauvé la vie !...
Reste avec nous pour partager
Les plaisirs de fête jolie !...

» — Non, non, répondit l'inconnu
En baissant lentement la tête ;
Ne crois point que je sois venu,
Guzman, pour partager ta fête ! »

Cependant sous les vieux parvis
Des cierges les clartés pâlissent ;
Autour des piliers obscurcis
On entend les vents qui gémissent.

D'un trouble affreux, d'un vague effroi
Chacun sent son cœur qui palpite.....
« Etranger, que veux-tu?... Dis-moi,
Qui nous amène ta visite? »

Quelle visite! du tombeau
C'est un pâle et sanglant transfuge.
Il entr'ouvre son noir manteau...
Guzman, tremble, voici ton juge!

« Oui, c'est Ermance que tu vois...
Reconnais-la... Guzman, c'est elle
Qui s'en vient réclamer ta foi...
As-tu dit : Je serai fidèle!

» Pour toi j'ai trouvé le trépas,
Et pour une autre tu veux vivre!
L'enfer réclame les ingrats.....
Point de noces...: il faut me suivre! »

A ces mots, tout bas prononcés,
Il saisit Guzman et l'embrasse...
« Laisse-moi! tes bras sont glacés...
Je sens la mort... Ah! grâce, grâce! »

Hélas! il le supplie en vain,
Le spectre est sourd...; la terre tremble :
Elle s'entr'ouvre, et dans son sein
Tous deux disparaissent ensemble.

Sur l'ermitage du rocher
On lit, depuis cette aventure :
« Inconstans, craignez d'approcher!
Ici Dieu punit le parjure. »

Ailleurs je prirai désormais,
Se dit tout bas plus d'une belle.....
Et l'ermite, moins que jamais,
Voit des dames dans sa chapelle.

En répétant des romances de ce genre, et j'aime à croire, pour le goût de l'élève de Meliatir, que la tradition ne nous a transmis que la plus mauvaise, en cueillant des fleurs dans les bois, en faisant des couronnes pour la statue de Notre-Dame, Florestan atteignit sa seizième année.

Le printems visitait alors l'ermitage, et la douce paix de l'enfance s'enfuit; car, avec l'hirondelle, un dieu qui porte aussi des ailes, l'Amour, vint nicher sous les ogives de la chapelle rustique. Charmant sous ses habits mauresques, portant le grand chapeau de paille et le bourdon des chrétiens en pélerinage, une étrangère était venue s'agenouiller sur les degrés de l'autel que le solitaire décorait de fleurs nouvelles. Tandis qu'elle priait, sa colerette entr'ouverte avait permis au jouvencel d'épier des trésors que pour la première fois parcourait un œil indiscret; et... adieu fleurs, guitare, bois et prières, l'anachorète ne songe plus qu'aux roses de la pélerine; et

le vieil ermite qui récite à ses côtés, d'un ton de componction, ses *oremus*, attend souvent bien long-tems l'*amen* ou l'*ora pro nobis* qui doit les terminer.

Elle était si jolie, Elanire! Un poète de son pays eût pu, sans craindre l'exagération qu'on reproche à leur muse, parler de l'élégance du palmier qui se balance dans le désert, en vantant les charmes de sa taille, et peindre la gazelle qui fuit loin des tentes d'Ismaël, en s'occupant de la légèreté de sa démarche. On l'eût entendu, sans sourire, comparer la douceur de son haleine et le charme de sa voix au vent qui murmure dans un plant de rosiers dont les parfums liquides doivent un jour servir aux fêtes du harem.

Son père, le vieux Moraïm, chef de la vaillante tribu qui plantait des tentes au pied des collines de l'Hedjaz, avait suivi Tarik quand, s'abandonnant aux conseils et surtout aux promesses d'un transfuge, ce lieutenant de Moussa vint ravir dans les plaines de Xérès le sceptre et la vie au malheureux Rodrigue. Et maintenant le guerrier, désarmé par la vieillesse et la paix, goûtait leurs tranquilles douceurs au milieu de toutes les richesses et sous les lambris pom-

peux qu'il avait gagnés avec son cimeterre recourbé.

C'était en songeant à Elanire, à sa fille bien-aimée, qu'il remerciait le prophète d'avoir fait marcher le bonheur et la fortune devant sa lance. C'était quand elle les vantait, qu'il trouvait agréables les parfums des fleurs de l'Inde et des plantes du Liban; les ombres et la fraîcheur de ses longs portiques pavés de porcelaines, le bruissement de leurs fontaines secrètes, le goût des sorbets, des pommes de senteur et des grenades d'Amlas et de Ziri ne lui plaisaient que lorsque sa fille les savourait près de lui.

« O Elanire, lui disait-il, quand tu m'apparais derrière les vapeurs légères qui s'exhalent de nos cassolettes d'or, et qu'avant de rejoindre le pavillon des femmes, tu viens, à la clarté des flambeaux qui brillent doucement à travers l'albâtre des urnes, me demander le baiser du soir, tu m'es une plus suave apparition, une vision plus douce que toutes les extases que le prophète a laissées au vrai croyant dans les grains de l'opium bienfaisant. »

Une autre fois il lui disait : « Fille de mon affection, épanchement de mon cœur, délices de

mon ame, reste encore auprès de moi! Je crois revoir ta mère que j'aimais tant, et qui s'en est allée si vite, que tu ne pus connaître le charme de son sourire et de ses doux baisers. Sa beauté était comme la tienne, grave et sévère; et la brebis du Nejed, quand elle a traversé les flots caressans des fontaines du désert, et qu'elle s'endort sous le lotos en fleurs, est moins pure que ne l'était son ame; la blanche image de cette femme que les chrétiens placent sur leurs autels n'est pas plus chaste. Je la laissais l'invoquer tranquillement dans ce palais : elle était chrétienne. Dans le livre divin, on dit que le Christ aussi était un puissant prophète... Dieu seul est grand, ma fille, et la vertu, à ses yeux, dans le cœur de l'Arabe et du chrétien, est toujours la vertu! »

Entourée d'anges, la blanche figure de cette femme que les chrétiens placent sur leurs autels avait souvent tourmenté et charmé à la fois les nuits de la jeune infidèle.

Dans ses songes, elle l'avait vue plus d'une fois, entourée d'un éclat et d'une harmonie indicibles, se pencher vers elle de la hauteur des nuages... « Tu seras à moi, Elanire, lui disait-

elle ; ta mère t'a donnée à Marie... Elanire, pour ton bonheur, tu ne m'échapperas pas! »

Elle savait aussi d'une vieille esclave qui ne l'avait point quittée, que sa mère, sur son lit de mort, se prenait souvent à pleurer en songeant que sa fille vivrait en infidèle parmi les mécréans, et que ce souvenir viendrait troubler son dernier sommeil.

Sans savoir comment l'invoquer, la fille de Moraïm, tous les jours, s'adressait à la mère du Sauveur. « Conserve-moi mon père, lui disait-elle, toi qui, dit-on, fus tant aimée de ton fils, et fais que je puisse un jour accomplir les vœux de ma mère ; et contenter son ombre, en étant toute à toi! »

C'est dans la confiance qu'elle avait pour cette puissance inconnue, c'est pour rendre la santé à son père malade qu'elle avait quitté son palais, et qu'elle était venue en pélerinage, s'agenouiller à l'autel de Notre-Dame-des-Bois. Sa prière fut si pure, que le vieux Moraïm fut guéri. Les médecins du tems se glorifièrent de cette cure. On vantait déjà l'école d'où sortirent plus tard Averroës et Abenzoar, et leurs devanciers étaient comme aujourd'hui de graves person-

nages qui attribuaient à l'hermine du bonnet doctoral tout ce qu'il plaisait au ciel, à la nature ou au hasard de faire pour un de leurs malades.

Si le vieux compagnon de Tarik fut guéri par le pieux voyage de sa fille, le jeune élève de Méliatir en devint dangereusement malade. Et malade d'amour, à seize ans, désire tant sa guérison, que l'on doit pardonner au beau Florestan d'aller la chercher ailleurs qu'à l'ermitage. En effet, comme l'a dit depuis l'un de nos plus aimables ménestrels,

> Il n'est ni croix ni rosaire
> Qui guérisse de l'amour.

Le voilà donc cheminant loin de sa retraite qu'il fuit, sans en avoir donné avis à celui qu'il croit son père; le voilà soufflant, haletant sous l'armure rouillée de Méliatir. Il l'avait trouvée au milieu des bois, à l'arbre où l'écuyer l'avait suspendue en venant prendre possession de sa nouvelle demeure, et c'est sous ce nouveau costume, dont le poids et la gêne sont un peu allégés par des pensers de gloire et d'amour, que notre héros s'est mis en campagne de bon matin.

Vers le soir, au moment où, en essuyant son

visage tout mouillé sous le heaume, il disait : « Monseigneur saint Jacques, qui protége les pourfendeurs et les convertisseurs d'infidèles, devrait bien m'envoyer une monture qui m'aidât à supporter le poids de ces rouillardes, » une mule trottant dans le sentier des bois où il s'était enfoncé, s'offrit à sa vue.

« Par les clous de la vraie croix! s'écria-t-il en se hissant tant bien que mal sur la tranquille bête, qui, toute surprise de ce fardeau inaccoutumé, n'en reprit pas moins son allure d'habitude; ne négligeons pas le bien qui nous vient d'en haut! Et vive saint Jacques et Espagne! continua-t-il tout enchanté de cette rencontre, qu'il croyait miraculeuse, nous verrons la fin de l'aventure. »

La fin de l'aventure fut un couvent de moines où la mule, têtue autant qu'animal de son espèce, entra, bon gré mal gré. Elle se rendit en trottillant dans l'écurie des bons pères.

« C'est la monture du prieur! » dirent-ils en l'entourant; et Florestan, en quittant la selle, leur raconte comment il l'a rencontrée après avoir invoqué monseigneur saint Jacques, et comment il s'est imaginé, tout indigne qu'il soit

d'une telle faveur, que le grand saint avait exaucé sa demande.

C'était une singulière figure que celle de ce bel enfant sous ces vieilles armes poudreuses, au milieu de ces bons moines qui se pressaient pour l'admirer et pour l'entendre!

Ils riaient en écoutant ses réponses naïves. Le prieur arriva. Il s'était arrêté dans les bois pour prêcher quelque bachelette en voyage, peut-être. Sa mule, ennuyée de la longueur du discours, avait repris la route de la demeure des pères.

« Bien, bien! dit-il quand il sut comment elle avait apporté le jeune voyageur au milieu d'eux; c'est votre ange gardien lui-même qui vous amena ici. Soyez le bien-venu! Nous vous ferons voir comment nous recevons les envoyés d'en haut, et les braves qui, comme vous, dans ce tems de perdition, ne craignent point de se mettre en campagne pour occire les mécréans et convertir leurs femmes! »

C'était l'emploi de ces bons pères. Ils n'en étaient pas toujours aux patenôtres. Ils avaient de bons grands estramaçons qu'ils maniaient aussi bien que leurs chapelets pour la plus grande

gloire de Dieu. En sortant de vêpres, on relevait bruyamment les postes de la maison de paix. Le corps-de-garde était dans la sacristie; le sonneur était pour lors un excellent tambour; robe retroussée, hallebarde en l'air, et morion en tête, les factionnaires, sur les tours, chantaient les litanies. « Aux armes! » quand on apercevait quelque troupe de Maures qui, malgré la paix, battait la campagne pour piller; et les litanies se remettaient à un autre jour, et c'était le tour des sabres et des estafilades, et caserne de pandours n'entendit jamais de propos plus énergiques, de contes plus facétieux. « Bataille! vin! gaîté! en avant! pare celle-ci! pare celle-là! tue! tue! victoire! » Ils baptisaient, en bons chrétiens, ceux qu'ils abattaient, et quand c'était fini : « A genoux! » Le prieur donnait l'absolution de ce qui s'était dit et fait pendant l'échauffourée, et ils étaient aussi bons moines que devant.

Le plus dangereux de leurs ennemis, c'était leur voisin, le farouche Brunamor, l'apostat de la Tour-Noire, ainsi qu'on l'appelait dans la contrée. Cette croix qu'il avait reniée, et qui, comme un signe vengeur, s'apercevait de son manoir;

cette cloche qui lui envoyait des sons de mort et de pénitence au milieu de ses orgies nocturnes, étaient pour lui des supplices continuels. Que n'avait-il pas tenté pour éloigner, pour détruire ces accusatrices qui le poursuivaient partout?.... Insensé qui croyait que sa conscience ne se serait point chargée, en cas de succès, de lui amener d'autres terreurs!

« Par la sambleu! dit le prieur au réfectoire; et ce juron me fait croire que le bon père se croyait dans un jour de guerre, vous ne vous en irez pas à pied! » C'était à Florestan qu'il adressait la parole en lui versant rasade. « Oui, continua-t-il, sans compter mon excellente mule avec laquelle on défierait la monture de *Favila*, qui chassait si bien que l'on souhaitait partout qu'il prît ses ministres pour des cerfs, il y a, dans l'écurie du couvent, quatre bons chevaux dignes d'être enfourchés par de vrais paladins. L'un d'eux, choisi par vous, vous portera à la quête des aventures et à la recherche de celle qui vous tient en servage! »

« Qu'il soit fait comme il est dit! » L'offre était trop avenante et trop courtoise pour la refuser; aussi, quand les premiers rayons du soleil du

lendemain firent briller les vitraux du monastère, le jouvencel était déjà bien loin sur un cheval qu'il avait choisi, et qui trottait à côté de la mule du prieur. Le bon père, je ne sais pour quel motif, accompagnait le voyageur jusqu'à la ville prochaine.

C'est pitié que de croire si facilement au bonheur; et l'on devrait y regarder à deux fois avant de se décider à dire : « Je suis heureux! » Florestan se félicitait de sa rencontre de la veille : il ne s'attendait pas à celle qu'il allait faire.

L'apostat de la Tour-Noire rôdait dans les environs. « Je renie Dieu, s'écria-t-il en voyant venir le moine et son compagnon, et c'est la plus bizarre cavalcade qu'aie vue de ma vie!

— » Ma foi, dit le père au damoisel, à vous, mon gentilhomme qui portez lame et hoqueton! voici une rude aventure pour commencer! Répondez à ce bravache, néanmoins, et avec l'aide de votre saint patron, vous sortirez vainqueur de cet embarras!

» — Or ça! s'écria Brunamor en poussant droit à notre héros; voilà des armes qui me déplaisent fort, et je ne sais trop ce qu'en peut faire

celui qui les porte! — Châtier ton insolence, » dit le jeune homme en s'affermissant sur ses étriers.

Bien répondu! mais, par malheur, le cheval, peu fait à cette sorte de passe-tems, se cabra en voyant arriver la lance ennemie. Le novice écuyer, désarçonné, roule dans la poussière.... Que toute la honte de ce premier essai retombe sur son coursier, et que l'on songe à son jeune âge, à son inexpérience et à la force de son adversaire!

Il était à la disposition du renégat. Celui-ci se contenta de lui demander avec un rire féroce ses armes. Il dit, avec une dérision cruelle, qu'elles lui paraissaient, dans ses mains, trop à craindre pour Mahomet et ses prosélytes. « J'ai, ajouta-t-il en s'adressant à la femme qu'il accompagnait, j'ai une place vide dans ma galerie d'armes, et je la remplirai avec ces rouillardes! »

En grinçant des dents, et en maudissant les couvents et leurs chevaux, le vaincu détache sa vieille armure. Brunamor le regarde faire en ricanant, et sur sa haquenée, la dame, dans le fond de son ame, compatit à la douleur du beau damoisel, qu'elle lorgne en dessous, et dont elle

admire la peau blanche et les cheveux bouclés que ne retient plus son casque.

« Par l'éternité de la croix! je te retrouverai, dit le vaincu au félon quand celui-ci s'approcha pour lui enlever ses rouillardes, et je te ferai voir... — Tout ce que tu voudras, beau sire; mais tu feras voir aussi quelque chose au passant en restant ainsi sur la route; et comme je respecte fort la décence, voilà des vêtemens que tu peux porter; ils te conviennent, et le révérend père t'en apprendra l'usage. »

En achevant ces mots, il jette au jouvencel un paquet que la dame tenait sur sa haquenée, et s'éloigne en riant avec la belle et les armes du confus Florestan, qui lui crie encore de loin: « Oui, je te retrouverai! le ciel ne serait pas juste si autre lame que la mienne rendait à l'enfer ta vilaine ame de damné. »

Et c'était un habit de religieuse que déroulait le dolent voyageur. Bandeau, guimpe, voile et chapelet, rien n'y manquait. Ce diable de Brunamor avait enlevé quelque nonnain de son moutier: c'est l'explication que donna de cette trouvaille le moine, qui était parvenu à saisir la bride du cheval échappé.

Que vouliez-vous qu'il fît? « Nécessité n'a point de loi ; vaut mieux encore être en religieuse qu'en chemise. » C'est ce que le bon père répéta à Florestan, pour le faire consentir à la métamorphose. On procède à la bizarre toilette ; et, oubliant le costume de son valet de chambre et l'habit qu'il endosse, le pauvret jurait contre les couvens, mais il jurait si fort, que le moine, tout habitué qu'il était à semblable musique, lui pronostiqua qu'un nouveau malheur ne pouvait manquer de venir punir d'aussi blâmables exclamations.

Il était prophète, ou peu s'en faut. A peine la fausse nonne a-t-elle retrouvé la selle, qu'un invisible aiguillon chatouille les flancs encore humides de son coursier..... Pour le dire plus clairement, poésie à part, à peine le cheval s'est-il senti de nouveau monté, qu'effarouché du dernier combat, il s'emporte : les efforts de Florestan pour l'arrêter sont vains..... En moins de rien ils étaient tous deux loin, bien loin du moine, qui, immobile sur la route, et la bouche béante de surprise, les a bientôt perdus de vue.

« C'est elle qui passe à cheval ! — Comme

elle galope pour une échappée de couvent! — Arrête! arrête! — Nous la tenons enfin! — Tudieu! vous trouvez donc plus doux, la belle, d'enfourcher un cheval que de psalmodier à vêpres! — Nous en sommes fâchés pour votre goût équestre, mais vous allez rentrer au moutier... — Oui, oui, en route pour le moutier, et puisse Dieu ramener ainsi toutes ses ouailles égarées! »

Voilà un petit dialogue qui vous annonce que l'on a pris Florestan pour la nonne en fuite avec Brunamor, que les hommes envoyés à sa poursuite l'ont saisi et le ramènent, comme tel, prisonnier de la communauté..... Jurez contre les couvens, après cela!

Il se conduisit mal avec les recluses. « On s'est trompé, je suis un homme! » C'est bon à dire; les plus jeunes le croient; mais les vieilles... Il ne fit rien apparemment pour les persuader de ce qu'il avançait. Elles étaient en majorité. « En prison! en prison! » On le descendit dans un petit cachot bien frais et bien noir, sans l'écouter davantage..... Le voilà bien placé pour leur trouver des preuves!

Il y resta quelques six mois et plus, et c'est

miracle s'il en sortit. En se démenant dans sa prison, en frappant de son pied, et avec colère, les murs de son étroite demeure, il en fit tomber trois, quatre, cinq, six pierres..... Elles bouchaient l'entrée d'un passage étroit qui menait... il ne savait où. Il agrandit l'ouverture, il s'y glisse; les degrés d'un escalier montant se rencontrent sous ses pas, il le franchit; une trappe se lève sur sa tête : il est dans l'église du moutier.

C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Il faut sortir de cette chapelle... Il fait nuit; les portes sont fermées, et d'ailleurs ces maudits habits qu'il porte encore!..... Comment tenter, avec eux, de finir sa captivité?

Les pauvres filles, habitantes de ce lieu, avaient couru un grand risque l'hiver dernier. Pour égayer l'une de ses longues nuits, Brunamor, le dévirgineur, car il portait aussi ce titre, avait voulu s'emparer du bercail. Comme le comte Orry, d'aventureuse mémoire, il allait s'introduire, mais sans déguisement, dans la sainte maison, quand l'arrivée de quelques redresseurs de torts mit ses projets au néant. On s'était battu à ce sujet tout près de là; les ma-

raudeurs avaient eu le dessous : cette victoire était nécessairement l'ouvrage de la sainte invoquée dans l'asile de la chasteté ; il était juste de conserver ce souvenir glorieux pour elle, et il est tout simple que devant son autel on trouvât suspendues les dépouilles guerrières de quelques-uns des Maures qui suivaient le renégat dans son infructueuse excursion.

La lampe qui brûle dans la chapelle faisait briller les cimetères, les lances et les turbans de ces ennemis de Dieu. Florestan n'hésite pas : en un clin d'œil ses habits de servante de l'église ont fait place au costume d'un soldat de Mahomet. « Nécessité n'a point de loi! » s'écrie-t-il en se rappelant les paroles du bon prieur. On doit ajouter qu'il fit trois ou quatre signes de croix devant l'autel, comme pour prendre à témoin le ciel qu'il resterait bon chrétien sous ces habits maudits : d'ailleurs, il garda précieusement son chapelet qu'il suspendit à son cou.

Jugez de la surprise, de l'effroi des nonnes accourues au bruit qu'il fit à la porte. « Un Sarrasin! Jésus! Maria! » On le prend pour un revenant, pour le diable. On fuit en désordre dans les cellules et le long des corridors ; l'épouvante,

la confusion règnent dans le séjour de la paix. Les portes s'ouvrent devant lui ; il franchit les degrés bénis..... Bon voyage!

Qu'il nommerait plus vivement encore sa délivrance heureuse, s'il savait à qui elle va être utile, s'il savait qu'Elanire!.... Admis à la cour du père, amoureux de la fille, furieux de ses dédains, Brunamor la faisait enlever : c'était un gaillard expéditif en affaires! Je ne sais trop ce qui en serait advenu, si la divine protectrice de la fille d'Ibrahim n'avait pas amené Florestan sur la route suivie par les deux malandrins qui entraînaient la dolente demoiselle.

Son second essai d'armes fut plus heureux que le premier; il fit mordre la poussière aux deux sicaires de l'apostat ; mais il tomba en criant victoire, et en tendant ses bras à la jeune Maure, qui, plus morte que vive, attendait la fin de cet effroyable combat. Il avait été blessé, et perdait beaucoup de sang.

Ce qui a fait plaisir une fois peut le faire deux. Les poètes et les romanciers se sont dit cela si souvent, que c'est peut-être pour la millième fois que vous allez retrouver la scène d'Herminie secourant Tancrède. La cuirasse est déta-

chée, la blessure est découverte, le voile de la tremblante jouvencelle étanche le sang du beau jeune homme ; une source murmure non loin de là, son onde baigne ses tempes et son visage. Elle est assise sur l'herbe ; elle a placé sa tête sur ses genoux ; sa main inquiète interroge les battemens de son cœur. Un sourire d'espérance éclot sur ses lèvres ; il respire encore !

Sous cette main chérie son cœur ne pouvait manquer de battre ; il ne pouvait manquer de r'ouvrir les yeux, puisque ses premiers regards devaient rencontrer cette beauté si souvent rêvée ! Ce fut un doux réveil ; il parlait d'amour, elle de reconnaissance. Ibrahim, avec sa suite, arriva pendant ces intéressans propos. Instruit de l'enlèvement de sa fille, il s'était mis en course après les ravisseurs. Elanire, en tenant toujours sur ses genoux la tête de son libérateur, raconte le péril qu'elle a couru, et dit quelle a été la généreuse bravoure de l'étranger. Pendant ce récit, le vieux Maure pleurait de joie, levait les mains au ciel, et appelait toutes ses bénédictions sur celui qui lui conservait le plus précieux de tous ses trésors. Brunamor était là dans un coin ; il enrageait de voir son plan si mal à propos dé-

rangé ; il donnait à tous les diables Florestan qu'il ne reconnaissait pas ; et bien certainement un œil observateur, en épiant l'expression de sa sombre physionomie, eût facilement découvert le fauteur de cette criminelle tentative.

Le blessé fut long à guérir. C'était Elanire qui le pansait. Il n'eût pu la voir si souvent en bonne santé : la maladie n'était-elle pas préférable?

Le bon Ibrahim, qui avait fait placer Florestan dans le plus riche appartement de son palais, avait pour lui les plus tendres soins ; il s'affligeait de voir retarder cette guérison si souhaitée, il suppliait Allah de la presser..... Hélas ! si cette blessure se fermait lentement, il y en avait une autre au cœur de la belle et de son libérateur qui tous les jours s'envenimait, et pour laquelle le pauvre père ne songeait guère à invoquer Allah !

En plaçant le premier appareil, elle avait trouvé sur le cœur de son doux ami le chapelet qu'il avait caché en sortant du couvent ; Florestan, plus tard, lui avait avoué qu'il était chrétien. C'était une belle occasion de s'instruire !

On ne vit oncques plus éloquent missionnaire et plus docile catéchumène. On parlait de l'amour de Dieu : c'est toujours parler d'amour. On ad-

admirait la bonté, la puissance du Créateur dans la beauté de ses créatures... Que de bénédictions à donner à celui qui avait fait des yeux si doux, des mains si caressantes, une bouche, un sourire si enivrant! C'était en promenant ses regards humides sur la jeune belle assise au chevet de son lit, qu'il détaillait tous ces motifs d'adoration, et je vous demande si les prières qui en résultaient amenaient ce calme si nécessaire à un blessé!

Un cri de guerre troubla ces douces et saintes occupations. Maures et chrétiens vont encore ensanglanter cette terre si long-tems disputée. Brunamor rugit comme le tigre à l'approche de sa proie; Elanire frémit; son vieux père a repris ses armes; et Florestan, sortant de sa longue léthargie, s'indigne de ce déguisement trop long-tems gardé : ce qui pendant la paix n'était qu'une erreur, serait un crime pendant la guerre.

Quand les tournesols de la terrasse du palais d'Ibrahim se tournèrent vers l'orient, le jeune aventurier était déjà loin de son amie. La veille, introduit par un fidèle esclave dans le plus solitaire pourpris du séjour des femmes, à genoux devant les carreaux de soie que presse le corps

d'Elanire éplorée, il a fait serment de lui rester fidèle; il a reçu, sur la croix de son chapelet, la promesse qu'elle serait un jour à son Dieu, et à lui.

Ibrahim ne voulait-il pas l'emmener avec lui à la guerre contre les chrétiens? Il partit sans rien lui dire, et suivi d'un beau page que le vieux Maure attacha à son service, et qui eût mieux aimé mourir que quitter son nouveau maître, il s'éloigne, en pleurant ses amours, sur un vigoureux coursier qu'il tenait aussi de la généreuse reconnaissance du père d'Elanire. Il a repris une armure et des armes d'Espagnol, et c'est là sa plus chère consolation, dans ce cruel éloignement, de se sentir pressé par l'acier chrétien. Le heaume enlève à son front les souillures du turban, et son cœur, sous la croix de fer qui le rend à ses frères, n'a plus de l'amour que cet héroïsme qu'il savait inspirer aux preux de son noble pays.

J'ai hâte de finir mon conte, sans cela je vous raconterais toutes les aventures qu'il termina à sa gloire, et qui donnent un nouveau lustre à son courage, à sa fidélité, et qui font connaître l'adresse et le dévouement d'Ivoirin, son gentil

cuyer. Tous ces beaux coups d'épée, tous ces surnaturels événemens qui figurent toujours dans les romans de chevalerie, nains, géans, enchanteurs et magiciens resteront, si vous voulez bien le permettre, dans leur volumineux recueil, et je me contenterai de vous dire qu'après quelques mois de courses et de pas d'armes, il arriva près de la chapelle des Bois. Il voulait voir Méliatir et lui demander pardon des inquiétudes que sa fuite avait dû lui donner.

Il a salué ces bois embellis par ses souvenirs d'amour et d'innocence. Il cherche des yeux son vieil ami; il gravit la colline. La porte de l'ermitage est ouverte; un noir pressentiment s'élève dans son cœur; il pénètre dans la cellule. L'ermite était étendu sur son lit de mort. Pâle, et les yeux fermés, il pressait encore un crucifix sur son cœur. A cette vue, le chevalier pousse un cri douloureux. Le vieillard l'a reconnu. « C'est lui! s'écria-t-il en se soulevant sur sa couche, et en retombant dans les bras de son élève éploré; c'est Florestan! »

Ce jour-là même, la douce Adosinde, que depuis long-tems nous avons perdue de vue, la douce Adosinde, montée sur sa tour des Astu-

ries, attendait, en tremblant de crainte et d'espérance, l'écuyer qui devait lui apporter les nouvelles de son époux, guerroyant, loin d'elle, contre Ibrahim et Brunamor. « Personne ne vient, et voici la nuit, disait-elle. O Théodfred! noble Théodfred, as-tu péri dans le combat? et la triste Adosinde, privée si cruellement des caresses d'un fils chéri, doit-elle avoir aussi à gémir sur la tombe d'un époux? »

Elle suspend ses plaintes et ses larmes, elle a cru distinguer, elle a cru entendre... Elle distingue, au milieu des ombres du soir, un cavalier qui s'approche du manoir; elle entend le galop du cheval sur les madriers du pont abaissé devant lui.

« Ecuyer, quelle nouvelle? — Dame, la bataille est perdue. — Et mon seigneur, et Théodfred! » Théodfred, trahi par la fortune, était plein de vie. Repoussé par le redoutable Brunamor, il battait en retraite... Trois jours après, il rentra dans sa forteresse avec le reste de ses soldats, décidés à se bien battre et à vaillamment défendre le manoir du comte.

Ils n'attendirent pas long-tems, et bientôt les étendards du croissant flottèrent dans la plaine

t sur les rochers que dominaient les murs de Théodfred. « Ce sont eux, dit le bon châtelain, ils vont établir leur camp; ce ne sera pas sans gêne, si Dieu et mon épée me sont aujourd'hui en aide. Or ça, Vilfide, donne-moi ma salade et ma pique; Tessirb, cours rassembler une centaine de nos gens d'armes. A cheval! Messieurs, suivez votre comte, et par monseigneur saint Jacques, le trouverez toujours dans le bon chemin! »

Les Sarrasins ne s'y attendaient guère. Chacun son tour! Ils fuient; mais Brunamor, qui avec les siens s'était approché jusque sous les murs de la forteresse, Brunamor s'aperçoit à tems de cette sortie; il court après le comte; les fuyards font volte-face, et nos chrétiens sont enveloppés. Ils soutiennent chaudement le choc de leurs nombreux ennemis, et se frayant un passage au milieu de leurs rangs, reprennent la route du château. Sur le point d'y rentrer, le coursier du comte s'abat. Embarrassé dans ses étriers, il voit s'élever sur sa tête la hache d'armes de Brunamor. C'en est fait, il va recevoir un coup, un coup mortel...

Suivi d'un écuyer, un chevalier inconnu pa-

raît, s'élance, frappe, et le comte, délivré, rentre au pas dans sa demeure; car le renégat, désarçonné par cette nouvelle lance, a roulé sur la poussière, et les Sarrasins se sont arrêtés, comme s'ils eussent été tous frappés à la fois par ce coup terrible.

Le libérateur du comte, sans lever la visière de son casque, alla s'agenouiller devant Adosinde, et une larme, échappée à la grille de sa visière, mouilla la main que la reconnaissante dame lui tendit.

Sa présence ranima les assiégés. Il faisait avec eux des prodiges de valeur. C'était Brunamor qu'il cherchait dans la mêlée; il se détournait devant Ibrahim; il nommait tout bas Elanire en poussant son coursier au milieu des dangers..... Vous l'avez reconnu, n'est-ce pas?

Le solitaire lui avait tout appris avant de mourir, et le nom de son père et les dangers qu'il courait. Il était parti de suite pour voler à son secours.

Après avoir rétabli ses affaires, il songea un peu aux siennes; c'est bien naturel. Il voulut revoir Elanire: que peut-on blâmer dans une semblable envie? Il reprit un beau soir ses habits de

Maure : c'est ce qu'il avait de mieux à faire ; et suivi du fidèle Ivoirin, il sortit en cachette du manoir paternel, priant le ciel de bénir ce nouveau voyage. Il n'était jamais si bon chrétien qu'avec ce costume, qui faisait croire qu'il ne l'était plus.

Elanire avait suivi son père à la guerre. Ce soir-là même, devant elle et le vieil Ibrahim, les chefs sarrasins avisaient aux moyens de réparer la triste situation où se trouvaient le camp et l'armée depuis la venue du chevalier inconnu. Brunamor, qui lui en voulait plus que tout autre, se leva au milieu du conseil.

Son plan fut du goût de tout le monde, et comme il y avait gloire et péril pour celui qui se chargerait de son exécution, on décida que le sort le nommerait ; et l'on allait procéder au scrutin quand Florestan se montra.

Peignez-vous la joie d'Elanire! Ibrahim, qui avait grande confiance dans le courage et l'adresse du sauveur de sa fille, voulut que son nom fût mêlé avec les autres noms. Le damoisel demande en vain à quel sujet ; les billets sont agités dans le casque, on en tire un.... Ce fut le sien qui sortit.

Oui, Florestan fut désigné, et le voilà forcé... A quoi? à défier, à combattre... Qui? le nouvel appui de Théodfred et d'Adosinde, le chevalier inconnu, Florestan, en un mot. C'était là l'invention de Brunamor. Si le champion des mécréans l'emportait, le château et ses défenseurs tombaient en leur pouvoir; si le sort trahissait son ardeur, ils devaient lever le siége et se retirer sans coup férir. Telles étaient les conditions du défi qu'un héraut s'empressa de porter au milieu des chrétiens.

Que résoudre? quel parti prendre? le plus fin s'y serait embarrassé. Ce fut l'adroit Ivoirin qui trouva ce qu'il y avait de mieux à faire. « Vous rentrez sur-le-champ au château avec mes habits; moi, votre écuyer, laissé dans le camp, et revêtu de votre présent déguisement, je vous remplace ici demain; ma visière est baissée, et je passe à tous les yeux qui se portent sur la lice, pour le combattant désigné par le sort. Vous arrivez en champ clos, nous ferraillons, vous m'abattez, je m'avoue vaincu, la honte m'empêche de me découvrir et de rentrer au camp; je m'éloigne, et un détour me ramène avec la nuit auprès de mon très-honoré maître, qui n'a pour

sortir d'embarras que la voie que lui indique son très-dévoué serviteur. »

Ce fut ainsi qu'il expliqua son projet. Pas mal trouvé ; qu'en pensez-vous?

Il rentre seul au manoir assiégé. Le comte avait accepté en son nom le défi et ses conditions ; et ceux des chrétiens qui avaient connaissance de la valeur du noble inconnu, ne mettaient point en doute l'heureuse issue d'une pareille affaire.

La nuit est passée. Tandis que la lice s'apprête au pied des remparts, et que les assiégés se disposent à être les témoins du nouveau triomphe de leur libérateur, le sang coule, et un grand crime s'est commis dans le camp des Sarrasins.

Le pauvre Ivoirin vient de tomber sous le poignard des satellites de Brunamor. Le renégat s'était mis en furie de ce que le sort avait désigné pour le combat ce nouveau venu, qu'il avait tant de raisons de détester : il n'avait pas été le dernier à pénétrer le secret d'amour de Florestan ; il se souvenait toujours qu'il avait fait avorter ses projets félons, et le choix que le sort venait de faire de son épée poussa si loin son

dépit et son ressentiment, qu'il avait chargé trois des malandrins qu'il se faisait honneur de commander, de le suivre et de le frapper.

Entrés dans la tente où reposait le fidèle écuyer, trompés par ses habits, ils avaient cru obéir en l'assassinant, et l'affreux Brunamor se croyait bien débarrassé de son rival, quand les cors sonnèrent dans le camp pour annoncer l'heure du combat.

La lice est ouverte. A l'une de ses extrémités brillent les croissans des turbans et flottent les longs crins des étendards : c'est là qu'Ibrahim est assis, et voici de ce côté le comte Théodfred qui s'avance au milieu de ses chevaliers. Il se fit un long silence d'attente ; l'heure était passée ; le champion des chrétiens attendait au milieu de la lice : on ne voyait personne du côté des Maures. Ibrahim s'inquiète ; Brunamor sourit. Un long murmure s'élève et plane sur les escadrons des infidèles... « Où donc est-il? » se disent-ils tous.

Les armes s'agitèrent ; puis un cri : « le voilà! » fit respirer Ibrahim et frémir Brunamor. A la barrière, en effet, un guerrier masqué se pré-

senta. Ce sont bien les armes que hier portait Florestan.

Le signal s'est donné. Les deux guerriers se sont précipités. Le combat s'engage.... O surprise! le fils d'Adosinde s'aperçoit que son adversaire, au lieu de lui porter de faibles coups, le charge avec fureur. Que faire? il cherche à se préserver de mésaventure, et rend à son armure les coups qui depuis le commencement de l'affaire font résonner la sienne. Il lève le bras; son fer frappe le casque de son rival. Ce casque, mal lacé, se détache; il roule sur la poussière. De beaux cheveux noirs flottent en liberté autour de la plus ronde, de la plus jolie des figures; Florestan regarde... « Ciel! s'écrie-t-il en mettant un genou en terre, et en laissant tomber son épée; ciel! Elanire!... »

La gente damoiselle, en se promenant le matin autour du camp, dans l'espoir de trouver notre héros, avait été attirée dans sa tente par de sourds gémissemens qui en sortaient. Quel spectacle! elle avait découvert le corps sanglant du malheureux Ivoirin; il venait d'expirer. Trompée par ses armes, et ne pouvant distinguer les

traits de sa figure horriblement mutilée par les meurtriers, elle avait cru que c'était son doux ami qu'on avait occis. Egarée par le désespoir, elle avait formé le projet de combattre à sa place et de chercher aussi la mort sous cette armure sanglante. Vous savez le reste : l'amour a fait plus d'une héroïne.

Si Ibrahim fut surpris de trouver sa jolie fille sous cette lourde armure, que Théodfred fut étonné en apprenant que son généreux défenseur..... Il n'y avait plus besoin d'incognito ; et Maures et chrétiens entouraient avec attendrissement et surprise cet heureux père, qui, en pleurant, pressait son fils contre son cœur.

L'homme est si heureux de redevenir lui-même, qu'il est rare qu'un bon mouvement de son cœur ne lui donne pas l'envie d'en appeler un autre. Les esprits, dans les deux armées, étaient dans une merveilleuse disposition de paix et d'accommodement. La chronique où j'ai puisé cette véridique histoire assure que la sainte protectrice d'Elanire ne fut pas étrangère à la pacification qui s'ensuivit ; je veux bien le croire. Chacun s'en retourna chez soi ; mais bientôt la fille d'Ibrahim, toute chrétienne, et Florestan

le convertisseur, n'habitèrent plus que le même manoir. Ibrahim lui-même, enchanté des vertus de sa nouvelle famille, ravi de pouvoir, en liberté de conscience, savourer les excellens vins qui remplissaient la cave de Théodfred, touché, d'ailleurs, par le souvenir de son épouse et par les admonitions que dans son sommeil il recevait de son ombre bien heureuse, envoya l'Alcoran au diable.

C'est la route que prit Brunamor. Un écuyer à haute stature, au manteau noir semé de larmes d'argent, vint dans la nuit, visière baissée, visiter la salle de ses festins. « Salut, dit-il au renégat, en s'asseyant à sa table, tout vis-à-vis de lui, je viens chercher la joie de ta bruyante orgie; tu m'as si souvent appelé, que ce serait mal à moi d'éviter toujours ton invitation : or ça, me voici, et buvons! — Je ne te connais pas, dit le mécréant. — Nous aurons le tems de nous connaître, dit le formidable étranger; approche seulement ta coupe de celle que ce page vient de me remettre pleine d'un vin pétillant, et trinquons, si tu l'oses! — Pourquoi pas? » dit le criminel sire.

Un bruit semblable au premier coup des cré-

celles de carême sortit des deux vases rapprochés brusquement. Ils parurent pleins de sang...

« Qu'est-ce que cela? s'écria Brunamor un peu troublé. — Rien que le sang des serviteurs de Dieu tombés sous les coups des apostats, répondit l'inconnu. — Soit! » dit Brunamor en rappelant son courage infernal, et il approcha l'affreuse liqueur de ses lèvres agitées malgré lui par un monvement convulsif.

« Ce n'est pas tout, dit l'effrayant visiteur en élevant sa coupe : à la destruction de la croix et au triomphe des damnés dont je suis le maître! » Il osa répéter le blasphème.

C'était Lucifer lui-même. Ils soupèrent ensemble, et il paraît qu'au dessert il enleva notre homme. Après la plus affreuse tempête qu'il ait jamais entendue, le pâtre des environs, en quittant le matin sa chaumière, n'aperçut plus de la tour noire que d'affreux débris sillonnés par le feu des enfers. Une énorme croix de fer s'élevait miraculeusement sur ces rochers qui l'avaient entendu renier. Long-tems elle annonça les triomphes des Castillans fidèles, et quand un météore, brillant signe de victoire, s'arrêtait et tournait au dessus de ses branches révérées, les

vieux chrétiens de la contrée se signaient en disant : « Nos frères ont encore vaincu... Voyez-vous la croix qui brille sur le rocher du renégat? Le croissant a pâli là-bas... Dieu soit loué dans son éternité! »

— N° XLVIII. —

# LA JOURNÉE
# D'UN HOMME DU PEUPLE.

—

..... *Hic vivimus ambitiosâ*
*Paupertate omnes.*
Hon.

Nous y vivons dans une orgueilleuse indigence.

« Voila encore un jour passé, et avec l'aide de mon ange gardien, et de Notre-Dame d'Atotcha, j'espère qu'il ne sera pas compté parmi les mauvaises heures qui nous ferment les portes du bienheureux paradis que je vous souhaite au nom de l'immaculée conception!

» Vous êtes l'un de ceux qui, avec l'aide de l'intrépide Bessières et du noble Quésada, nous avez ramené notre bien aimé don Fernand, et devant un *quartillo* d'excellent vin de la Manche,

dans la taverne du seigneur Gil-Polo, vous désirez que je vous rende compte de ma journée! Je vais le faire par amitié, entendez-vous? car il n'y a que le roi notre seigneur, que Dieu garde, qui pourrait l'exiger, ainsi que la sainte inquisition, lorsqu'on lui aura rendu le pouvoir de défendre les *vieux chrétiens* contre les hérétiques...; et cela viendra avec la permission du ciel.

» Pajita est la meilleure des femmes. Avec ses petits souliers jaunes, ses bas bien blancs, sa basquine bien courte, et sa mantille du saint jour de dimanche, elle est charmante; elle l'est pour moi du moins, et c'est tout ce qu'il faut, puisque ce n'est pas pour les autres que je l'ai prise. Le chocolat qu'elle apprête est aussi bon que dans la *botileria* de la place San-Geronimo, et l'on ne peut mieux commencer sa journée qu'en en prenant une tasse.

» Monseigneur saint Boniface est un grand saint pour qui j'eus toujours beaucoup de vénération. C'est en invoquant son nom que je fus blessé dans la rue de la *Montera* quand les nobles habitans de la cité impériale de Madrid s'armèrent pour Dieu, le roi et la liberté contre les

Français de l'ante-christ *. C'était un Sarrasin **, car je crois que l'enfer les avait relâchés pour tourmenter encore la vieille Espagne, qui m'avait abattu sous le tranchant de son sabre. Son cheval s'élançait pour m'écraser... Saint Boniface soit béni! le coursier et le mécréant tombèrent sous une décharge de fidèles espingoles, et je fus conservé pour user la poudre et les balles bénies que le seigneur curé *Merino* distribuait à son troupeau de lions... J'en ai semé quelques-unes dans les défilés de *Salinas* et de *Pancorbo*, et s'il plaît au ciel de les faire pousser, on verra sortir des rochers de beaux fruits rouges pour embellir la route de tout ennemi du roi et de l'Espagne!

» Aussi vrai que je me nomme *Lopez Castrejo*, et que jamais fille d'Israélite ou de Maure n'entra dans la couche de mes aïeux, j'avais oublié, et je m'en confesserai la première fois que je m'approcherai du saint tribunal, j'avais oublié que c'était aujourd'hui la fête de mon saint protecteur. Je me le rappelai fort heureusement au

* Buonaparte.

** Un Mameluck.

moment de me rendre à l'ouvrage. Je me serais repenti toute ma vie d'avoir travaillé un jour comme celui-là... ! aujourd'hui, me suis-je dit en partant pour la messe des révérends pères capucins, pilera qui voudra les drogues du seigneur *Aparicio*, le vieil apothicaire de la calle *Flora-Baja!* Si ma dévotion pouvait faire manquer les potions ordonnées par le docte *Bartholomé* le médecin, son compère, ce serait un beau service que saint Boniface et son très-humble serviteur rendraient à quelque pauvre malade! Ainsi soit-il!

» En sortant de l'église, j'ai fait une excellente sieste, à l'ombre, sur le trottoir de la rue et le long d'une maison. Un officier français m'a réveillé pour me dire de lui porter sa valise. Je lui ai répondu, en bâillant, que je n'avais ni le tems, ni l'envie de gagner aujourd'hui de l'argent. Tous ceux à qui il s'était adressé lui avaient sans doute fait la même réponse, car il s'en alla en jurant contre la paresse des enfans de la Castille.

» L'inaction ne vaut-elle pas mieux qu'un travail dégradant? On est homme en se reposant; l'est-on en se faisant payer pour de viles fatigues?

Chez vous, il y a des maîtres, les riches, et des valets, les pauvres ; on ne parle ni d'égalité, ni de liberté chez nous ; mais sous les manteaux bruns des faubourgs, aussi bien, et mieux, que sous les manteaux bleus des riches quartiers, vous trouverez des hommes ! La pauvreté, qui ailleurs les rend dépendans, les ennoblit ici, parce que, pour nous qui croyons, souffrir dans ce monde, c'est s'assurer dans l'autre une couronne de gloire éternelle.

» Avez-vous remarqué ces réchauds qui s'élèvent de loin en loin, au coin de quelque porte, avec leur petite cheminée en fer-blanc ? C'est là qu'on apprête d'économiques et excellens repas, et personne, dans Madrid, ne fait mieux frire les pimens que la *Bodegonera*, qui a l'honneur de ma pratique. J'ai joint à mon dîner d'aujourd'hui une tranche de *sangria**, et ma bien aimée Pajita est venue à tems pour partager avec moi le verre d'orgeat que le Valencien aux culottes larges et courtes, aux jambes nues, a tiré du long vase de terre qu'il porte sur son dos.

» Après cela, je suis allé écouter ce que l'on

* Melon rouge.

de la *puerta del Sol*. Un colonel, en m'offrant une prise de tabac, nous a donné des nouvelles de l'Espagne de là-bas. On dit que les os du *Cid* remuaient dans leur vieux tombeau à Burgos, quand les Français s'en approchèrent la première fois... Les planches du vaisseau du seigneur don Fernand Cortez sont pourries, sans cela, elles iraient d'elles-mêmes nous montrer le chemin de l'Amérique*! Un chambellan m'a assuré qu'au palais on était persuadé que l'Europe entière allait nous aider à les faire rentrer sous les lois de la vieille Espagne... Les rois ne peuvent pas faire différemment : la légitimité, n'est-ce pas la puissance avec la justice?

» J'ai rencontré le vieil apothicaire. Il s'est fâché de mon absence, et m'a remplacé dans mon emploi. Je ne sais comment je ferai pour payer le loyer de notre chambre... La Providence est grande, et mon manteau, malgré les déchirures que les balles lui ont faites dans la dernière guerre, est suffisant pour nous garantir, Pajita et moi, du froid de la nuit, dans la rue,

* J'ai entendu ce mot de la bouche d'un homme du peuple.

si monseigneur saint Boniface ne répare pas le dommage que je souffre pour lui.

» Nous avons dirigé notre promenade jusqu'à la porte d'*Alcala*. La foule s'y pressait pour voir arriver les taureaux qui doivent figurer à la première corride. Je les ai vus entrer précédés des bœufs qui, par le bruit de leurs sonnettes, les attirent dans l'enceinte du cirque. Il y en a parmi eux qui ne permettront pas aux *torreadores* de rester les bras croisés à côté des barrières..., le noir surtout! Heureux le matador qui abattra un pareil adversaire! il m'a paru digne de tomber sous l'épée du grand *Pépehillo!* et moi, je ne pourrai pas...! Pajita a raison; sans maison, on peut se passer de lit. Je vous quitte pour aller lui dire de le vendre... Nous aurons de quoi prendre deux places à l'ombre, un verre d'eau pour nous rafraîchir, et c'est tout ce qu'il nous faut... Que Dieu vous garde! »

N° XLIX.

# DIALOGUE DES MORTS.

*Cocyti stagna alta.....*
VIRG.
Passons sur les bords du Cocyte.

LES journaux prêtent des sottises aux vivans : serai-je le premier qui en ferai dire aux morts ? Demandez à tel historien que je pourrais citer, à nos poètes tragiques, à nos traducteurs à la mode ; ils vous répondront qu'ils n'ont pas d'autre métier. Ce sera le mien aujourd'hui... Qu'on éteigne les lumières ! deux coups sur le plancher ! le roulement de tonnerre d'obligation, et voici ma scène de fantasmagorie en train.

UNE OMBRE ET CARON.

L'OMBRE.

Holà ! hé ! vieux rameur, dépêche-toi ! Ne vois-tu pas que j'attends ?

CARON.

Un instant! vous êtes bien pressé, mon féal!

L'OMBRE.

Quand on est en route, il faut bien arriver!

CARON.

Le plus tard vaut le mieux quand on ne sait pas où l'on va, et il y a telle fin de voyage...

L'OMBRE.

Je t'entends, et je suis payé pour ne pas aimer les pas de géant... C'est marcher trop vite quand on va à l'échafaud.

CARON.

Dans le lointain, il ressemble quelquefois à un trône.

L'OMBRE.

Vive l'ambition pour embellir les objets! c'est là, je crois, ta meilleure pourvoyeuse.

CARON.

Autrefois oui, aujourd'hui non. *L'impôt du sang* s'est changé en un impôt d'espèces, et depuis qu'on charge les canons avec des écus...

L'OMBRE.

Tu ne gagnes pas une obole!

CARON.

J'ai tressailli de joie sur mes avirons d'airain quand on nous a parlé de la guerre qui s'était allumée là-haut. C'est un pays qui jadis m'a donné de l'occupation, disais-je dans mon espérance; et je vais voir mon bon tems revenu...; mais, bah! tout est fini, sans profit pour moi...; encore si l'on m'avait payé le peu de transports que j'ai faits d'après le marché passé avec certain munitionnaire, je ne me plaindrais presque pas!

L'OMBRE.

Je crois bien.

CARON.

On n'a pourtant ici rien à craindre des enquêtes...; mais je le crois : tout est fini; on ne peut plus vivre en enfer. Mes droits sont méconnus, et ces enragés de grenadiers français n'ont-ils pas, l'autre jour, passé mon fleuve à la nage, en me disant que c'était la mode depuis la prise du Trocadero. Pluton n'a fait que rire de mes plaintes, et les a dispensés de payer le péage.

L'OMBRE.

Passe-moi, et tu n'auras pas à te plaindre de ma générosité!

CARON.

Entrez vite! et prenez garde de tomber.

L'OMBRE.

Ce serait malheureux pour un héros : ne sommes-nous pas sur le fleuve d'oubli?

CARON.

Vous n'avez rien à craindre. Une ombre surnage toujours; il n'y a que les noms qui enfoncent, et j'en connais qui s'élèvent là-haut, et qui ici-bas feront de bien désespérans plongeons. Quel est le vôtre? ( *L'ombre se nomme bas au nocher* ). Ah! diable, voilà un nom qui promettait pour nous plus qu'il n'a tenu!

L'OMBRE.

Parce que moi-même j'ai compté sans mon hôte!

CARON.

Ou que votre hôte a compté sans vous?

L'OMBRE.

C'est vrai; et tout le monde ne joue pas les

cartes sur la table. J'agissais franchement. Ce n'est pas au moment de paraître devant le tribunal des enfers que je chercherai à m'abuser sur ma conduite. Le chemin que j'ai pris n'était ni louable, ni prudent, mais je l'ai suivi jusqu'au bout et sans arrière-pensée. J'ai trouvé le triomphe d'abord, mais après...

CARON.

C'était une bonne capitulation qu'il fallait rencontrer pour couronner l'œuvre.

L'OMBRE.

Si j'avais voulu..., que de fois ne m'a-t-on pas dit : « Mon bon, mon honnête M. Riégo, allons, laissez-vous faire! ne soyez pas plus récalcitrant que vos héroïques compagnons d'armes! des millions, en voulez-vous? Ne vous inquiétez pas..., c'est votre doux maître, que vous avez si loyalement servi, qui les paiera! Ce n'est pas tout..., une transaction d'imitation avec la révolte et la perfidie viendra, en outre, si Dieu nous est en aide, passer l'éponge sur vos méfaits ; vous garderez votre titre de héros, si vous y tenez beaucoup ; vous serez membre de la chambre haute, car la chambre basse va s'im-

planter chez vous avec ses glorieux accompagnemens... » Je n'ai voulu rien entendre...; qu'y faire? j'étais fanatique!

CARON.

C'est *niais* qu'il faut dire. Depuis que les états sont en proie aux *politiques* ou aux *habiles*, c'est le plus sot rôle à jouer.

L'OMBRE.

Il faut plier pour leur être utiles... ; ils vous cassent sans cela. L'armée de la foi le prouve bien, et ils se sont débarrassés de son entêtement incommode avec une habileté..., dont nous avions la sottise de les remercier, nous autres révolutionnaires. Honneur à ces hommes neutres! royaliste ou libérale, la fermeté les met aux champs. Il faut avec eux saluer tous les pouvoirs, voter avec tous les ministères, ne connaître de parti que celui des places, et crier par dessus les toits qu'on est habile parce qu'on est perfide, et prudent parce qu'on est lâche!

CARON.

Etablis sur les ruines de tous les partis, ne s'appuyant sur rien, parce qu'ils parviendront,

par leur gaucherie, leurs tâtonnemens, leur ingratitude et leurs lâches conseils, à porter l'incrédulité et l'indifférence dans le culte des plus nobles légitimités, ils étendront sur tout cette nuit de corruption, de doute et de honte qui les suit. Quand toutes les lumières seront éteintes, quand toutes les routes auront été effacées, quand la main pour laquelle ils travaillent se sera montrée telle qu'elle a toujours été, affreuse et sanglante, ils crieront vainement à l'aide, s'ils ne sont que sots, ou s'en viendront plus vainement encore demander, s'ils sont traîtres, le prix de ce qu'ils ont fait pour la barbarie, l'ignorance et l'anarchie.

L'OMBRE.

Vous riez en annonçant de semblables calamités!

CARON.

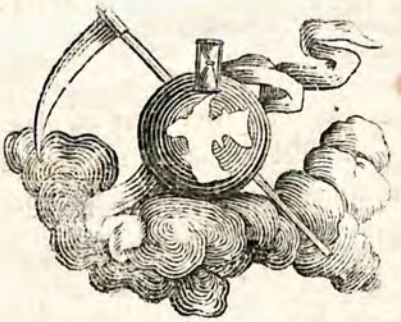
Je suis peut-être payé pour en pleurer..... ! Tout ce qui m'envoie ou doit m'envoyer de la besogne a mon approbation, et si vous saviez combien je suis *ministériel !*

L'OMBRE.

Il faut espérer cependant...

CARON.

Oui, que les rois se réveilleront, n'est-ce pas? qu'ils voudront bien regarder autour d'eux, et que la justice et l'humanité... En attendant, dépêchons-nous! Entendez-vous toutes ces ombres plaintives qui m'appellent...? des vieillards, des femmes, des enfans! ce sont des gens que m'expédie le cimetère des Osmanlis. Les braves gens! Qu'il est heureux pour moi qu'ils ne soient pas assez mûrs pour tomber dans un petit système de fusion! Ils agissent, ils tuent, ils brûlent...; les voisins regardent, attendent; l'enfer y trouve son profit, sans compter les espérances... Vive la politique!



N° L.

# LE MULETIER.

ROMANCE ESPAGNOLE.

—

Ils chantent, l'heure vole, et leurs maux sont passés.
DELILLE.

« PRENDS garde, la *vieja!* point de faux pas, la *capitana!* Marchez, marchez toutes, mes excellentes mules, au bruit de vos sonnettes et de mes chants traînans, qui réjouissent les échos de la vieille Espagne.

» Vous êtes les meilleures des mules qui agitent leurs têtes bruyantes sur les routes des deux Castilles! Marchez! Pablo vous chante, et Margarita, en regardant sur la route si vous n'arrivez pas, fait sauter à votre intention la paille hachée et la délivre de la poussière qui gâterait votre repas du soir!

» Prends garde, la *vieja!* point de faux pas, la *capitana!* Marchez, marchez toutes, mes excellentes mules, au bruit de vos sonnettes et de mes chants traînans, qui réjouissent les échos de la vieille Espagne!

» Margarita est la belle des belles. Ses yeux sont deux soleils qui brillent à travers deux jalousies d'ébène; et une rouge grenade qu'on trouverait entr'ouverte sur la neige du *Guadarama*, serait l'image de sa bouche sans pareille. L'orgue et les chants que l'on entend dans l'église de *Santa-Maria de Nieva*, quand on écarte le rideau qui voile sa statue d'argent, et qu'elle paraît dans tout son éclat aux yeux des pélerins accourus, me semblent moins doux que sa voix, car elle m'a dit quelquefois : « Pablo! je t'aime, je t'aime! mais reviens vite! il y a tant de dangers et d'ennuis dans l'absence! » Et voilà pourquoi je chante :

» Prends garde, la *vieja!* point de faux pas, la *capitana!* Marchez, marchez toutes, mes excellentes mules, au bruit de vos sonnettes et de mes chants traînans, qui réjouissent les échos de la vieille Espagne!

» Des dangers! Margarita, ne sont-ils pas

plus grands, dis-moi, pour les époux que pour les amans! Aussi, sais-tu ce qu'il faudra faire quand le mariage sera venu, ce qu'il faudra faire pour les éviter? Tu partageras les fatigues, les plaisirs de ma vie errante, de mes courses aventureuses. Maîtresse de la caravane embellie, assise sur la plus jolie, sur la plus douce de mes mules, ornée en ton honneur de sonnettes d'argent, tu suivras avec moi les longs circuits de nos routes. Elles montent, elles descendent, elles tournent sur le dos des montagnes. On aperçoit un ermitage sur une cime éloignée; une longue file noire de pélerins suit le sentier qui serpente; un berger, avec ses moutons, paraît entre les châtaigniers; une troupe de vautours vole autour des pics élevés. De tems en tems on s'incline devant des croix, ornemens et pensées du désert; on s'arrête devant la fontaine dont la pierre porte le numéro des lieues royales; on rafraîchit ses mains dans le torrent qui fuit sous les arcades inégales de quelque pont des premiers maîtres de l'Espagne. Chemin faisant, la peau de bouc entretiendra la gaîté; la fidèle espingole des dernières guerres veillera à nos côtés, et la guitare nous rendra quelques-uns de nos glorieux souve-

nirs! Je suis roi sur les chemins ; j'y marche avec la joie, la liberté et la gloire. Margarita, joins l'amour à mon cortége, et viens chanter près de moi :

» Prends garde, la *vieja!* point de faux pas, la *capitana!* Marchez, marchez toutes, mes excellentes mules, au bruit de vos sonnettes et de mes chants traînans, qui réjouissent les échos de la vieille Espagne!

» Tu verras Ségovie, qui s'élève sur les montagnes comme une reine couronnée de tours. Les rois d'autrefois ont habité son palais *, et des vainqueurs qui, bien avant eux, visitèrent l'Espagne, dans leur repos d'un jour, lui ont laissé un monument éternel **. Ils ont formé sur des arcades immenses qui s'appuient et s'élèvent sur d'autres immenses arcades, un lit de marbre aux sources des rochers, et l'onde rit de surprise en franchissant sur l'ouvrage des géans les obstacles que les vallées opposaient à son cours. Notre terre, qui s'indigne des pas de l'étranger, a partout effacé leurs traces ; le pied seul de Rome est

* L'Alhazar, bâti par les rois goths.

** L'acqueduc construit du tems de Trajan.

resté empreint sur notre sol....: il est permis de céder au poids de tant de lauriers et de couronnes!

» Prends garde, la *vieja!* point de faux pas, la *capitana!* Marchez, marchez toutes, mes excellentes mules, au bruit de vos sonnettes et de mes chants traînans, qui réjouissent les échos de la vieille Espagne!

» Les couronnes et les lauriers!..... il faut qu'ils soient de quelque valeur, ceux qui peuvent, sans se flétrir, passer au milieu de nos rochers et de nos plaines. Oh! quelles gloires n'ont point échoué dans leur sein dévorant! c'est que la gloire n'existe point sans la justice, et que la justice ne suivra jamais qui voudra assujettir les vieux chrétiens de l'Espagne! Les échos de nos montagnes semblent plus silencieux maintenant que le bruit du canon est mort; il y a plus de ruines, plus de haillons dans nos villages, nos champs sont moins unis sous les buttes qu'ils supportent, et voilà tout ce qui reste du passage de l'envoyé des vengeances!... Nous avons prouvé à la terre qui se taisait, qu'il avait reçu sa mission d'autre part que du ciel. Je l'ai vu, ce chef des soldats, qui, comme Charlemagne et Roland,

dont il avait retrouvé le sceptre et l'épée, est venu les briser encore une fois sur nos barrières de granit. Soucieux, et les bras croisés sur sa large poitrine, il regardait la croix et le vieux drapeau d'Espagne qui s'élevaient de loin sur l'un de nos rochers indomptables. Dans son vaste esprit, revenant sur l'injustice de ses agressions, songeait-il, par pressentiment, à cet autre rocher, seul asile, dans l'univers, de son drapeau, à cet autre rocher sur lequel la croix de sa tombe s'élève aussi en signe de justice? De tous ses trophées, il ne restera que cette croix. Son nom ne vivra chez nous que par la malédiction; personne ne se présentera pour partager cet héritage; et moi je saurai, grâce à toi, à qui laisser mon espingole pour repousser les ennemis de l'Espagne, ma peau de bouc pour désaltérer ses défenseurs, mes mules et ma guitare pour leur répéter après moi:

» Prends garde, la *vieja!* point de faux pas, la *capitana!* Marchez, marchez toutes, mes excellentes mules, au bruit de vos sonnettes et de mes chants traînans, qui réjouissent les échos de la vieille Espagne!

— N° LI. —

# LA SEMAINE D'UNE SENORETTA.

*Sic nunc sunt mores.*
Voici les mœurs du tems.
TÉRENCE.

COMMENT a-t-elle su que j'écrivais sur les usages de Madrid ?

J'y suis ; c'est moi qui l'ai dit à sa tante, dona Ceasilla. Cette mantille qu'elle trouva dans ma chambre, et qui y avait été apportée bien innocemment, je vous assure....., il fallait bien expliquer comment elle était là.

C'est que la tante se fâchait tout rouge. Déjà son éventail s'agitait vivement dans sa main..... Le zéphyr marche ici devant l'orage ; et le nom de la jolie nièce avait été prononcé avec colère.

Avec colère, le nom d'Anita! En vérité,

j'eusse menti tout de bon, je crois.. pour l'apaiser.

Oh! ma conscience est en repos. Ce n'est point un mensonge que je lui fis... Jugez-en! « Je m'occupe dans ce moment des modes de Madrid, lui dis-je, car vous saurez, Madame, que, pour trouver plus d'ingrats, je sers deux maîtres à la fois. Oui, Mars ici n'est pour moi que l'aide d'une autre divinité tout aussi quinteuse que lui, fille, comme lui, du hasard et souvent de l'intrigue, et qui, comme lui, entoure de lauriers les piéges où l'on s'englue si bien! Je suis soldat, auteur, et en rentrant en France, j'aurai quelques pages à publier sur votre patrie... La mantille joue un grand rôle dans la parure des dames espagnoles; je ne puis trop en dire sur un pareil sujet, et votre complaisante nièce..... »

Je ne dis que cela; et tout cela était la vérité. Elle s'imagina que la gente signorette, pour aider à la vérité de mes détails, m'avait envoyé son voile, et elle ne me permit pas d'achever... Un sourire qui voulait dire : *Ah! j'y suis;* ou bien encore, *je suis contente de l'explication*, interrompit ma phrase juste pour m'épargner le mensonge..... Et vraiment, ce n'est pas ma faute si

de deux vérités elle tira une conclusion qui n'était pas elle-même une vérité.

« Non, rien ne peut t'endormir, tribunal secret, justice du ciel, conscience qui rendrais si inutile la justice de la terre, si chacun voulait bien t'écouter, et je sens que ces raisons dont je berce tes scrupules seraient mauvaises à l'heure de l'oreiller, surtout si derrière le mensonge interrompu j'apercevais l'ombre d'une méchante action.

Mais il n'en est rien, grâces à Dieu ; et si je vous racontais comment elle oublia son voile sur le canapé de ma chambre, vous verriez bien...

C'est que vraiment mon ami Yorik avait raison de dire :

« Faut-il déchirer l'étoffe pour quelques fils » d'amour et de sentiment que le ciel a mêlés » dans son tissu? »

Quoi qu'il en soit, c'est elle qui me demanda si je m'étais déjà occupé, dans mes observations, de l'emploi du tems à Madrid. « J'attends, lui dis-je, que vous m'aidiez dans un pareil travail. Si vous vouliez, à la fin de chaque jour de cette semaine qui commence, écrire, mais là..., bien franchement..., sur le petit livre de

souvenirs que voici, tout ce que vous avez fait, j'aurais sur cette matière le plus joli et le plus vrai des chapitres. »

Elle accepta la proposition, et huit jours après elle me remit les pages suivantes, que je traduis littéralement :

*** *Dimanche.* Je me suis levée tard. J'avais si mal dormi la nuit dernière ! On a fait de la musique jusqu'à deux heures sous ma fenêtre. Il faudra que je prie don Julian d'aller chanter ailleurs..... C'est lui..... J'ai bien reconnu sa voix. C'est que vraiment ses *seguidillas* sont bien vieux et bien longs. Ajoutez à cela que sa guitare n'est pas toujours d'accord. Je lui conseillerai d'apprendre d'autres airs.... Je me suis réveillée en fredonnant la chanson : *Fiez-vous*, *fiez-vous aux vains discours des hommes*, que chante si bien le jeune homme logé en face. Il arrive de France ; il est resté six mois à Paris ; il a une lorgnette et une petite badine charmantes..... Hier, à Tivoli, il m'a juré qu'il m'aimerait toujours.

Nous avons eu une belle *funccion* (séance) à l'église des Carmes déchaussés de la rue d'Alcala. Elle était affichée et annoncée dans le *Diario* depuis huit jours !..... Que de monde ! C'est à

peine si j'ai trouvé une place pour m'asseoir par terre. Il faisait si chaud, que j'y ai cassé un éventail. C'est le père don Sanchez qui a prêché..... Le plus grand saint est toujours celui du couvent où l'on se trouve. Don Julian n'était pas à notre entrée dans l'église; mais quand nous sommes sorties, nous l'avons trouvé près du bénitier..... Il m'a offert l'eau d'un air si respectueux, si timide!..... Le soir, au Prado, il y avait tant de promeneurs, que l'on a pris, sans que je m'en aperçusse, la rose que je tenais à la main... J'ai revu le grand officier de chasseurs qui, l'autre soir, m'a fait danser deux fois à la *tertullia*..... Quelle folie! en uniforme, mit-on jamais une fleur à sa boutonnière! On voulait me mener au spectacle..... Fi donc! une pièce de Calderon! il n'y aura personne de la société... J'irai jeudi...; la *Loretto* doit chanter dans la *Cenerentola*.

*** *Lundi.* Mon maître de français est venu de bonne heure..... M. Lafont est un très-joli garçon; ses yeux sont remplis d'expression... J'ai très-bien conjugué le verbe *aimer;* cependant ma tante m'a fait remarquer que je me trompais au *passé*... Le fait est que c'est un tems qu'elle sait mieux que moi. M. Lafont m'a apporté une

traduction qu'il vient de faire d'un fameux roman français, *le Renégat*. Je n'ai jamais fait une si belle sieste. Le soir, à la course de taureaux, le troisième a été digne du nom de *vaillant*. Il a éventré six chevaux... *La Liebre* est le plus adroit et le mieux fait de tous les coureurs... : on disait, dans la loge voisine, que dona Tr. en fait un cas particulier. Il n'y a eu que deux hommes de tués. Quel malheur! en revenant à la maison, et en m'agenouillant dans la poussière de la rue, car le saint viatique passait, j'ai mis le pied sur *Bonita*, ma petite chienne... Ses cris m'ont déchiré le cœur.

*** *Mardi*. J'ai passé une partie de la journée chez dona ***. Elle avait réuni toutes les amies de sa fille. Nous avions toutes fait apporter nos toilettes françaises, et nous avons commencé par nous parer... La pauvre Julia! je l'aime beaucoup... ; si je pouvais lui faire entendre que les manches longues sont plus jolies, ce serait bien de ma part... : elle a les bras si maigres et si noirs! La grande Luisa D*** a bien de la bonté, convenez-en, de venir prendre part à nos folies. A vingt-huit ans, c'est être généreux que de s'amuser avec de petites filles! Elle a reçu ce

compliment avec une grimace qui nous a toutes fait rire. On a trouvé ma robe charmante. Pepitita C*** est la seule qui l'ait critiquée. Je me passerai bien de son approbation : sa famille pense très-mal ; et on lui a entendu jouer la marche *de Riégo*. Nous avons mangé des *dulces* de Malaga, et pris d'excellent chocolat à huit heures du soir (*le refresco*).

*** *Mercredi.* J'ai fait ce matin trois dents du feston que j'ai commencé il y a quinze jours... ; c'est bien assez comme cela, et les yeux me font tant de mal que je n'y toucherai pas de sitôt! Don Julian est venu dîner à la maison avec son oncle. Il était placé à mes côtés ; on nous regardait tous deux en souriant... Ce sera un excellent mari ; et je sens qu'il est bien tems qu'il le soit... Ne pas oublier de demander au capitaine si, en France, les dames offrent à leurs voisins des morceaux au bout de leurs fourchettes, et si elles sont forcées de prendre ou de manger ce qu'il plaît à leurs voisins de leur offrir de la sorte... Ce sont *las finessas* des dîners d'Espagne.

*** *Jeudi.* Je suis allée, ce matin, au bain avec Julia. Nous y sommes restées jusqu'à huit heures. L'eau du Mançanarès était tiède, et son

sable ne m'a jamais semblé si fin. Malgré toutes nos folies, nous n'avons ri que tout bas : les paillassons qui entouraient notre cabinet étaient en très-mauvais état, et je crois avoir entendu des voix d'hommes à côté.

*** *Vendredi.* A-t-on idée de cela...? deux billets en français, l'un de l'élégant en face, l'autre de mon grand officier de chasseurs... On me les a remis tous deux lorsque j'allais à confesse. Je les ai lus et compris tous deux, grâce à mon dictionnaire... Ils disent la même chose. Comment faire pour y répondre ?

*** *Samedi.* Et mon maître aussi ne s'est-il pas avisé de m'écrire un billet doux ? J'ai mis cette tentative sur le compte de la grammaire, et je l'ai prié de m'aider à y répondre en français d'une façon..... qui ne soit pas trop désespérante. Le pauvre savant est au comble de la joie. J'ai gardé ce billet ; j'en ai fait deux copies... ; je les ai envoyées à mes deux autres soupirans... ; tous seront contens..., Julian aussi ; car j'ai promis à ma tante de l'épouser lundi.

— N° LII. —

# MISCELLANEA.

—

La bigarrure plaît.
LA FONTAINE.

MISCELLANEA est un mot espagnol qui répond au mot français *mélange*.

C'est le titre que je donne à ce chapitre.

Il renferme quelques pensées de circonstance jetées en courant sur mes tablettes, des anecdotes que j'ai ouï raconter, des souvenirs de mes lectures d'Espagne; et tout cela, présenté au hasard, peut aider à faire connaître le pays où je me trouve, et les circonstances qui m'y ont amené.

*** Vaut mieux tard que jamais pour faire le bien; pour le mal et les sottises, vaut mieux tôt que tard. Vous vous épargnerez du moins le re-

proche d'avoir, de gaieté de cœur, médité les moyens d'être niais ou méchant.

*** C'est de l'esprit de moins que de l'entêtement avec de l'esprit; avec la sottise, c'est une sottise de plus.

*** Pendant que nous étions à Ségovie, le peuple enterra la constitution. En passant sous les fenêtres de l'archevêché, il demanda à grands cris qu'on donnât des ordres pour faire sonner les cloches comme dans un véritable enterrement. Le prélat, qui voulait éviter ce scandale, leur cria : « Vous oubliez, mes amis, qu'on ne sonne point pour un enfant de trois ans. »

*** Vous prêtez votre appui au méchant; les bons disent en s'éloignant : « Comme il est trompé! » Vous serez plus justement apprécié par les méchans; ils penseront que vous êtes un sot, et vos bienfaits ne les gêneront guère pour le dire.

*** En Espagne, j'ai bien souvent songé à ce château où tout dormait depuis cent ans. A qui est réservé la fin de l'enchantement? Le sommeil de la belle du conte était protégé par des gardiens difficiles à terrasser. L'affaire, ici, n'est pas de les attaquer de front....., mais bien

de les faire travailler doucement à la fin de ce repos fatigant : c'est le seul moyen de l'amener telle qu'elle doit être, toute au profit du réveillé et du réveillant.

*** Comme certaines fièvres qui se présentent avec des boûtons et des pustules hideuses pour symptômes, l'effervescence révolutionnaire avait fait éclore à Madrid beaucoup de journaux et de pamphlets périodiques et non périodiques, et, brochant sur le tout, deux ou trois journaux français cherchaient à l'emporter sur leurs hôtes en zèle révolutionnaire et en diatribes contre les Bourbons et les royalistes de France. Au milieu de cet impur cloaque, on vit s'élever une production vraiment remarquable par l'élégance de son style, la modération de ses idées et le courage de quelques-unes de ses critiques. *Le censeur*, en mettant de côté quelques sacrifices que ses rédacteurs firent à l'esprit du moment, prouve que l'Espagne ne manque ni d'hommes éclairés, ni d'écrivains remarquables. Le *Restaurador* parut au moment de la liberté du roi. Organe indépendant et vigoureux de l'opinion royaliste, il effraya bientôt ceux qui, là comme ailleurs, craignaient son extension. On

*conseilla* de le supprimer. Il ne reste plus maintenant que la *Gazette* et le *Diario*. La première publie les décrets du roi, les adresses des villes et des provinces à sa majesté, et un sommaire des nouvelles que publient les journaux étrangers. On ne s'y occupe que très-rarement, pour ne point dire jamais, d'arts, de sciences et de littérature. Le second est le pendant des *Petites Affiches* de Paris. On y annonce les fêtes et cérémonies religieuses que chaque jour amène dans l'une des églises ou dans l'un des couvens de Madrid. Malgré l'œil de la censure qui parcourt régulièrement ces pages innocentes, la méchanceté parvint un jour à glisser un article qui fit quelque bruit à Madrid : je veux parler d'une lettre sur les chiens. On s'y plaignait d'en rencontrer un trop grand nombre dans les rues, dans les promenades, et jusque dans les salons de Madrid. On les peignait troublant la tranquillité des habitans, entrant bruyamment dans les églises, disputant le pavé aux passans ; et l'on demandait, après une longue énumération de leurs méfaits, quel serait le plus sûr et le plus prompt moyen pour s'en défaire. On interpréta justement ou non cette lettre, en l'appliquant

aux militaires de la garnison française, et l'on fit courir une chanson en réponse à cette insolence allégorique et anonyme : c'était la meilleure vengeance; la voici.

## RÉCLAMATION

DE SANS-CHAGRIN, VOLTIGEUR FRANÇAIS,

contre l'article des Chiens du *Diario*.

—

AIR : *J' veut étr' un chien.*

Vous n' savez pas, Messieurs, c' qu'écrit
L' *Diario* qui fait d' l'esprit :
Nous somm's des chiens, s'il faut l'en croire.
Des chiens!..... soit, passons-lui ce point;
Mais si l'auteur ne s' cachait point.....
J' veut être un chien, à coups d' pieds, à coups d' poing,
Lui casser la gueule et la mâchoire.

AIR : *Allons-nous-en, gens de la noce.*

Rions, amis, de cette audace,
Et moquons-nous des libéraux :
Pour eux nous somm's des chiens de chasse,
Ils nous ont toujours montré l' dos.
Ils parlent haut, loin des alarmes,
Mais, au feu, ces braves soutiens,
Lorsque nous apprêtions nos armes,
Tremblaient tous rien qu'au bruit des *chiens!*

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Pour la fidélité, j' m'en vante,
J' somm's un peu chiens sous l' drapeau blanc;
C'est peut-êtr' bien cela qui les tourmente,
Et, j'en conviens, pour eux c'est tourmentant.
De chiens comm' çà, pour que l'Espagn' soit forte,
Tâchez ici d'avoir quelques milliers;
Lorsque leur roi leur dit : « Cherche et rapporte ! »
Ils trouv'nt la gloire, et rapport'nt des lauriers !

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Que bientôt l'on nous rappelle,
Si c'est vot' vœu, c'est le mien,
Et tâchez, dans vot' querelle,
De vous passer de soutien !
Tenez-vous bien !
Tenez-vous bien !
Un' fois chez eux, d' Jean d' Nivelle
Les *chiens* imit'ront le chien !

*** Il n'y a que la vanité qui rende frivole; l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit le cœur; et malheureusement on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles que celles des ames habituellement actives. C'est une pensée de madame de

Staël : elle convient plus encore aux Espagnols qu'aux Italiens.

*** Plusieurs auteurs traitent de fable ce que l'on raconte de *Cava* et de la violence de Rodrigue. Ils prétendent que la seule ambition fit trahir au comte Julien sa patrie, sa religion et son roi. Ce crime parut si affreux aux chroniqueurs de ce tems, qu'ils n'osèrent pas, dans la crainte d'en faire partager la honte à leur nation, le livrer tout nu à l'histoire. Quoique chrétiens, ils aimèrent mieux lui donner pour motif la vengeance..... C'est une correction dans le goût espagnol.

*** On nous gardait l'ogre, tout près de France, pour nous le lâcher en cas de besoin. Nos hommes d'état, généreux copistes d'une perfidie qui fit notre ruine, ont en réserve un épouvantail qu'on élève bien haut pour décider l'Espagne, quand elle fait mine de n'être pas de notre avis..... c'est la révolution. Ce serait une pitié, si déjà ce n'était pas une honte de croire qu'on pourra produire de l'effet avec une fantasmagorie dont les Espagnols peuvent dire : *Novimus esse nihil.*

*** Expliquez-nous, Marcellus, votre con-

duite avec les prétoriens dans cette dernière guerre que Rome a soutenue auprès des colonnes d'Hercule? Est-ce par antipathie ou par défiance, ou par politique, que vous les avez toujours tenus éloignés du poste qu'ils devaient occuper? Si leur dévouement à leur prince est un crime à vos yeux, débarrassez-vous-en, car votre ingratitude ne les en corrigera pas!... Mais non; vous avez le cœur trop noblement placé, vous connaissez trop bien le prix de leur fidélité, vous qui y avez quelquefois eu recours pour en faire, aux yeux de toutes les légions, une source de dégoûts, d'humiliations et d'ennuis. Est-ce par défiance que vous agissez? Cette excuse ne vous est pas permise, à vous dont le noble cœur n'en connaît ni pour Lentulus, ni pour Corbulon, ni pour Procida, et tant d'autres si dignes de l'entretenir! Vous les avez donc repoussés, mortifiés par politique? Triste politique que celle qui fait craindre d'être juste, et de rendre à chacun ce qui lui appartient! D'ailleurs, ces prérogatives, dont vous croyez l'armée jalouse, appartiennent à l'armée, puisque ceux qui doivent en jouir sont choisis dans ses rangs..... En méconnaissant ces prérogatives, vous enlevez un en-

courage aux légionnaires, vous tuez l'enthousiasme des prétoriens..... L'enthousiasme et l'ambition, Marcellus! vous qui commandez une armée, en feriez-vous fi, par hasard?.....

*** Vous faites bien, Cléon, d'appeler à votre secours la roideur du corps, l'orgueil du geste, la froideur du visage, et de vous en faire un manteau bien imposant, pour qu'on n'aperçoive point sous ses plis que vous n'êtes qu'un sot..... Que votre bouche soit toujours close par un sourire dédaigneux, elle trahirait bientôt votre *incognito !* Vos grands yeux n'ont d'autre expression que celle de la vanité... Gardez-la, Cléon; sans elle, que diraient-ils? je vous le demande.

*** Est-ce un sot que Cléon? il a toujours réussi. Deux affaires qui perdirent et désolèrent une foule de braves gens, lui ont été un marche-pied pour s'élever aux honneurs et aux grades..... Pourquoi pas? il y a tant d'espèces de sots! Et les sots intrigans ne sont pas toujours des intrigans sots.

*** Le comte de *** sortait de l'appartement d'un nouveau général. « Je viens de lui faire mon compliment, dit-il à quelqu'un qu'il rencontra; qu'il me tarde d'être à Paris pour lui faire une

sottise! » Pensé, cela est vieux; mais dit, c'est assez neuf.

*** Il y a des complimens qui ressemblent à des sottises..... J'aime encore moins l'aigre-doux dans les services.

*** Quand on jette les récompenses sans trop savoir à qui, ni pourquoi, elles tombent par terre; on se crotte pour les ramasser. ceux qui n'ont rien sont éclaboussés, et personne n'est content.

*** J'avais écrit quelques pages sur les cloîtres en Espagne..... Je les ai brûlées, après avoir lu ce qu'en dit un voyageur de nos jours:

« Les Espagnols ont presque tous une noblesse » de sentimens supérieure sans doute à la no- » blesse de naissance. On la prend souvent pour » de l'orgueil, parce qu'on s'est plu à nommer » ainsi la fierté dans les rangs où l'on est accou- » tumé à trouver de la bassesse. Nous ne pou- » vons souffrir qu'un muletier nous réponde, » qu'un paysan nous refuse ce que nous voulons » lui acheter, parce qu'il le garde pour sa fa- » mille; nous sommes étonnés qu'imperturba- » blement attaché à ses habitudes, il ne fasse » aucun cas de nos cris et de notre colère, qu'il

» se croie autant que nous et nous le montre;
» mais si nous voyons dans cet homme, au lieu
» de bassesse, des manières pleines de fierté et
» de grandeur naturelle, au lieu de l'intempé-
» rance des autres peuples, une sobriété dont
» nous ne serions pas capables, l'indifférence
» aux aisances de la vie poussée jusqu'à l'aus-
» térité des républiques anciennes et la vie des
» camps dans les villages; si nous observons en
» lui, au lieu de la mauvaise foi, de l'instinct
» du vol, de l'avidité, le désintéressement, la
» loyauté, la fidélité; au lieu de l'impudence,
» la réserve et le respect; enfin, au lieu de
» l'impiété, la foi fervente, nous ne serons point
» surpris de voir des gens du peuple comprendre
» les plaisirs de la solitude, les demander, les
» choisir au prix des épreuves les plus fatigantes,
» et se composer une existence tout-à-fait sim-
» ple et sublime du travail et de la prière, de
» la nature et du ciel! »

Qu'ajouter à ce passage plein de force et de vérité?..... Le nom de l'auteur *fanatique* à qui nous l'avons emprunté, c'est M. de Laborde!

*** Dans le déclin de la puissance des Arabes de l'Espagne, les poètes et les orateurs, tou-

chés des maux de la patrie, élevèrent leurs voix éloquentes pour apaiser les fatales querelles qui partageaient leurs concitoyens. Ils voulaient rallumer dans le cœur des Musulmans le zèle pour la religion, et les excitaient à se venger des outrages qu'ils recevaient tous les jours. Quelquefois, apostrophant les princes d'Espagne et ceux d'Afrique, ils s'efforçaient de les tirer de leur assoupissement, par le souvenir de leur antique valeur. Ils pleuraient et gémissaient; ils redemandaient avec instance et Tolède et Valence, et Cordoue et Séville, et d'autres cités fameuses qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi.

Mais parmi les poètes qui déplorèrent les désastres de leur patrie, nul ne fit entendre des accens plus nobles et plus touchans qu'Abou'l-békâ, fils de *Saleh*, de la ville de Ronda.

Je terminerai ma macédoine par cet échantillon de la poésie des Maures. Je dois cette traduction à la plume élégante et fidèle de M. Grangeret de Lagrange, l'un des savans membres de la société asiatique.

« Tout ce qui est parvenu à son plus haut période décroît. O homme! ne te laisse donc pas séduire par les charmes de la vie.

» Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un temps, elle t'affligera dans un autre.

» Rien n'est stable dans cette demeure terrestre. L'homme peut-il rester toujours dans la même situation?

» La fortune, par un décret céleste, met en pièces les cuirasses contre lesquelles se sont émoussés les glaives et les lances.

» Où sont les monarques puissans du Yémen? où sont leurs couronnes et leurs diadêmes?

» Où est l'autorité que Schédâd a exercée dans Irem? où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse?

» Que sont devenus les trésors qu'a entassés l'orgueilleux Kâroun? que sont devenus Ad, Schédâd et Kahthân *?

» Un malheur qu'ils n'ont pu repousser est

* Les Musulmans disent que *Kâroun* ou *Koré* était le plus riche et le plus orgueilleux des enfans d'Israël. Il refusa de payer la dîme. En punition de son avarice, Dieu entr'ouvrit la terre sous ses pas, et il fut englouti avec tous ses trésors. *Ad* et *Schedâd* sont d'anciens rois de l'Arabie. *Kahthân* est le père des Arabes purs et sans mélange.

venu fondre sur eux; ils ont péri, et leurs peuples ont subi le même sort.

» Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que l'homme voit pendant son sommeil.

» La fortune s'est tournée vers Darius, et il a été terrassé; elle s'est dirigée vers Chosroès, et son palais lui a refusé un asile.

» Est-il des obstacles que la fortune ne surmonte? le règne de Salomon n'est-il point passé?

» Sans doute il y a des malheurs que l'on supporte, et dont on peut se consoler; mais il n'y a pas de consolation pour le malheur qui vient de fondre sur l'islamisme.

» Un coup affreux, irrémédiable, a frappé l'Espagne; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thalân se sont écroulés.

» Demande maintenant à Valence ce qu'est devenue Murcie? où trouver Xativa? où trouver Jaën *?

* Dans ces villes et dans les campagnes environnantes, il y avait des jardins délicieux, arrosés par un grand nombre de canaux. Xativa était célèbre par ses agrémens. C'était dans cette ville que les Arabes fabriquaient leur plus beau papier.

» Où trouver Cordoue, le séjour des talens? où sont tous ces savans qui ont brillé dans son sein?

» Où trouver Séville et les délices qui l'environnent? où est son fleuve qui roule des eaux si pures, si abondantes, si délectables *?

» Villes superbes! vos fondemens sont les fermes soutiens des provinces. Ah! comment les provinces se soutiendront-elles, si les fondemens sont renversés?

* Les poètes et les historiens arabes ne parlent de Séville qu'avec enthousiasme; ils comparent le fleuve qui l'arrose (le *Guadalquivir*, ou grand fleuve) au Tigre, à l'Euphrate et au Nil. Les habitans de Séville étaient renommés par leur esprit, leur politesse, leur enjouement et leur goût pour les plaisirs.

Dans l'original, Séville est appelée *Emesse*. Lorsque les Arabes firent la conquête de l'Espagne, ils donnèrent à quelques-unes des villes où ils s'établirent les noms des villes d'Orient qu'ils avaient quittées. Ainsi Séville fut appelée *Emesse* par les Arabes venus d'*Emesse*; Grenade fut appelée *Damas* par ceux de *Damas*; Jaën fut appelée *Kinesrin* par ceux de *Kinesrin*; Malaca fut appelée *Arden* par ceux qui étaient venus des bords du Jourdain, nommé *Arden* en arabe. Les Arabes qui étaient venus de la Palestine, appelèrent Xerès, *Palestine*. Ceux qui étaient venus de *Misr*, ou *vieux Kaire*, donnèrent au pays de *Tadmir* (Murcie), le nom de *Misr*.

» L'islamisme désolé verse des larmes amères sur nos contrées désertes et en proie aux infidèles.

» Nos mosquées sont transformées en des églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix *.

» Nos chaires et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, se couvrent de larmes, et gémissent sur nos malheurs **.

» Toi qui vis dans l'insouciance, tandis que la fortune te donne des conseils, si tu es endormi, sache que la fortune est éveillée.

» Tu te promènes satisfait et exempt de soucis : ta patrie t'offre encore des charmes ; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville?

» Ce dernier malheur a fait oublier tous les

* Le mot que je traduis par cloches est *nawâkis*, pluriel de *nâkous*. Le *nâkous* était une grosse pièce de bois que les chrétiens frappaient avec une autre moins forte, nommée *wabil*, pour avertir les fidèles de l'heure de la prière.

** Chez tous les peuples et dans tous les âges, la poésie a été en droit de donner du sentiment aux objets les plus insensibles. Virgile a dit dans l'épisode de la mort de César :

*Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.*

autres ; et la longueur du tems ne pourra pas en effacer le souvenir.

» O vous qui montez des coursiers effilés, ardens, et qui, dans les champs où l'épée exerce ses fureurs, volent comme des aiglès ;

» O vous dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde, qui, dans de noirs tourbillons de poudre, brillent comme des feux ;

» O vous qui par delà la mer coulez des jours tranquilles et sereins ; vous qui trouvez dans vos demeures la gloire et la puissance,

» N'auriez-vous pas appris des nouvelles des habitans de l'Espagne? et pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

» Sans cesse ils implorent votre secours, et cependant on les massacre, on les traîne en captivité. Quoi! pas un seul homme ne se lève pour les défendre!

» Que signifie cette division parmi les Musulmans? Eh quoi! vous, adorateurs de Dieu, n'êtes-vous pas tous frères?

» Ne s'élèvera-t-il pas au milieu de vous quelques ames fières, généreuses, intrépides? n'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger la religion?

» Les habitans de l'Espagne sont couverts d'ignominie, eux qui naguère étaient dans un état florissant et glorieux.

» Hier ils étaient rois dans leurs demeures; aujourd'hui ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

» Ah! si tu eusses vu couler leurs larmes au moment où ils ont été vendus, ce spectacle t'aurait pénétré de douleur, et ta raison se serait égarée.

» Si tu les voyais consternés, errans, sans assistance, et couverts des vêtemens qui attestent leur honteux esclavage!

» O Dieu! faut-il qu'une montagne soit posée entre la mère et ses enfans! faut-il que les ames soient séparées des corps!

» Et ces jeunes filles aussi belles que le soleil lorsqu'à son lever, il répand le corail et le rubis,

» O douleur! le barbare les entraîne, malgré elles, pour les condamner à des emplois humilians; et leurs yeux sont baignés de pleurs, et leurs sens sont troublés.

» Ah! qu'à ce spectacle cruel nos cœurs se fondent de douleur, s'il y a encore dans nos cœurs un reste d'islamisme et de foi! »

N° LIII. — 28 *juin* 1824.

# LE DÉPART.

—

Adieu! vivez en paix!
BOILEAU.

*Dicere verum quid vetat?*
HOR.
Pourquoi ne pas dire la vérité .... *en partant?*

ME voici, non sans y avoir souvent songé, à la fin de mon séjour en Espagne et des pages de mon livre. L'ordre est donné : demain, à quatre heures, on sonne à cheval... ; nous partons!

Tout est prêt. La commode est vide, le portemanteau plein. Le vent de la fenêtre ouverte fait voler dans ma chambre les feuilles déchirées d'un papier inutile, et la peau de boue que gonfle le vin de la Manche, attend près de mon sabre et de mes pistolets.

Ma peau de bouc ne sera point de trop dans ce voyage. Cent lieues en Espagne, dans le mois de juillet! La France est au bout, et quand il soufflera quelque zéphyr, l'idée qu'il en vient nous le rendra délicieux.

J'ai mon encrier comme en partant, un crayon, du papier. J'écrirai ce que je verrai : ce sera le passe-tems du bivouac. Nous suivons une route que je ne connais point jusqu'à Burgos. Nous n'avons fait que traverser cette ville. J'ai entendu citer sa cathédrale ; c'est là qu'on trouve le tombeau du Cid..... Il y aurait malheur si un soldat et un chrétien passait sans inspiration devant une vieille église et l'urne d'un héros.

Des ruines et des tombeaux! voilà toute l'Espagne dans ce moment. Mais ces ruines sont surmontées de la croix qui ne tombera pas! mais ces tombeaux sont foulés par des hommes dont le cœur est tout plein des souvenirs de leurs morts glorieux. Ils se découvrent en passant devant ces marbres froids ; ils écoutent s'ils n'entendront point la voix légitime qui doit leur dire de suivre leurs exemples, et les tirer de leur léthargie. Tout se tait ; ils s'enfoncent dans leurs

rochers arides. Ils ont des souvenirs, et gardent l'espérance!

Un grand écrivain a parlé de cette éternité de Rome que le ciel semble avoir léguée au pays qui donna Trajan au monde; mais quelle nation, en effet, eût résisté aux malheurs, aux séductions qui, de nos jours, se remplacent avec tant d'assiduité et d'acharnement pour la désolation ou la perte de ce peuple?

Que lui a-t-il manqué dans le cours de ses infortunes, et quel effet ces infortunes ont-elles produit sur lui? Troublé par les querelles domestiques et l'exemple de ses maîtres, livré par la bassesse en crédit aux chaînes de l'homme qui posséda le mieux l'art de se servir de l'une et de river les autres, assailli par le génie des révolutions, déchiré par la guerre civile, ruiné et scandalisé deux fois par ceux qui vinrent de deux pays différens lui tendre une main qu'il croyait généreuse, et qui n'était qu'intéressée, il est encore debout. Ses usages, ses goûts, ses affections sont les mêmes; son caractère n'a point changé. Sa résignation seulement est devenue plus sombre : il prévoit qu'elle aura du

tems à s'exercer, et l'inconcevable conduite de ses voisins lui prouve qu'on n'épargnera rien pour lui faciliter la pratique de cette vertu. Il ne peut plus compter que sur lui pour s'arracher à l'infortune : toutes ses idées se concentrent sur le moyen à employer. Qu'on le lui présente tel qu'il doit être, monarchique, religieux, digne enfin de ces vieux chrétiens, et l'on verra si l'Espagne a été bien jugée par ceux qui s'imaginent qu'on peut en faire ce que l'on veut, voire même une pâture aux faiseurs et aux imitateurs de chartes à l'anglaise.

Avant d'être chrétiens, les Gaulois criaient : *Malheur aux vaincus !* Les Français doivent s'étonner d'entendre ce cri dans la bouche des hommes qui long-tems ont refusé de combattre, et qui se présentent quand on a vaincu malgré eux ! Et à qui adressent-ils si fièrement cette parole, dont l'exigeance sauva peut-être le Capitole ?.... A ceux qu'ils devraient aider, secourir, protéger : c'est l'Espagne monarchique, c'est l'Espagne, non plus gouvernée par des *cortès*, trop entêtés pour eux, mais bien par son roi et ses vieilles institutions, qu'ils harcèlent, qu'ils tour-

mentent de méticuleuses et impolitiques vexations. S'ils ont triomphé, ce n'est que par elle, et c'est contre elle que tendent tous les efforts de leur habile et généreuse politique. La hache révolutionnaire suivait nos armées dans un tems d'exécrable mémoire ; les baïonnettes de nos grenadiers fraient aujourd'hui la route à un petit jeu de bascule sur roulettes que font mouvoir, pour le bonheur et l'édification des peuples, l'injustice et l'ingratitude. Les hommes qui sont à la tête des affaires en Espagne ont fait, à ce qu'il paraît, leurs cours de politique en France. Ils étaient à bonne école, et que leurs maîtres doivent être fiers de semblables écoliers !..... Ils ne sauraient mettre le pied ailleurs que sur leurs traces *. L'abondance inutile et fatigante des mesures contre des hommes qui maintenant ne demandent que l'oubli et le repos, l'impunité des grands coupables, l'essai du désarmement des royalistes, les calomnies inventées contre eux, tout enfin, jusqu'à la conspiration des bords de l'eau, tout a eu ici une seconde édition.....Je ne sais s'il

* Se rappeler la date de l'article.

en sera de même des autres turpitudes qui ont affligé nos regards, mais franchement il est tems pour tout le monde d'arrêter la traduction de ce pitoyable ouvrage ; car la fin pourrait arriver plus brusquement qu'on ne pense.

Croire que les affaires puissent aller long-tems ainsi, serait un rare et dangereux aveuglement ; mais ce serait une bien criminelle finesse d'agir avec connaissance de cause, et d'amener par ce système conseillé une catastrophe qui légitimerait les oppositions des hommes qui veulent faire croire à leur infaillibilité. Sots ou méchans, ils ne réussiront pas..... *Non, les fausses doctrines ne prévaudront point dans la patrie de la reine Blanche, de la mère de notre saint roi.....* * Les efforts des révolutionnaires à sabres et à bonnet rouge sont venus se briser contre *ce dernier boulevart de la chrétienté ;* il en sera de même des tentatives anti-monarchiques de nos hommes d'état, qui se font si niaisement les continuateurs des premiers.

Je ne me plais guère au métier de politique et

* M. de Châteaubriand, *Conservateur*, tom. VI, LXXIe livraison; *de l'Espagne.*

de censeur. J'ai une disposition toute particulière à ne voir que le bien dans les affaires publiques, mais dans celles-ci, malgré moi, je n'y vois que du mal, et je le dis, parce que ce mal ne se fait pas sans que la France en souffre..... La moindre de ses conséquences est la perte immédiate ou prochaine des avantages qu'elle pouvait retirer de son intercession armée dans les affaires de la péninsule.

D'ailleurs, ma conscience m'ordonne, en parlant d'un peuple aussi estimable et aussi mal jugé, d'élever contre le système qui accroît ses angoisses, et qui peut amener d'affreuses secousses et de nouveaux bouleversemens, une voix qui, par cela même qu'elle dit la vérité, sera aussi peu écoutée que celle de ses autres défenseurs plus connus et plus éloquens.

---

29 juin.

Nous sommes partis ce matin, et voici le soir de la première étape. C'est l'heure où chacun de nous retrouvait son logement à Madrid. Pendant un an, on a le tems de prendre des habitudes..... A la ville, plus d'une maison est triste

maintenant, et l'on trouve autour de plus d'une lampe du soir une place vide qu'on ne regarde pas sans soupirer.....

Et moi aussi, je le crois, j'ai été regretté!.... Le petit Alonzo, dans les bras de sa mère rêveuse, demande quand reviendra son *vieux dragon*, dont il aimait tant le grand sabre et le casque qui lui tombait jusque sous le menton, quand il l'essayait sur sa tête. L'aïeule songe peut-être à la relique qu'elle a donnée au voyageur qui partait..... « Pourvu qu'il la porte toujours, dit-elle, et je suis bien sûre qu'il arrivera dans sa patrie sans malencontre, et qu'il y trouvera ses parens pleins de joie et de santé. »

Et Maria..., ma jolie Maria, prie-t-elle pour celui qui lui doit un doux souvenir, et qui, malgré les joies du départ, a essuyé, en prononçant son nom, une larme, quand, en se retournant sur la route, il n'a plus vu Madrid?

Adieu, Madrid! je me rappellerai toujours l'année que j'ai passée en Espagne! J'aurais pu l'employer plus mal ; c'est un tems qui m'a servi à découvrir des hommes à estimer, et bien des jugemens tranchans et capables sur ces mêmes hommes, à casser philanthropiquement.

Je sors d'Espagne avec le souvenir d'un peuple estimable qui n'est pas compris par tous les étrangers, parce que le manque d'amabilité et de bonheur est un défaut que bien des hommes ne pardonnent pas, et parce que ce n'est point au milieu des ronces et des débris, et sous des voûtes toutes prêtes à s'enfoncer, qu'on s'arrête pour juger une statue.

Je sors d'Espagne avec l'idée que j'ai toujours eue, que la religion chrétienne, avec tout le mélange de mal et de ridicule que les hommes y peuvent introduire, est encore le seul lien des sociétés.

Je sors d'Espagne, enfin, avec l'espérance et le désir bien sincère de la voir un jour, libre et heureuse, se relever sous le sceptre de son roi..... Ce roi est un Bourbon! C'est un Bourbon aussi, ce nouveau Duguesclin, vengeur d'une nouvelle Blanche, et qui jeta son épée dans la balance qui pèse le sort des rois et de leurs rivaux. Le roi Bourbon, conseillé par d'autres hommes que par ceux qui, jusqu'à la fin, ont tendu la main à ses ennemis, qui, tous les jours encore, l'obsèdent de demandes injustes et de prétentions fatigantes, généreusement replacé

sur son trône, n'imitera point à demi cette noble générosité, parce que ceux de sa race n'ont jamais fermé l'oreille à la voix de la vérité, quand on lui choisit de dignes interprètes, et qu'ils veulent être libres et puissans pour rendre le peuple heureux et libre. Le Bourbon libérateur voudra que son ouvrage soit dignement achevé..... Lui qui redressa les lis aux champs de l'Andalousie, ne laissera point flétrir et tourmenter leurs boutons qu'il a protégés. Les rapprochant des lis de France, il donnera par cette union une force nouvelle à ces deux glorieux rameaux, sortis de la même tige....., parce que l'épée de ceux de sa race ne s'est jamais tirée que pour le triomphe de la patrie, de la légitimité, de la justice, et non pour le succès de l'ambition, de l'intrigue et de la cupidité!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

# TABLE.


| | | Pages. |
|---|---|---|
| N° XXVIII. | UN Souvenir d'automne. . . . . | 1 |
| XXIX. | L'Amour en Espagne. . . . . | 11 |
| XXX. | Aranjuez, la Manche, le Roi et la Famille royale . . . . . | 23 |
| XXXI. | Le Milicien . . . . . | 38 |
| XXXII. | L'Entrée du Roi à Madrid, songe. | 44 |
| XXXIII. | Un Cimetière. . . . . | 53 |
| XXXIV. | Mes chers Compatriotes. . . . . | 59 |
| XXXV. | Le Moine espagnol. . . . . | 72 |
| XXXVI. | Le Palais du Roi à Madrid . . . | 77 |
| XXXVII. | Le Sereno. . . . . | 92 |
| XXXVIII. | L'Hiver à Madrid. . . . . | 97 |
| XXXIX. | L'Escurial. . . . . | 111 |
| XL. | Lettre au vieux Dragon. . . . . | 128 |
| XLI. | Maria . . . . . | 147 |
| XLII. | Les Théâtres. . . . . | 156 |
| XLIII. | La Place de la Cebada. . . . . | 165 |

Pages.

N° XLIV. Les Modes. . . . . 174

XLV. L'Eventail. . . . . 183

XLVI. Les Promenades. . . . . 187

XLVII. Histoire du beau Florestan. . . . . 199

XLVIII. La Journée d'un homme du peuple. . 248

XLIX. Dialogue des morts. . . . . 255

L. Le Muletier, romance espagnole. . . 263

LI. La Semaine d'une Senoretta. . . . 269

LII. Miscellanea. . . . . 277

LIII. Le Départ. . . . . 295

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

OUVRAGE

RÉCEMMENT MIS EN VENTE CHEZ PILLET-AINÉ.

---

# VOYAGE

## *Autour du Monde,*

Entrepris par ordre du Roi, sous le ministère et conformément aux instructions de S. Exc. M. le vicomte du Bouchage, secrétaire d'état au département de la marine, sur les corvettes de S. M. *l'Uranie* et *la Physicienne*, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820; par M. LOUIS DE FREYCINET, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, etc.

ZOOLOGIE. — Par MM. Quoy et Gaimard, médecins de l'expédition et naturalistes.

Il paraît en ce moment dix livraisons, contenant chacune six feuilles de texte et six planches coloriées.

La partie *Zoologique*, qui précède dans l'ordre de publication les autres parties du Voyage, aura seize livraisons, composées chacune de six planches et de plusieurs feuilles de texte. On souscrit à volonté à l'ouvrage entier ou aux parties détachées. Prix de chaque livraison pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, moins la partie *Hydrographique* : papier fin, 12 fr.; papier vélin, 24 fr. *Id.*, avec planches sur papier de Chine, 30 fr. — Prix pour les personnes qui ne souscriront qu'à la partie *Zoologique* : papier fin, 14 fr.; papier vélin, 28 fr. *Id.*, avec planches sur papier de Chine, 36 fr.

La *Botanique* aura douze livraisons, composées chacune de six planches et de plusieurs feuilles de

texte. Mêmes prix que ci-dessus pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et pour ceux qui ne prendraient que la partie *Botanique*.

L'*histoire du Voyage* formera vingt-quatre livraisons, composées de quatre ou cinq planches chacune et de plusieurs feuilles de texte. Mêmes prix que ci-dessus pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et pour ceux qui ne prendraient que la partie *Historique*.

Le *Magnétisme* et les *Observations du Pendule* formeront deux livraisons. Mêmes prix que ci-dessus pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et pour ceux qui ne prendraient que le *Magnétisme* et les *Observations du Pendule*.

La *Météorologie* aura deux livraisons; d'où il résulte que l'ouvrage entier en aura cinquante-six. Mêmes prix que ci-dessus.

L'*Hydrographie*, publiée aux frais du ministère de la marine, ne sera pas partagée en livraisons comme les autres sections du *Voyage*.

---

HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DE RUSSIE, par le marquis de Chambray, colonel d'artillerie. Seconde édition. Trois forts volumes in-8°, avec trois vignettes et un atlas séparé.

Prix, papier superfin des Vosges. . . . 30 fr.
Papier grand-raisin vélin satiné. . 60

---

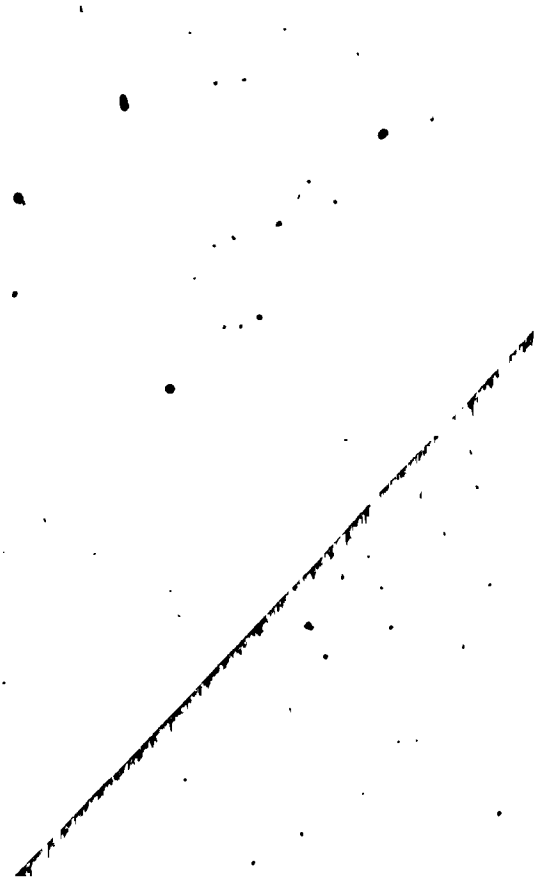
NOUVEAU TRAITÉ des difficultés de la langue française, avec leurs solutions, d'après de célèbres grammairiens et le sentiment de l'académie. Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée d'un Recueil des expressions vicieuses les plus usitées dans la conversation, etc. Dédié à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. Par A.-Louis Roy, membre de la société royale académique des sciences, de la société grammaticale de Paris, et de plusieurs sociétés littéraires.

Prix. . . . . 1—50

---

De l'imprimerie de PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n. 7.

00083999



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016